



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



VOYAGES PITTORESQUES
SCIENTIFIQUES ET HISTORIQUES
EN AMÉRIQUE.



Sertanejo

VOYAGES PITTORESQUES

SCIENTIFIQUES ET HISTORIQUES

EN AMÉRIQUE

BRÉSIL.

J. Urban.

Provinces de Pernambuco (Fernambouc), Scara,
Parafba, Maragnan, etc. ;

MŒURS, COUTUMES ET COSTUMES DES HABITANTS DE CE PAYS;

PAR HENRI KOSTER.

TRADUITS PAR M. A. JAY.

Ornés de Gravures et de Cartes.



TOME PREMIER.



LIBRAIRIE UNIVERSELLE
108, RUE DE LA HARPE, 30.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE UNIVERSELLE, RUE DE LA HARPE, 30.

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

—
1846.

ALPHABET DE LA MUSE
PAR M. DE LA MUSE

IMPRIMERIE DE POMMERET ET GUÉNOT,
RUE MIGNON, 2.

2. 2. 2.
JAN 9 34

F
2511
K84tF
v. 1

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

JE n'eus jamais l'intention , pendant mon séjour au Brésil , de publier rien de ce que j'aurais vu ou entendu dans ce pays-là. Ce n'est qu'après mon retour qu'on m'a encouragé à rassembler tous les détails que je pourrais communiquer. J'espère que le lecteur voudra bien excuser les défauts qu'il pourra découvrir dans cet ouvrage , lorsqu'il apprendra que je n'ai point fait d'observations suivies dans le Brésil , avec la pensée d'en publier les résultats ; j'ajouterai que la langue portugaise m'est plus familière que celle de mon pays. Le lecteur sensé attachera peu d'importance au style d'un ouvrage de la nature de celui-ci. Les avis et la vaste bibliothèque de M. Southey m'ont été d'un grand secours. Le docteur Traill m'a aidé à arranger la table des matières ; mais comme il ne l'a pas revue entièrement , s'il y a quelques fautes , c'est à moi qu'il faut les attribuer. Les des-

a

196993

sins des gravures ont été exécutés par un de mes proches parens, d'après mes ébauches et les descriptions que je lui ai fournies. La carte a été esquissée d'après la grande carte de l'Amérique méridionale de M. Arrowsmith : j'ai corrigé les noms et la situation de quelques lieux ; j'en ai ajouté d'autres, d'après mes propres connaissances. Le plan de Pernambuco m'a été fourni par un Anglais résidant à *Récife*, dont le zèle pour tout ce qui peut tendre au progrès des connaissances est infatigable.

OBSERVATIONS

PRÉLIMINAIRES.

LES gouvernemens européens, qui, après la découverte de l'Amérique, envoyèrent des colonies dans le nouveau monde, ne considérèrent ces établissemens que dans l'intérêt de la mère-patrie, et n'avaient point le projet de fonder des empires. Ainsi l'on peut dire d'eux qu'ils ont enfanté ce qu'ils n'ont pas conçu. Les colonies Anglaises furent les premières qui eurent la conscience de leurs forces, et qui brisèrent les liens qui les attachaient à la métropole. Ces peuples, déjà libres par leurs mœurs, leurs habitudes et leurs institutions civiles, n'eurent point à faire l'apprentissage de la liberté, et à vaincre des obstacles résultant de leur organisation sociale intérieure; ils n'eurent besoin que de déclarer leur indépendance, et ils se montrèrent aussitôt dignes de leur destinée. Les hommes éclairés sentirent que

tôt ou tard les colonies espagnoles suivraient cet exemple, et obtiendraient de gré ou de force leur émancipation. Cette époque est arrivée; mais les résultats seront-ils aussi favorables qu'ils l'ont été aux États-Unis? Les colonies espagnoles, qui semblent préparées pour l'indépendance, le sont-elles pour la liberté? C'est une grande question que le temps seul peut décider. Tout est en mouvement dans ces vastes contrées; il n'est pas une province qui ne soit ou dévastée ou menacée par la guerre. Nous ne pouvons douter du courage, de la persévérance des indépendans; il leur reste à montrer des vertus plus rares : de la sagesse dans les institutions, et un amour éclairé de la liberté.

Le Brésil, par sa position, restera difficilement immobile au milieu de cette agitation; d'autres causes peuvent seconder cette cause physique; nous en assignerons quatre principales : les vieilles prétentions de la cour du Brésil sur les provinces de la Plata; la dépendance dans laquelle le gou-

vernement brésilien s'est placé en accordant des privilèges excessifs à l'Angleterre; les vices de l'administration; la stagnation du commerce.

Ceux qui ont lu l'histoire du Brésil, et suivi avec quelque attention la politique de ses maîtres, n'ignorent pas que les bords de l'Amazone, pour avoir été leur première relâche, n'ont pas été leur principal objet. Ils prétendaient surtout à la possession exclusive du fleuve de la Plata. Dès l'an 1553, c'est-à-dire cinquante ans après la découverte, la colonie du Saint-Sacrement s'élevait en face de Buenos-Ayres, à peu près comme les balistes et les catapultes que les anciens dressaient devant les tours ennemies. Cette colonie, menaçante et menacée tour à tour, abandonnée et rétablie, cédée par les traités et reconquise par les armes, échappa tout-à-fait aux Portugais. La renonciation n'a jamais été de leur part bien sincère, et les provinces de la Plata sont pour eux ce que le Milanaez fut long-temps

pour la France. Des affinités commerciales s'établissaient au milieu des inimitiés politiques ; les négocians des deux nations se concertaient dans un commerce interlope, tandis que les deux armées rougissaient de leur sang les bords du fleuve tant convoité. Il ne faut donc pas s'étonner que l'Anglais John Mawe, dans sa Notice historique sur la révolution de Buenos-Ayres, rappelle les prétentions manifestées par l'infante Charlotte, épouse du roi actuel du Brésil, pendant les troubles d'Espagne. On serait même porté à croire que l'expédition de Le Cor à Monte-Video n'a pas eu d'autre cause. Si la politique de la maison de Bragance a échoué dans cette occasion, c'est qu'elle se fondait sur la division des partis ; or, l'on peut induire des événemens actuels que les partis sont des variétés d'une même opinion ; ou, tout au moins, que le parti mécontent n'a que de faibles racines. La cour de Rio-Janeiro pouvait bien se ménager une ex-

cuse aux yeux de la cour de Madrid; elle pouvait garder ou lever le masque, séquestrer ou conquérir, suivant le cours des événemens, qui est la règle vulgaire de la politique; mais elle ne pouvait tromper les yeux jaloux des républicains. L'appât d'une protection équivoque n'était pas assez puissant sur un peuple dont les dangers n'étaient pas imminens; ce n'est pas d'un monarque absolu qu'ils peuvent attendre ou recevoir des secours. Le gouvernement portugais n'a-t-il pas fait un acte d'imprudence, en montrant à l'armée brésilienne les drapeaux de l'indépendance? Les soldats de Le Cor sont en grande partie indigènes, comme ceux d'Artigas. Autrefois les Gaulois et les Bretons, vendus aux Romains, reconnaissaient en secret pour leur chef ce Galgacus (1)

(1) *In ipsâ hostium acie inveniemus nostras manus; agnoscent Britanni suam causam, recordabuntur Galli priorem libertatem.* Tacit. oratio Galg. in Agric.

qu'ils étaient venus combattre. La nature humaine ne change point, et la passion de la liberté est éminemment communicative. Ajoutez que le gouvernement de Rio-Janeiro s'affaiblissait par cette expédition ; ce n'est point lorsqu'on est menacé soi-même, qu'il faut songer à menacer les autres. Tout accuserait donc ce gouvernement d'imprévoyance, lors même qu'il n'aurait point renfermé dans son sein des germes d'insurrection : celle de Pernambuco a été apaisée; mais s'il est permis de juger à de si grandes distances, on peut croire sans témérité que les causes de mécontentement ne sont pas anéanties.

L'influence anglaise dans le Portugal ne pouvait que s'accroître au départ du prince pour le Brésil; car outre que ce départ l'affranchissait d'un contre-poids naturel, il convertissait en auxiliaire une autorité rivale, tous les pouvoirs se trouvant réunis dans les mains de ceux qui étaient constitués gardiens de la monarchie. La même influence traversa les mers; mais

ce fut d'abord au préjudice des Anglais eux-mêmes. A peine la nouvelle de cette translation est-elle parvenue en Angleterre, que Londres épuise ses magasins. On entasse dans les vaisseaux, sans choix et sans réserve, tout ce qui convient à nos climats; il semblait que la cour de Portugal eût transporté l'Europe avec elle dans le nouveau monde. Il faut voir, dans l'ouvrage de M. John Mawe que j'ai cité plus haut, comment toutes ces marchandises, confusément étalées sur la grève, pillées par les créoles, ou avariées dans les magasins, périrent ainsi en grande partie pour leurs maîtres. Mais ceux-ci ne tardèrent pas à trouver des compensations. Le gouvernement accorda aux Anglais des privilèges inouïs : leurs plus simples marchands obtinrent les prérogatives de la noblesse ; on mit à leur disposition les maisons occupées par les gens qui n'avaient ni métier ni emploi ; jusque-là que les habitans disaient hautement que, pour demeurer dans le pays, il était nécessaire de se faire anglais.

Les procédés de l'administration n'étaient guère propres à tempérer ces mécontentemens. Nous n'entendons point parler d'injustice, ni d'arbitraire; car les pouvoirs sont assez convenablement distribués, les limites des juridictions assez régulièrement posées; le moindre village a ses municipaux et ses assemblées, qui ont le droit d'attaquer la gestion du chef, qui l'attaquent quelquefois. Les nègres sont généralement traités avec douceur. On récompense, on affranchit même ceux qui trouvent des diamans, suivant le prix de leurs découvertes; toujours on leur décerne une sorte d'ovation. Des réglemens garantissent aussi la liberté des Indiens. Il est vrai que ces réglemens n'ont pas reçu dans le principe toute leur exécution, et l'on pouvait s'y attendre; mais l'intérêt a fait ce que l'humanité devait faire. Quand on a reconnu que le service des nègres était incomparablement plus utile que celui des Indiens, bien moins actifs, et surtout bien moins robustes, les anciens

habitans du pays ont pu vivre sans gémir dans les fers, sur la terre de leurs ancêtres.

Mais l'administration, pour être douce et humaine, n'est point parfaite. Il faut plus que de l'humanité, pour bien gouverner les hommes; il faut aussi de la sagesse. Ce n'est pas assez de ne point les tourmenter, il faut les rendre heureux. Ce n'est point assez de leur laisser le libre emploi de leurs moyens, si on ne leur apprend à les exercer; gouverner les peuples, c'est les instruire, c'est les perfectionner. Autrement, la tolérance n'est qu'insensibilité, et la douceur n'est que mollesse.

Qu'est-il résulté du système qui abandonne les Indiens à leur paresse et à leur stupidité? Il a élevé une population parasite qui languit, à côté de ses maîtres, dans des villages de boue, sans culture, sans industrie, sans avenir; et leurs maîtres ne sont guère mieux. Presque point de grandes routes, et par conséquent mille entraves dans le commerce de l'intérieur; pour toute

habitation, dans les campagnes au moins, de misérables hangars supportés par quatre poteaux; ignorance profonde des travaux de l'agriculture; ni beurre, ni fromage, dans un pays où le bétail abonde; point d'enclos, dans un pays où rien n'est plus commun que le bois et l'argile; ni propreté, ni activité, ni prévoyance; le sarclage négligé, le van inconnu; toutes les incommodités de la misère, avec toutes les ressources de l'opulence.

Ce fut une véritable calamité pour le genre humain, que la découverte de ces richesses fictives qui lui ont fait mépriser les véritables. Si l'homme ne demandait que des fruits à la terre, il serait heureux, surtout dans ces pays favorisés du ciel, où le râteau peut remplacer la charrue. Mais le possesseur de tant de trésors en a désiré de plus brillans; il est descendu dans les profondeurs des abîmes; il a desséché le lit des rivières, décomposé les couches de ce sol fécond, pour en tirer un métal et des cristallisations qui ne

peuvent ni le nourrir ni le défendre. Ces bras robustes dont il avait acheté la vigueur, au lieu de les employer à des travaux utiles, il en a fait des instrumens d'une stupide avidité. Et pourtant, quelle source inépuisable de jouissances, toujours variées et toujours nouvelles ! Un air sain, excepté dans les cantons qu'il habite par choix ; des arbres du plus beau port, qui n'attendent que la hache pour fortifier et embellir sa demeure ; d'immenses troupeaux qui se multiplient autour de lui et comme en dépit de lui, et qui viennent lui offrir leur lait qu'il dédaigne ; un sol où la vigne et la canne, la datte et l'olive, et tous les fruits de l'Europe, et tous ceux des tropiques, croissent et mûrissent ensemble, comme pour lui apprendre que cette terre est celle de la paix !

Au nombre des causes qui ont pu déterminer les tentatives de révolution, nous avons assigné la stagnation du commerce ; et certes, après ce qui a été dit, soit de l'influence anglaise, soit du mauvais état de

la culture , le dépérissement du commerce est un événement naturel ; c'est là moins une des causes qu'un effet nécessaire des causes que nous avons indiquées. Les marchandises dont les provinces du Brésil demandent l'importation , sont le fer , l'acier , les ustensiles en cuivre , le sel , surtout celui des îles du Cap vert , les étoffes de laine commune , le casimir , les chapeaux , les bottes et souliers , la faïence , la verrerie et verroterie , la quincaillerie , la poudre à tirer , les objets de sellerie , de bonneterie et de mode. Celles qu'il exporte sont le coton brut , le café , le sucre , les cuirs , le suif , les laines , le crin pour fourrure , les plumes , le riz , le tabac négligemment préparé , l'indigo d'une qualité médiocre , tous les bois de construction et aromatiques , enfin , l'or et les diamans. Or , soumis comme il est à l'influence britannique , et certes le mot est ménagé , on ne peut douter que toutes les marchandises qu'il reçoit ne lui parviennent par l'entremise presque exclusive de l'Angleterre. On ne

peut douter non plus que toutes les marchandises qu'il exporte n'aboutissent directement dans les magasins de Londres : en sorte que les acheteurs ne les recevant jamais , ou presque jamais de la première main , tous les bénéfices que le vendeur pourrait faire sont pour l'entrepouseur. Il en est qui croiront que ce défaut de communication immédiate est compensé par l'abondance des produits indigènes , surtout depuis que la métropole est pour ainsi dire venue au-devant de la colonie , et que les colons ne sont plus des voyageurs qui campent dans un désert. Ces objections , toutes spécieuses qu'elles paraissent être , ne sont pourtant pas sans réponse. On peut dire que , s'il est vrai que la présence du souverain soit avantageuse à un pays sous quelques rapports ; d'un autre côté il est possible que le luxe d'une cour devienne nuisible à un peuple qui n'est pas encore parvenu à sa maturité précisément par les habitudes que le luxe enfante , par cette mollesse , compagne trop assidue de la grandeur ,

alliée trop naturelle des penchans d'une nation, dont la moitié travaille dans l'espérance d'une longue oisiveté, et dont l'autre moitié préfère par instinct, et même par calcul, l'oisiveté au travail. Nous ajouterons que cette tendance naturelle aux capitales, d'attirer tout, de concentrer tout en elles, est un fléau pour une colonie, d'autant plus mortel, qu'il se présente sous un aspect salubre; et que, favorisant en apparence l'industrie dont il semble encourager les raffinemens, il ne favorise en effet que la petite industrie, l'industrie précaire des arts futiles, abandonnant ou desséchant cette grande industrie véritablement coloniale, qui s'entretient par d'insensibles et proportionnelles distributions de forces. Nous indiquerions pour troisième motif, ces projets de conquête qu'il est possible que la cour nourrit depuis long-temps, et qui ne se bornaient pas aux possessions espagnoles; projets meurtriers pour celui qui les conçoit, autant que pour ceux qu'ils menacent; projets qui ne peuvent s'allier

qu'avec l'oppression de l'industrie, l'épuisement des ressources, l'augmentation des impôts, et tous les désordres de l'arbitraire, et tous ceux de la fiscalité. Un dernier motif qui n'a pas besoin de commentaire, c'est que le luxe ayant nécessairement diminué dans notre Europe par tant de désastres imprévus et de misères simultanées, les brillans produits des mines du Brésil ont dû trouver dans nos marchés moins de faveur. On aurait tort, du reste, de croire que ce sont là toutes les causes de mécontentement ; mais ce qu'on a déjà vu suffit pour donner une idée générale de la situation politique des colonies portugaises. Essayons de confirmer les raisonnemens par les faits.

Tout le monde sait comment le Brésil fut découvert, et d'où il tire son nom. Un amiral portugais, faisant voile pour les Indes, et voulant éviter les calmes qui régnaient fréquemment le long de la côte de Guinée, sous la zone torride, fit route à l'ouest, après avoir passé les îles du cap

b

Vert. Au quinzième degré de latitude australe, il aperçut une terre qu'il prit d'abord pour une île de l'océan atlantique ; mais il ne tarda pas à reconnaître son erreur. Quelques soldats qu'on avait débarqués, rapportèrent que le pays était fertile, couvert d'arbres, arrosé par de belles rivières, et peuplé de sauvages basanés et nus, armés d'arcs et de flèches. Cabral (c'est le nom de l'amiral portugais) prit possession du pays au nom de son maître, selon la coutume, qui dut paraître un peu bizarre à tous les naturels des pays où les navigateurs jetaient l'ancre, de faire de leur découverte un titre de propriété. Améric Vespuce, deux fois envoyé pour vérifier les relations de Cabral, bâtit un fort sur la côte, et chargea ses vaisseaux d'un bois rouge que l'on nomma depuis Brasil, du mot *Brasa*, braise, par l'analogie des couleurs. D'abord Emmanuel n'attacha pas un grand prix à sa nouvelle possession, qui devait un jour être la richesse et le refuge de ses descendants. Les terres furent cédées

à des seigneurs ; c'est à dire , que l'on fonda l'industrie sur la féodalité ; le pays entier fut engagé à ferme , moyennant une modique rédevance. Toutes les spéculations se portaient alors sur l'Asie. Peu à peu l'importance du nouvel établissement se fit sentir. On revint sur des concessions trop légèrement accordées. On établit un commencement d'ordre ; mais ce fut l'époque de nouveaux désordres.

Nous ne reviendrons point sur ce que nous avons succinctement indiqué plus haut, sur les projets d'agrandissement avortés, les rivalités de commerce changées en hostilités. C'est malheureusement l'histoire de toutes les colonies naissantes. Le *primo occupanti* est un droit que le droit du plus fort ne reconnaît pas toujours. Mais à la vue d'un nouveau partageant, le plus ancien possesseur invoque son titre, et les lois des nations, et l'intérêt de la stabilité ; il n'oublie rien que les droits des indigènes.

Attaquée à diverses reprises par les Français et les Hollandais, qui toujours repous-

sés revenaient toujours ; mal défendue , au moins dans les commencemens , et plus mal gouvernée , la colonie périssait d'une double plaie , dont la moins apparente n'était pas la moins dangereuse. Cet état de langueur dura jusqu'à la fin du dix-septième siècle. Alors on découvrit les mines d'or de la province de Minas-Geraës , et quelques années après les mines de diamant. Enfin , en 1807 , la cour de Libonne forcée par d'impérieuses circonstances , passa les mers ; c'est-à-dire , qu'elle quitta un château sans dépendances , pour une ferme étendue et mal exploitée , qui semblait n'attendre que l'œil du maître. On sait les résultats de cette émigration. Sans entrer une seconde fois dans la question de savoir s'ils ont été ce qu'ils devaient être , examinons l'état où la cour a trouvé sa nouvelle demeure.

Le Brésil s'étend depuis le troisième degré de latitude nord , jusqu'au trente-unième degré de latitude sud. Sa longueur est de cinq cent vingt lieues , et sa largeur

de cent quarante. Dans toute cette étendue, une chaîne de montagnes s'élève parallèlement aux côtes, sans être assez continue pour que la mer ne s'établisse dans les intervalles, où elle forme des ports spacieux et bien abrités. Le pays est divisé en provinces ou capitaineries, dont trois au nord, une au centre, et deux au sud le long de la côte; celles-ci sont à peu près les seules qui soient connues des étrangers; les autres sont dans l'intérieur des terres, et l'on n'y arrive que par des routes âpres et montagneuses, et quelquefois par d'affreux déserts; c'est là que la nature a caché l'or et les diamans. Il est difficile de bien évaluer une population qui se compose de tant de populations diverses. Néanmoins, en adoptant les calculs de M. Corrêa de Serra, cité par M. de Humboldt, elle doit maintenant s'élever à quatre millions d'âmes; mais ce nombre n'est point la somme exacte de nombres vérifiés. Le dernier dénombrement qui date de 1798 donnait plus de trois millions; l'addition du tiers en sus n'est

qu'une hypothèse fondée sur l'analogie. Quant aux dénombrements antérieurs qui auraient pu nous éclairer sur le plus ou moins de probabilité de cette hypothèse, puisqu'ils auraient fourni des termes pour la progression, il ne paraît pas qu'on en puisse tirer des résultats, parfaits; ces dénombrements confiés par le roi aux évêques, et par ceux-ci aux curés, ne comprennent ni les habitans au-dessous de dix ans, ni les Indiens qui n'ont point reçu le baptême.

Le voyageur qui voudrait connaître dans toute sa beauté cette terre si riche de son soleil et de ses eaux, et de sa configuration même, n'aurait qu'à suivre par choix la route que l'anglais Mawe a suivi par un effet des circonstances. En entrant dans le Brésil par le détroit qui sépare l'île Sainte-Catherine du continent, il verrait s'élever comme par enchantement, du fond de la mer, des rochers coniques chargés d'une éternelle verdure, des massifs d'orangers et de citronniers. D'immenses plantations de manioc, de riz, de café, de maïs, de

sucre et d'indigo passeraient tour à tour sous ses yeux, pour varier la scène. Il visiterait ces jolies baies, dont les rives sont bordées de maisons qu'entourent des jardins enchantés; à Armasas il assisterait à la pêche de la baleine, à Téjuco il trouverait ce murex qui fournissait la pourpre des rois. L'immense plaine de Corritiva qu'animent d'innombrables troupeaux, lui rappellerait l'Europe par les fruits qu'elle nourrit, comme des enfans d'adoption. Arrivé à San-Francisco, il admirerait la colossale majesté de ces forêts qui ont vu passer tant de siècles. Il aimerait dans les temps pluvieux à voir la jolie ville de Saint-Paul, sortir toute parée et toute verdoyante, du sein des eaux accumulées à sa base. La capitale dessinée en amphitéâtre, avec ses édifices et ses jardins vis-à-vis du fleuve qui lui donne son nom, offrirait à ses regards un spectacle moins paisible et plus pompeux. Mais que ce soit là le terme de ses courses; qu'il ne tente point de pénétrer dans ces retraites sauvages que l'avarice

voudrait cacher à tous les yeux ; qu'un desir curieux ne l'entraîne point sur ces rochers à pic , sur les bords de ces précipices bordés par d'impénétrables halliers, au milieu de cette nature âpre et stérile, dont l'homme ne sait pas interpréter les menaces. Alors de sombres pensées s'élevant dans son cœur comme un nuage, effaceraient ces rêveries suaves et brillantes ; et, comparant tout ce que la nature a fait pour les hommes avec ce qu'ils ont fait contre eux-mêmes , il serait tenté de douter si le rang qu'ils se sont assigné dans la création est une usurpation ou un droit.

Les premières mines qu'on ait découvertes au Brésil sont celles de Jaragua , à la distance d'environ 24 milles de Saint-Paul. Ces mines , autrefois si opulentes, épuisées maintenant, n'offrent plus que des vestiges de leur ancienne splendeur.

Les ports de Santos et de San-Vicente ne s'enorgueillissent plus de ces flottes triomphales chargées de tant d'opulens tributs ; ils ne sont plus que des entrepôts

pour une capitainerie. C'est à Villa-Rica, chef-lieu de la province de Minas-Geraës, que se concentre ce genre d'opulence, dont les colons se montrent plus jaloux que de l'opulence réelle. C'est là, dans un terrain aride, sans ombrage, sans verdure, dans les crevasses des montagnes et parmi le minerai de fer que se trouve le précieux métal. On y voit la fameuse montagne d'or découverte par les Paulistes (colons de Saint-Paul), vers 1713. Le quint ou droit du fisc s'élevait à douze millions.

L'exploitation des mines est encore dans son enfance. Les colons brésiliens, qui ont sous les yeux les procédés des colons péruviens et de ceux du Chili, n'ont pu s'élever encore au-dessus du procédé des *lavages*. Et pourtant *l'amalgamation* n'a rien de très-compiqué ; elle épargne du temps et du travail, et les bras qu'elle économise trouvent leur emploi dans la culture des terres ; mais quand une fois un procédé s'est naturalisé quelque part, la raison gagne rarement sa cause contre lui ;

la raison, partout indigène, est partout considérée comme étrangère.

Voici en quoi consiste ce qu'on nomme les lavages : on taille dans la terre des gradins qui ont chacun de vingt à trente pieds de longueur sur deux ou trois de largeur et un ou deux de hauteur. On creuse à la base une tranchée profonde de deux ou trois pieds ; un courant d'eau qu'on a eu le soin de se ménager, descend doucement et délaye, sans l'entraîner, la terre qui contient l'or. Des nègres placés sur les gradins remuent sans relâche la terre avec des pelles. Quand elle est convertie en une sorte de boue, elle est entraînée plus bas ; et les particules d'or, en raison de leur pesanteur spécifique, se précipitent au fond de la tranchée. Cependant l'eau qui tombe dans cette tranchée la nettoie, la purge des corps hétérogènes. Cette opération dure cinq jours. Un second lavage succède au premier : les ouvriers transvasent le sédiment dans des gamelles remplies d'eau qu'ils agitent, afin que les alliages s'épu-

rent et que l'or se dégage par son propre poids. On fait sécher l'or obtenu par ces procédés successifs, et, après cette dernière épreuve, on le contrôle, on le pèse, on l'estampille, et l'on réserve le quint. Toutes ces lenteurs et ce mécanisme grossier, comparés à l'épuration par les affinités chimiques, nous prouvent combien les arts peuvent ajouter aux forces et aux richesses de l'homme.

Nous avons dit que l'or ne se montre jamais, ou se montre rarement pur, même dans les pays où il se forme à fleur de terre. Pour l'obtenir, il faut pénétrer dans cette sorte d'enveloppe que l'on nomme *matrice* : c'est une couche semblable à du gravier, composée de cailloux de quartz roulés; d'une substance étrangère posée sur du granit, et qu'une substance terreuse recouvre à des profondeurs inégales. On nomme cela le *cascalhao*. Quelquefois, comme dans le rio San-José, le *cascalhao* se trouve à cinq pieds au-dessous du lit de la rivière; l'extraction est alors

plus difficile , et la mine rapporte moins , parce qu'il y faut plus de temps ou plus de bras.

Les diamans ont, aussi-bien que l'or, letr cascalhao ; on les obtient aussi par les lavages. Comme dans l'extraction de l'or , on creuse des conduits, on introduit des courans. Le diamant, une fois dégagé du milieu des pierres qui s'y mêlent, on le place dans une gamelle à moitié pleine d'eau ; le soir on apporte la gamelle à l'officier principal, qui pèse et enregistre le contenu. A Mandanga, pour recueillir une plus grande quantité de cascalhao , et pour la recueillir plus à l'aise, on a mis une rivière à sec sur un point où sa largeur est environ triple de celle de la Seine au pont des Arts. L'ouvrage est immense ; on a conduit les eaux dans un bassin creusé à travers une langue de terre ; pour les arrêter, on a composé un barrage de plusieurs milliers de sacs de sable, opération non-seulement pénible, mais encore incertaine, à cause de la pression de l'eau, suite des

débordemens de la rivière. Il a fallu , pour mettre à sec la partie la plus profonde, construire des pompes à chaîne qu'une roue à eau met en mouvement. On enlève ensuite la roue, et on la transporte dans un lieu plus commode pour les lavages.

Le diamant, selon l'expression d'un célèbre écrivain (1), est une des anomalies de la nature. Éminemment dur, il n'en est pas moins destructible; si les dissolvans chimiques ne peuvent rien sur lui, l'air libre suffit pour l'altérer; le feu qui respecte les pierres les plus communes agit sur le diamant et le résout en vapeurs. Mais s'il y a un contraste de propriétés en lui, tout nous autorise à penser qu'il y a unité de nature; il ne souffre point d'alliance, ni de mélange; il existe par lui-même comme une substance élémentaire; et cependant il décroît, il se détériore, il paye aussi le tribut au temps et à la destruction.

(1) Raynal, Hist. phil. des deux Indes, t. 5.

La figure des diamans varie aussi-bien que leurs couleurs. Il en est d'octaèdres, formés par la réunion de deux pyramides tétraèdres ; ceux-là se trouvent presque toujours dans la croûte des montagnes ; il en est de ronds par leur nature, ou d'arrondis par le roulement. On nomme ces derniers en portugais *reboludos*. Il en est d'oblongs, surtout dans les lits des rivières et les attérissemens qui longent leurs bords ; il en est de pourprés, d'orangés, de noirs, de roux, de bleus, de verts. Dans quelques endroits, le cascalhao se montre à nu ; dans d'autres il est recouvert d'une espèce de terre végétale limoneuse. D'après le récit de John Mawe, que nous avons eu plus d'une occasion de citer, les diamans du prince régent ont une valeur de plus de trois millions sterling (72 millions de fr.). *L'abaite*, qui a été trouvé par des criminels échappés au supplice, est le plus gros de tous les diamans connus ; il pèse les sept huitièmes d'une once. On peut estimer à deux cent

mille karats le produit annuel des diamans pour le fisc ; c'est bien moins que le produit des mines d'or.

L'on n'a pas de peine à concevoir que ces exploitations et leurs produits soient le principal objet de l'administration dans un pays qui n'est peuplé que pour les exploitations et dans l'espérance de ces produits. C'est peut-être un premier vice, et nous en avons dit les causes ; mais il y a un vice dans ce vice, je veux dire que l'administration suit le torrent au lieu de le régler, qu'elle obéit à la routine, au lieu de chercher la lumière, qu'elle ne se considère que comme force coercitive, quand il ne tiendrait qu'à elle d'être une force impulsive. En d'autres termes, ce sont les méthodes de perfectionnement qui sembleraient devoir occuper l'administration, et ce sont les lois de répression qui l'occupent. Elle pourrait produire ; elle ne fait qu'empêcher ; elle pourrait être de l'industrie ; elle n'est que de la police. Rendre les exploitations plus abondantes ,

ou plus économiques ; tel n'est point son objet ; elle ne veut que les rendre plus sûres. Des registres sont établis dans les montagnes, dans les défilés, dans le fond des forêts ; près de ces registres sont des casernes d'où sortent de fréquentes patrouilles. Voilà tout ce qu'elle a pu imaginer pour la prospérité de la colonie. Des commis fouillent les passans, de peur qu'ils n'emportent des diamans ou de la poudre d'or ; des patrouilles fouillent et arrêtent les voyageurs soupçonnés d'avoir sur eux de la poudre d'or ou des diamans ; des tribunaux prononcent contre le chercheur d'or la confiscation de ses biens, et la déportation sans terme en Afrique. Il serait à souhaiter que de pareils établissemens produisissent partout l'effet qu'ils ont produit sur les colons de Canta-Gallo. Ce lieu est ainsi nommé, parce qu'une troupe de *grimperos* au nombre d'environ trois cents hommes s'y étant établis, le gouvernement alarmé prit le parti d'envoyer des espions sur leurs traces.

Après avoir long-temps erré au milieu des bois solitaires, ils furent avertis par le chant d'un coq de la retraite des *grimperos*. Ces espions, agrégés aux contrebandiers, les livrèrent; on saisit leurs chefs, on les déporta en Afrique, et surtout on s'empara de leurs dépouilles. Maître des lieux, et comptant sur un trésor inépuisable, le gouvernement hérissa le pays de registres; les réglemens et les vexations se multiplièrent, tout le canton se remplit de soldats. Ainsi gênés dans leur industrie, les colons se tournèrent vers l'agriculture; ils n'y perdirent pas. La nature est lente à former l'or; les mines des Pyrénées ne fournissent plus que quelques paillettes; l'Espagne ne retire plus d'émeraudes ni d'améthystes de ses opulentes montagnes; il arrive un temps où les frais de l'exploitation dévorent les produits. Les sucs végétaux sont les seuls qui ne s'épuisent pas, ou du moins s'épuisent-ils plus tard; et la charrue du laboureur est plus riche que le rateau du mineur.

Du reste, fonder sa puissance sur une colonie, c'est-à-dire sur le régime industriel, et fonder l'administration de cette colonie sur le monopole, c'est là une manifeste contradiction.

Ce système d'administration une fois connu, deux phénomènes politiques s'expliquent naturellement, qui, dans tout autre système, seraient inexplicables. On demande d'abord comment il se peut faire que cette même administration, soigneuse jusqu'au scrupule dans tout ce qui concerne l'exploitation et la discipline intérieure des mines, et la balance des pouvoirs qu'elle attribue à ses officiers, et la perception du quint, et la police des voyageurs, se soit montrée néanmoins si insouciante sur le perfectionnement de la culture, l'établissement des grandes routes, l'embellissement des villes, la solidité des maisons ; c'est que le Brésil n'a été jusqu'à ces dernières années, pour le gouvernement comme pour les sujets, qu'un lieu de passage ; c'est que le prince et

les sujets ont porté les goûts et les penchans de l'Europe dans un pays qui n'est pas européen; c'est qu'un gouvernement, qui n'a pour modèle que le proconsulat, force ses colons à prendre les aventuriers pour modèles. On peut demander aussi pourquoi le sort des nègres esclaves est préférable à celui des Indiens libres; c'est que les nègres produisent, et que les Indiens consomment. Des machines fortes et durables, voilà ce qu'il faut à qui veut s'enrichir; et c'est ainsi que, par un droit des gens assez bizarre chez les chrétiens, le conquérant a cru faire grâce au peuple conquis en ne lui ôtant pas la vie, et que les maîtres primitifs du sol ne sont plus qu'une superfétation hideuse, que les maladies et la faim éclaircissent tous les jours.

Il est impossible que les mœurs ne se ressentent pas d'une telle administration. Celles des anciens Brésiliens, il faut l'avouer, n'ont point trouvé de panégyristes. S'il en faut croire les historiens, intéressés peut-être à les calomnier, les Brésiliens

vivaient de racines et de coquillages, et même de chair crue, sans soins, sans dépendance aucune, sans religion, ou du moins sans culte, cest-à-dire sans espérances et sans terreurs. Cet état, si voisin de la condition des brutes, a fait envie à quelques philosophes; comme si le bonheur était dans l'insensibilité, et la perfection de l'espèce dans l'ignorance; et bien des gens qui ne sont pas philosophes, seraient assez d'accord avec eux sur ce point. Quoi qu'il en soit, ce caractère d'indolence et de stupidité a passé des indigènes aux colons; et les nouveaux habitans du Brésil ont pris à leurs devanciers leurs mœurs, aussi-bien que leur sol et leurs mines. Ce n'est pas que l'orgueil et l'avarice ne viennent mêler à ces goûts de mollesse leur irritante activité; est-ce un titre de prééminence? Il résulte de ce mélange une suite de contrastes; activité dans un genre d'industrie, insouciance profonde pour tout le reste; dénûment et saleté dans l'intérieur des habitations,

splendeur et faste dans les vêtemens; douceur, ou plutôt faiblesse dans le caractère, et cruelle indifférence sur le sort des Indiens. Il en a été ainsi du gouvernement jusqu'à ces derniers temps; inflexible en ce qui concernait le fisc, peu attentif à ce qui touchait l'instruction et les mœurs; riche en diamans, et pauvre en armes, en monumens, en canaux, en tout ce qui fait la force des états.

La nourriture des plus riches colons est simple et frugale; des fruits, des poules au riz, des légumes au lard, des confitures, c'est à peu près là tout leur luxe de table. Les vins d'Europe coûtent fort cher; on en pourrait tirer du Brésil même, si l'on donnait quelques soins à la vigne qui croît fort bien dans certains cantons; quant aux distilleries d'eau-de-vie, elles ne se font remarquer que par les maladies qu'elles engendrent. Ce pays a deux ressources inépuisables contre la disette, c'est la *cava*, sorte de pomme-de-terre, et le manioc qui, comme l'on sait, remplacé au besoin le

froment. La cava est une racine bulbeuse et farineuse ; elle a six pouces ou environ de diamètre ; rôtie ou bouillie , on dit qu'elle est fort agréable au goût. Le manioc sert généralement de pain à toutes les classes : on le plante par boutures ; si le sol est convenable , il donne six à huit livres de racine par plante.

La préparation consiste à ratisser d'abord , puis à râper cette racine ; cette râpure est proprement ce que l'on nomme farine de manioc ; le suc en est vénéneux : aussi l'exprime-t-on avec le plus grand soin. Il faut que la racine soit entièrement desséchée avant qu'on puisse en faire usage. Il y a une sorte de manioc sauvage dont le goût approche de celui de la châtaigne. On doit aussi compter le maïs parmi ces richesses végétales. La branche d'agriculture la plus négligée , c'est l'éducation du bétail. On ne sait ce que c'est que prairies artificielles , pâturages enclos , ou fourrages mis en réserve pour les temps de disette. En un mot , rien de plus mal entendu que tous

les détails de l'économie rurale et domestique; et, sans les jardins où les fleurs croissent en profusion, et dont quelques-uns sont plantés avec goût, le séjour du Brésil n'aurait rien d'agréable à offrir aux étrangers.

Peut-être les vices que nous avons signalés sont-ils plus faciles à déraciner qu'on ne serait porté à le croire. Pour donner un exemple de cette impartialité et de cet amour de la justice qui devraient toujours guider les écrivains, nous allons indiquer rapidement les améliorations politiques que le gouvernement du Brésil a déjà tentées, et nous terminerons ces observations par quelques remarques sur l'ouvrage anglais dont nous publions aujourd'hui la traduction.

L'arrivée du prince Régent à Bahia, en 1808, excita un vif enthousiasme dans toutes les provinces du Brésil, et fit naître des espérances qui n'ont pas encore été entièrement remplies. Cependant l'un des premiers actes du prince fut

d'ouvrir, le 28 janvier de la même année, tous les ports du Brésil à la navigation et au commerce étrangers. Cette mesure aurait été plus salulaire, si les avantages accordés depuis à l'Angleterre par un traité spécial n'eussent été l'équivalent d'une prohibition des autres puissances. L'abolition apparente du système colonial ne fut donc qu'un changement de métropole ; et le Brésil cessa de dépendre du Portugal, pour devenir une colonie de la Grande-Bretagne. (1). Cette faute a été vivement sentie depuis 1810, et la politique de la cour de Rio-Janeiro tend sans cesse à la réparer. Le gouvernement

(1) Le tarif des douanes a pour base la préférence accordée aux nationaux sur les étrangers qui payent 24 pour cent, au lieu de 16 pour cent auxquels les premiers sont assujettis. Le traité de commerce conclu en 1810 avec l'Angleterre fait une exception en sa faveur ; et cette seule exception est un obstacle à la prospérité commerciale du Brésil. La réciprocité est accordée par le même traité ; mais les interprétations abusives des Anglais, quand la réciprocité est avantageuse aux Portugais, a suscité entre les deux pays des différends qui ne sont pas encore terminés.

accueil aujourd'hui l'industrie, de quel que pays qu'elle arrive, et prépare les moyens d'assurer un jour son entière indépendance.

Parmi les bienfaits qui ont suivi la présence du souverain, il faut mettre au premier rang la déclaration solennelle qu'il a faite de ne jamais souffrir au Brésil l'érection d'un tribunal du Saint-Office, c'est-à-dire de l'Inquisition. Ce tribunal redoutable a été aboli à Goa; et il faut croire, pour l'honneur de la religion, que ses ministres renonceront pour jamais à employer les tortures et les bourreaux comme moyens de conversion.

La rupture des liens coloniaux qui attachaient le Brésil au Portugal a rendu nécessaires divers changemens dans l'administration, et l'influence des idées du siècle s'est fait sentir dans ces changemens, qui sont devenus, sous plusieurs rapports, des améliorations. Les cours suprêmes de grâce et de justice, la cour de finances, le trésor, le conseil suprême

militaire , et la junte du commerce ont reçu une organisation mieux entendue , et l'effet s'en est fait sentir immédiatement. L'agriculture , par exemple , a fixé d'une manière spéciale l'attention du gouvernement. Le mode de concession des terres est devenu plus favorable aux étrangers. On a commencé à ouvrir des routes , à établir de nouvelles plantations et de nouveaux villages , soit dans l'intérieur du pays , soit sur le bord des fleuves. La culture du chanvre a été encouragée dans l'île de *Sainte-Catherine* et à *Rio-Grande de St.-Pedro* ; celle du poivre , de la cannelle et du girofle à Bahia. Depuis trois ans le thé est cultivé à *Rio-Janeiro* par une colonie de Chinois qu'on a fait venir exprès pour introduire cette importante culture. Les essais ont réussi , et promettent la naturalisation de ce précieux arbuste.

On a commencé à sentir les inconvéniens de la multiplicité de ces registres dont nous avons parlé. Ils forment un obstacle in-

surmontable aux communications intérieures : plusieurs de ces établissemens ont été supprimés ; il s'en est suivi l'ouverture de grandes routes , comme celle de *Goyarès* à *Rio de Janeiro* , et la navigation des fleuves d'*Araguaia* et *Tocantin* pour faciliter le transport des productions de *Goyarès* à *Parà*. Une nouvelle route part aussi de *Cuiabà* , passe à *Camapécán* , et pénètre par la rivière *Teché* jusqu'à la capitainerie de *St.-Paulo*. La communication entre *Minas-Geraës* et *Spirito-Santo* par le *Rio-Doce* commence à s'établir ; et pour assurer la sécurité des voyageurs , on a écarté les tribus d'Indiens sauvages et féroces qui infestaient cette contrée. La communication de *Matto-Grosso* avec le *Parà* , par la rivière de *Madeira* , a également fixé l'attention du gouvernement , et on espère l'établir malgré les grandes cataractes qui s'opposent à la navigation.

Une loi promulguée le 22 avril 1809 est destinée à encourager l'industrie agri-

cole et manufacturière , en combinant les intérêts réciproques du Brésil et du Portugal ; elle accorde l'exemption de tous droits aux matières premières, aux produits des fabriques. L'invention ou l'introduction de nouvelles machines et d'utiles découvertes, est protégée par des patentes exclusives. Les seules fabriques en régie sont les fonderies de canons , les fabriques d'armes blanches et de fusils, les manufactures de salpêtre et de poudre.

La circulation des denrées devenue plus libre dans l'intérieur , on a imprimé un mouvement plus rapide aux capitaux , par l'érection d'une banque à *Rio de Janeiro*, et par une caisse d'escompte à *Bahia* dont le papier et les opérations ont fondé un crédit public. On trouve aussi dans ces villes des compagnies d'assurance qui présentent au commerce un avantage inappréciable.

Une académie royale de gardes marines a été organisée à *Rio de Janeiro* sur le modèle de celle de Lisbonne, et une loi du 4

décembre 1810 a créé une école militaire. Celle-ci est confiée à la direction du maréchal de camp Stakler , savant mathématicien dont le mérite est bien connu en Europe. La médecine , la chirurgie , les beaux-arts , les belles-lettres ont aussi des établissemens publics qui favorisent leurs progrès. Le lycée des arts a été doté par le commerce de *Rio de Janeiro*. On compte plusieurs Français au nombre de ses plus habiles professeurs.

Il est fâcheux de penser que ce système d'améliorations , qui fait honneur au gouvernement du Brésil , peut être arrêté et même renversé par la volonté arbitraire d'un seul homme. Si les bons rois étaient immortels , la monarchie absolue aurait sans doute un plus grand nombre de partisans ; mais , comme on l'a vu tant de fois , lorsqu'un monarque sans caractère ou livré à ses passions monte sur le trône , il peut détruire en un jour le bien qui a coûté de longues années et de longs travaux à établir. Cette seule considération suffit

pour faire sentir la nécessité d'élever la loi au-dessus de toutes les volontés, et d'opposer à l'action du despotisme la barrière des institutions constitutionnelles. Cet avantage manque au Brésil ; les hommes éclairés de ce pays sentent que leur avenir est incertain , et cette seule idée suffit pour troubler leur repos. Les communications directes qu'ils ont avec l'Angleterre et les États-Unis leur apportent sans cesse de nouvelles lumières. Ils apprennent , par l'expérience de leurs alliés , que la liberté fondée sur les lois est la première condition de la prospérité et de la grandeur des peuples.

Il reste donc au gouvernement du Brésil pour achever ses projets d'amélioration , pour prévenir des secousses intérieures , et asseoir sur une base solide le bonheur public , de préparer les Brésiliens aux bienfaits d'une sage liberté , de soustraire les droits des sujets aux caprices du pouvoir , et de l'affermir lui-même sur des bases constitutionnelles. Les intérêts des peuples sont

aujourd'hui la règle de leurs opinions. Il faut consulter les uns pour connaître les autres, et obéir à l'irrésistible influence de la raison générale.

Il me reste à parler du voyage de M. Koster au Brésil. Le succès qu'il obtint dans le temps en Angleterre, me donna l'envie de le connaître. La lecture de cet ouvrage confirma l'idée favorable que j'en avais conçue d'avance ; et je formai le projet de le traduire. On y trouvera, si du moins je ne suis pas trop prévenu en sa faveur, les détails les plus étendus et les notions les plus exactes qui aient encore été publiés sur les mœurs, les coutumes, le commerce, l'agriculture et l'industrie de cette province importante, connue sous le nom de *Pernambuco* ou *Fernambouc*. J'ai préféré la première expression parce qu'elle est la véritable, et que nous commençons à perdre l'habitude de défigurer les noms étrangers. Je ne serais pas fâché de contribuer pour ma part, quelque faible qu'elle soit, à cette amélioration.

M. Koster, né en Portugal de parens anglais, a résidé long-temps à Pernambuco ; il a même exploité deux plantations assez considérables ; il a été à portée, par sa position, de bien voir, et de recueillir des faits positifs et des observations exactes. Il entre quelquefois dans certains détails peut-être un peu minutieux, que je n'ai pas cru devoir supprimer ; car, en ce qui touche les mœurs, des faits qui paraissent superflus à quelques lecteurs peuvent sembler nécessaires à d'autres, et donner lieu à d'utiles rapprochemens. J'ai tâché de conserver dans la traduction la couleur de l'original, autant que cela ne nuisait ni à la clarté ni à la correction.

L'auteur a employé quelques termes portugais dont, en finissant, je crois devoir donner l'explication : *L'arroba*, dont il est souvent question dans son ouvrage, est une mesure de poids égale à environ 17 kilog. *L'alquiere* est une mesure de capacité équivalente à notre ancien boisseau. La *canada* est une mesure de deux pintes.

Engenho, dans le sens général, *machine* ; dans le sens particulier, *moulin à sucre*. *Campina*, plaine découverte. *Sertam*, ou mieux *sertao*, abréviation de *desertao*, déserts, nom donné à la partie intérieure du pays qui n'a qu'une faible population. *Intrudo*, carnaval. *Alvarà*, mot dérivé de l'arabe, *lettres patentes* ou *ordonnance royale*.

AVIS ESSENTIEL.

Pour entrer dans le port , en venant de la mer, tenez en vue le fort Picam et le fort Brum sur la même ligne , jusqu'à ce que vous ayez la pointe d'Olinda portant au nord. Alors , gouvernez au nord plein jusqu'à ce que la Croix de Patram soit sur la même ligne visuelle avec les cocotiers de Santo-Amaro. Gouvernez ensuite vers la Croix de Patram jusqu'à ce que vous découvriez la partie intérieure du récif au-dessus de l'eau , avec le fort Picam au sud. Vous pouvez jeter l'ancre , ou porter au sud dans le havre de Mosqueiro.

Les petits vaisseaux venant de la mer doivent suivre la même direction jusqu'à ce qu'ils soient à un quart de mille environ du fort Picam ; alors ils doivent amener les deux tours du fort Brum sur le même point visuel , suivre la ligne du récif au nord , le tourner de près à son extrémité , et le raser jusqu'à leur entrée dans le havre de Mosqueiro.

VOYAGE AU BRÉSIL.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Liverpool. — Arrivée à Pernambuco. — Ville et port de Récife. — Gouverneur. — Commerce.

Si ma santé n'eût pas exigé impérieusement un changement de climat, je n'aurais peut-être pas cédé sitôt au désir que j'avais souvent exprimé de quitter l'Angleterre pour quelque temps. On jugea convenable que je partisse sur-le-champ ; et comme les ports d'Espagne et de Portugal , par l'effet des circonstances survenues dans la situation politique de ces deux pays , étaient fermés aux sujets de S. M. Britannique , mon choix tomba sur le Brésil ; mes amis y consentirent. Je choisis Pernambuco , parce qu'une ancienne connaissance de ma famille était sur le point de s'embarquer pour cette province , et que plusieurs personnes m'avaient fait des rapports très-favorables sur les habitans et le climat. Le 2 novembre 1809,

je fis voile de Liverpool sur le navire la *Lucy*.

Après une heureuse traversée de trente-cinq jours sans qu'il nous arrivât rien de particulier, je fus agréablement éveillé de bon matin, le 7 décembre, par la nouvelle que nous étions en vue de terre, et que probablement nous entrerions au port ce jour-là.

Nous découvrîmes bientôt deux navires se dirigeant vers nous, toutes voiles dehors ; c'étaient deux navires marchands anglais, destinés également pour Pernambuco. Comme ils n'étaient jamais entrés dans ce port, et qu'ils désiraient avoir quelques renseignemens, ils avaient jugé, d'après la manière dont notre bâtiment s'était approché de la côte, que notre capitaine devait la connaître ; en effet, c'était le second voyage de la *Lucy* à Pernambuco.

La côte est basse, et vous ne pouvez l'apercevoir, en venant de la mer, que lorsque vous en êtes à une certaine distance ; cependant, en nous approchant, nous distinguâmes un peu au nord la colline sur laquelle est située la ville d'Olinda, et à quelques lieues au sud le cap de Saint-Agostinho ; ensuite nous découvrîmes presque devant nous la ville de San-Antonio et les bâtimens mouillés sous ses murs, les terres stériles et désertes qui la séparent d'O-

linda , qui en est à une lieue , et les bois de cocotiers au nord , aussi loin que la vue peut s'étendre. Au sud de la ville on découvre aussi un grand nombre de cocotiers , de bois , et de chaumières éparses. La ville d'Olinda est bâtie sur une colline : sa situation , observée du côté de la mer , est du plus agréable effet ; ses églises et ses couvens qui s'élèvent sur les sommets et les flancs de la colline ; ses jardins et ses arbres , semés çà et là parmi les maisons , donnent la plus haute idée de son étendue et de sa beauté. L'aspect monotone des sables qui s'étendent à une lieue au sud , est interrompu par les deux forts qu'on y a bâtis , et par les navires mouillés dans le port inférieur. Ensuite on trouve la ville de *Récife* , qui , s'élevant sur un banc de sable très-bas , paraît sortir des flots. Les navires qui sont placés au devant la cachent en partie , et la forte chaîne de rochers qui les sépare de la mer et contre lesquels les vagues se brisent avec fureur , ferait croire qu'ils sont échoués , d'autant mieux qu'on ne découvre aucune issue , et qu'ils paraissent enfermés de toutes parts. La petite tour , ou fort , placé sur la pointe nord du récif , attire cependant bientôt l'attention et fait apercevoir l'entrée. Nous nous approchâmes de la terre , un peu au sud de la ville , et nous

côtoyâmes sous petites voiles , à peu de distance du récif, en attendant un pilote. Il n'était pas encore midi ; la mer était calme , le soleil brillait de tout son éclat , et tout ce qui nous environnait avait un aspect agréable : toutes les maisons sont blanchies à la chaux ; le soleil, en les frappant de ses rayons , leur donnait un éclat éblouissant.

Rien de ce que nous vîmes ce jour-là n'excita autant notre étonnement que les jangadas voguant dans toutes les directions. Ce sont de simples radeaux , formés de six pièces d'une espèce particulière de bois léger , liées ou chevillées ensemble ; d'une grande voile latine ; d'une pagaie qui sert de gouvernail ; d'une quille que l'on fait passer entre les deux pièces de bois du centre ; d'un siège pour le timonier, et d'un long bâton fourchu, auquel est suspendu le vase qui contient l'eau et les provisions : l'effet que produisent ces radeaux grossiers est d'autant plus singulier, qu'on n'aperçoit, même à peu de distance, que la voile et les deux hommes qui les dirigent. Ils cinglent plus près du vent qu'aucune autre espèce d'embarcation.

Enfin nous aperçûmes une grande chaloupe à rames qui doublait le bout du récif près du

petit fort : on nous dit que c'était celle qui porte les pilotes. *Patram-mor*, capitaine du port, en uniforme de marine, vint à notre bord.

Une grande lanche suivit le pilote, montée entièrement par des nègres presque nus ; la couleur de ces hommes, l'état dans lequel ils étaient, leurs bruyantes clameurs, leur agitation, qui n'avait aucun but, et leur maladresse, étaient autant de nouveautés pour moi.

Cette première communication avec la terre me donna, pour le moment, l'idée que les manières du peuple que j'allais visiter étaient encore plus étranges que je ne les trouvai dans la suite.

Le pilote se plaça sur l'avant du navire, près du vindas ; il envoya un matelot portugais prendre la direction du gouvernail, mais n'en continua pas moins ses vociférations. On aurait dit, à l'entendre, qu'il s'imaginait qu'en parlant très-haut, il parviendrait à se faire comprendre des matelots anglais. Le bruit qu'il faisait en leur parlant et en parlant à ses gens, celui que ceux-ci faisaient de leur côté ; tout cela augmentait singulièrement la confusion. Cependant nous doublâmes le fort sans courir de danger, et nous mouillâmes dans le port supérieur. Le récif est à pic, près de la Barre ; et, quand on

ne connaît pas l'entrée, on croirait que le navire va s'y perdre. J'accompagnai ensuite mon compagnon passager, et nous quittâmes le navire pour aller à terre. Là, il se passa une nouvelle scène. Nous avions pris avec nous le sac qui contenait les lettres; il fut aperçu, au moment où nous débarquions, d'un grand nombre de personnes bien mises qui couvraient les quais; leur désir de savoir des nouvelles de leurs amis d'Europe devint si vif, que, sans cérémonie, ils vinrent nous demander leurs lettres. Nous nous décidâmes enfin à leur livrer le sac, sur lequel ils se jetèrent tous à la fois avec la plus avide curiosité. Nous avions débarqué sur le quai de la douane, un jour où l'on était très-occupé; et là aussi les clameurs et l'agitation des nègres se faisaient remarquer. Le bruit qu'ils font en chantant de toute la force de leurs poumons lorsqu'ils portent quelque fardeau; les nombreuses questions que nous faisaient la plupart de ceux qui nous rencontraient; la vue seule d'une population qui consiste principalement en individus d'une couleur très-foncée, ajoutée au son d'un nouveau langage (car, quoique j'eusse appris le portugais, je ne m'étais pas trouvé, depuis plusieurs années, dans un pays où on le parlât); tout

semblait se réunir pour m'embarrasser et me troubler. Je fus entraîné par ceux qui étaient accoutumés à des scènes de ce genre, et nous nous rendîmes à la maison d'un des premiers négocians de la ville. On nous fit monter au premier étage, et l'on nous introduisit dans une chambre où il y avait des piles de marchandises, une table couverte de papiers, et plusieurs chaises. Il s'y trouvait quatre ou cinq personnes, outre le maître de la maison. Je remis à ce dernier ma lettre de recommandation, et il me reçut avec la plus grande politesse. Nous allâmes ensuite visiter un colonel, qui est aussi négociant, où je fus reçu de la même manière.

Comme il ne se trouve à Récife et à Olinda ni auberges, ni hôtels garnis (1), une connaissance de mon compagnon de voyage nous procura momentanément quelques chambres, et nous fournit les choses dont nous avions besoin. Nous voilà donc à la fin tranquillement établis dans notre nouvelle demeure, aussi tranquillement pourtant qu'on peut l'être lorsqu'une vingtaine de négresses crient sous vos croisées,

(1) Un Irlandais a dernièrement monté une maison qui est à la fois auberge et hôtel garni.

sur presque tous les tons que peut prendre la voix humaine : — *Oranges, bananes, confitures et autres marchandises à vendre!*

La ville de San-Antonio do Recife, communément appelée Pernambuco, quoique ce dernier nom soit, à proprement parler, celui de la capitainerie, consiste en trois quartiers principaux joints par deux ponts; un banc de sable long et étroit s'étend depuis le pied de la colline sur laquelle est située Olinda, vers le sud. L'extrémité méridionale de ce banc de sable s'élargit et forme le site de cette partie de la ville, particulièrement appelée *Récife*, parce qu'elle est immédiatement en dedans du récif. Il y a un autre banc de sable aussi d'une étendue considérable, sur lequel a été bâtie la seconde partie, appelée San-Antonio, qui communique, par le moyen d'un pont, avec celle dont je viens de parler. Il reste encore la troisième partie, appelée *Boa Vista*, qui est située sur le continent au sud des deux autres, et qui communique avec elles aussi par un pont. Le récif, ou la chaîne de rochers dont il a déjà été question, s'étend en avant de ces bancs de sable, et reçoit les principales secousses de la mer, qui au flux roule par-dessus, mais ne frappe plus les quais et les

édifices qu'avec des forces épuisées. La plus grande partie du banc de sable qui se trouve entre Olinda et la ville reste à découvert, et la mer s'y brise avec violence. On n'a bâti des maisons que sur la partie qui est protégée par le récif. La marée monte entre les ponts, et entoure le quartier du centre. Du côté de la terre il y a une étendue d'eau considérable, ressemblant beaucoup à un lac, qui se rétrécit vers Olinda et atteint jusqu'aux rues, facilitant ainsi la communication entre les deux villes. La vue des maisons qui donnent sur ces eaux est très-étendue et très-belle; les rives opposées sont couvertes d'arbres, de chaumières blanches, entremêlées de clairières et de bosquets de cocotiers.

Le premier quartier de la ville est composé de maisons de brique, de trois, quatre et même cinq étages; la plupart des rues sont étroites; quelques-unes des plus vieilles maisons des petites rues n'ont qu'un étage; un grand nombre n'a que le rez-de-chaussée. Toutes les rues de ce quartier, à l'exception d'une seule, sont pavées. Sur la place se trouvent la douane dans l'un des angles, édifice long, bas et mesquin; le bâtiment d'inspection des sucreries, qui n'a rien de remarquable; une grande

église non achevée ; un café où les négocians s'assemblent pour leurs affaires ; et des maisons particulières. Il y a deux églises : l'une est bâtie sur le chemin voûté en pierres, qui conduit de la ville à Olinda ; l'autre appartient aux prêtres de la *Congrégation de la mère de Dieu*. Près de la porte du chemin ci-dessus mentionné, est un petit fort, bâti sur le bord de l'eau, et qui défend l'entrée. Au nord est la résidence de l'amiral commandant du port, avec les chantiers du gouvernement qui en dépendent. Ces derniers ne sont pas considérables, et l'on y travaille peu. Le marché au coton, les magasins et les presses sont aussi dans cette partie de la ville (1).

Le pont qui conduit à San-Antonio a un chemin voûté à chaque bout. Sur chacun est bâtie une chapelle ; et à celui du nord est placé un piquet de six à huit hommes, commandés par un sergent. Le pont est formé partie d'arches en pierres, et partie d'arches de bois ; il est tout plat ; de chaque côté sont rangées de petites

(1) On ne sait peut-être pas généralement que, pour diminuer le volume des balles de coton, afin que les navires puissent en porter une plus grande quantité, on les comprime et on les corde au moyen de machines établies à cet effet.

boutiques qui le rendent si étroit , que deux voitures ne peuvent y passer de front.

San-Antonio, ou la ville du milieu , est composée entièrement de hautes maisons et de rues larges ; et , si ces édifices avaient quelque beauté, il y aurait là un certain degré de grandeur. Mais ils sont trop élevés pour leur largeur, et les rez-de-chaussée servent de boutiques, de magasins , d'écuries ou d'ateliers. Les boutiques n'ont point de croisées , et le seul jour qu'elles reçoivent vient de la porte. Il n'y a presque point encore de distinction de commerce. Ainsi , toutes les espèces de marchandises sont vendues par la même personne. Quelques-unes des petites rues sont formées de maisons basses et chétives. On trouve ici le palais du gouverneur , qui était autrefois le couvent des jésuites ; la Trésorerie , la Maison de ville et la Prison ; les casernes , qui sont très-mauvaises ; le couvent des Franciscains , celui des Carmélites et celui de *Penha* ; plusieurs églises dont les intérieurs sont très-bien ornés , mais dans l'architecture desquelles on ne trouve que peu d'art et point de goût. Elle renferme plusieurs places, et offre , jusqu'à un certain point , une apparence de vie et de gaieté. C'est-là le quartier principal de la ville.

Le pont qui joint San-Antonio à Boa Vista est entièrement construit en bois ; on n'y a point placé de boutiques, mais il est également étroit. La principale rue de Boa Vista, bâtie sur un terrain autrefois inondé à la pleine mer, est large et belle. Le reste de la troisième division ne consiste entièrement qu'en petites maisons ; et comme il y a là beaucoup de terrain, et que les maisons ne sont pas très-rapprochées, elle s'étend assez loin. Ni les rues de cette partie de la ville, ni celles de San-Antonio, ne sont pavées. On a fait aussi une longue chaussée qui lie le banc de sable et la ville de San-Antonio avec le continent, à Assogados (1), au sud-ouest de Boa Vista. La rivière Caparibe, si fameuse dans l'histoire de Pernambuco, se jette dans le canal qui est entre San-Antonio et Boa Vista, après avoir couru, pendant une certaine distance, à peu près, est, et ouest.

Quelques-unes des croisées ont des balcons en fer et des vitres ; mais la plus grande partie en est privée, et alors les balcons sont entourés de jalousies. On ne voit d'autres femmes

(1) Je n'ai découvert aucun vestige du fort qui s'y trouvait à l'époque de la guerre avec la Hollande.

que les négresses esclaves , ce qui donne aux rues un air fort triste. Les femmes portugaises (1), les Brésiliennes, et même les mulâtresses des classes moyennes, restent dans leurs maisons pendant la journée ; elles entendent la messe dans les églises avant le jour , et ne sortent plus qu'en chaise à porteur , ou le soir à pied , lorsqu'il arrive à toute la famille de faire un tour de promenade.

Le port supérieur de Récife, appelé Mosqueiro , est formé par la chaîne de récifs qui court parallèlement avec la ville , à peu de distance. Le port inférieur pour les bâtimens de quatre cents tonneaux et au-dessus , appelé *Poco* , est très-dangereux , à cause qu'il est ouvert à la mer , et que la baie opposée est très-escarpée. Les grands navires du Brésil, appartenant aux négocians de la ville , restent là pendant plusieurs mois de suite, embossés sur quatre ancres, deux devant et deux derrière. Si l'on ne prend promptement des précautions , le port de Mosqueiro sera comblé, en conséquence d'une brèche dans le récif immédiate-

(1) J'emploierai exclusivement ce mot , en parlant des Européens de cette nation , et le mot Brésilien quand je parlerai des blancs nés au Brésil.

ment en dedans du petit fort appelé *Gicam*. Le port a deux entrées, dont l'une est plus profonde que l'autre ; la marée n'élève pas les eaux de plus de cinq pieds et demi. La principale défense de la ville consiste dans les forts *do Boraco* et *do Brum*. Ils sont tous les deux construits en pierre et situés sur les sables vis-à-vis les deux entrées. Il y a aussi le petit fort de Bon-Jésus , près du chemin voûté et de l'église du même nom ; et , sur la pointe sud-est du banc de sable de San-Antonio , est placé le grand fort en pierre de *Cinco Pontas* , ainsi appelé , parce qu'il est en forme de pentagone. On dit qu'ils sont tous délabrés. D'après ce que j'ai rapporté , on verra que le terrain sur lequel la ville a été bâtie , se trouve situé et divisé d'une façon toute particulière , et que la manière dont le port est formé est également curieuse. La ville tire presque toute son eau d'Olinda ou de la rivière Caparibe ; on la transporte dans des canots faits exprès ; elle ne laisse pas que d'être ordinairement malpropre , parce qu'on n'a pas soin de les nettoyer. Les puits que l'on a creusés dans le sable sur lequel la ville est située , ne donnent qu'une eau saumâtre.

Les trois quartiers de la ville contiennent vingt-cinq mille habitans au moins , et le nom-

bre en augmente rapidement. On bâtit de nouvelles maisons partout où il se trouve des emplacements. La population consiste en blancs, mulâtres, noirs libres, et esclaves, de plusieurs couleurs.

La chaîne de rochers dont j'ai déjà parlé se prolonge tout le long de la côte entre Pernambuco et Maranhão. Dans quelques endroits elle se rapproche beaucoup du rivage; et dans cette partie, les récifs presque partout, sont escarpés comme à *Récife*, à découvert au jusant; mais, dans d'autres endroits, elle s'éloigne de la terre, et alors elle reste ordinairement cachée. Elle a un très-grand nombre de brèches par lesquelles la communication avec la mer est ouverte.

Récife est dans un état très-prospère, et augmente chaque jour en richesse et en importance. La prospérité dont cette ville jouit peut être en grande partie attribuée au caractère de son gouverneur et capitaine général, Caetano Pinto de Miranda Montenegro, qui depuis dix ans gouverne la province avec une fermeté systématique et une prudence uniforme. Il n'a point fait d'innovations hasardées, mais il a laissé introduire les perfectionnemens utiles. Il n'a pas, avec un zèle empressé et enthousiaste,

qui souvent manque son but , accueilli et protégé toutes les nouveautés qui lui étaient présentées ; mais il a donné son consentement et accordé sa faveur à toutes les propositions faites par des gens respectables. Il ne s'est point mêlé de ces intérêts où les gouvernemens n'ont rien à voir , mais il les a protégés quand une fois ils ont été établis. Je parle ici des réglemens de commerce et des petites améliorations opérées dans la ville principale et dans les petits établissemens de la province. Il est affable ; il écoute avec autant d'attention les plaintes d'un paysan que celles d'un riche propriétaire ; il est juste , et rarement exerce le pouvoir qui lui est conféré , de punir sans appel. Il faut que le crime soit bien constaté pour qu'il se décide à user de son autorité : il agit d'après un système mûri par l'expérience. Supposé que le sort du Brésil soit de rester soumis au pouvoir despotique , sa situation serait heureuse en général , comparée à son état présent , si tous ses chefs ressemblaient à celui de Pernambuco. J'aime le lieu où j'ai si long-temps résidé ; j'espère qu'on ne changera pas ce gouverneur , et qu'il pourra continuer à répandre sur cette vaste région les bienfaits d'une administration douce et éclairée.

Pernambuco, sous le rapport de l'importance politique, occupe le troisième rang parmi les provinces du Brésil; mais, sous le rapport du commerce relativement à l'Angleterre, j'ai des raisons de croire qu'on peut la nommer la première (1). Ses principales exportations consistent en coton et en sucre; le premier vient presque tout en Angleterre, et peut se monter à quatre-vingt mille ou quatre-vingt-dix mille sacs annuellement, pesant, terme moyen, cent soixante livres le sac; le sucre est presque entièrement embarqué pour Lisbonne. On expédie aussi de ce pays des peaux, des noix de cocos, de l'ipécacuanha, et quelques autres drogues; on reçoit, en échange de ces objets, des marchandises manufacturées, de la faïencerie, du porter, et d'autres objets de nécessité parmi les peuples civilisés, et aussi de luxe, mais en petite quantité. Deux ou trois navires font voile tous les ans pour Goa dans l'Inde,

(1) Je fis voile de Pernambuco dans le dernier convoi de 1815, avant la paix avec les États-Unis. Il consistait en vingt-huit navires, savoir : deux navires de guerre avec leurs deux prises, et vingt-quatre navires marchands, dont quatorze étaient de Pernambuco, et les dix autres de Rio-Janeiro et de Bahia.

et le commerce d'esclaves avec la côte d'Afrique est considérable. Il arrive annuellement à *Récife* plusieurs navires, venant des États-Unis, chargés de farine, qui est à présent un grand objet de consommation ; de meubles, et d'autres articles de même espèce. Ils prennent en retour du sucre, de la mélasse et du rhum. Pendant la dernière guerre entre les États-Unis et l'Angleterre, qui interrompit ce commerce, le manque de farine se fit sentir à *Récife* ; mais il en arriva bientôt de *Rio-Grande do Sul*, province la plus méridionale du royaume du Brésil (1). La qualité en est bonne (2) ; et, suivant toute apparence, les bâtimens caboteurs continueront à fournir le marché de cette denrée, malgré le renouvellement des communications avec l'Amérique.

(1) Il a été dernièrement publié, à Rio-Janeiro, un édit du régent qui se déclare prince régent des royaumes unis du Portugal, du Brésil et des deux Algarves. 1816.

(2) J'ai vu, en 1814, un très-beau pied de froment qu'on avait fait venir dans la *Campina-Grande*, de la province de Paraíba, à environ trente lieues au nord de *Récife*.

CHAPITRE II.

Visite au gouverneur. — Climat. — Première promenade à cheval à la campagne. — Résidence dans un village voisin de *Récife*. — Olinda. — Jeudi-Saint. — Vendredi-Saint. — Dimanche de Pâques. — Prise d'habit d'un moine. — La Saint-Pierre. — Visite à une famille brésilienne. — Bal. — Autre visite à Olinda.

Tous les petits arrangemens qu'il nous fallut faire à notre arrivée, nous empêchèrent de rendre immédiatement, comme c'est l'usage, notre visite au gouverneur; le lendemain nous nous rendîmes au palais, situé sur une petite place, avec un corps-de-garde à côté, où se trouve un piquet commandé par un capitaine. On nous fit monter; nous restâmes quelque temps dans une antichambre avec des *cadets*; ensuite on nous reçut. Nous passâmes par le cabinet du secrétaire, et l'on nous introduisit dans un appartement spacieux, où le gouverneur nous attendait. C'est un homme de bonne mine, ayant des manières distinguées. Nous nous assîmes tous, et il nous fit plusieurs questions sur les affaires d'Europe; j'avais ap-

porté quelques journaux anglais que je lui laissai ; après une demi-heure , nous nous retirâmes.

Les premiers jours de mon arrivée se passèrent à remettre mes lettres de recommandation. Je fis bientôt connaissance avec tous les négocians anglais. Ils tiennent un rang distingué dans cette ville , et ont fait beaucoup de bien , en établissant quelques coutumes que les Portugais ont eu le bon sens d'adopter , sans renoncer néanmoins aux usages qui sont propres au pays et au climat.

Comme j'arrivai là pendant l'été , un grand nombre d'habitans était hors de la ville. Ils vont habiter de petites chaumières à Olinda , et sur les bords des rivières , pour jouir d'un air plus pur , ainsi que du plaisir et des avantages que procurent les bains pendant la saison brûlante. La chaleur est pourtant rarement insupportable. La brise de mer , pendant toute l'année , se lève vers neuf heures du matin , et dure jusqu'à minuit. Quand on y est exposé , même étant debout au soleil , la chaleur perd tellement de sa force , qu'on oublie pour un moment que l'ombre procurerait plus de fraîcheur. Lorsque ce vent cesse de souffler , la brise de terre commence et dure jusqu'au matin ; la

de mi-heure de la matinée qui s'écoule entre ces deux brises , est le temps le plus désagréable de la journée. Dans la saison pluvieuse , un moment avant le commencement d'une forte ondée , les nuages sont très-noirs , très-denses et très-bas ; la brise est ordinairement suspendue pendant quelque temps ; il règne alors une espèce de calme , signe certain d'un orage , et le temps est très-chaud.

Un matin je montai à cheval pour aller avec plusieurs jeunes gens à un village des environs , dans le dessein de remettre une lettre à un riche négociant. Nous passâmes par Boa-Vista , et nous suivîmes un long sentier sablonneux ; de chaque côté sont situées un grand nombre de maisons d'été des riches habitants de la ville. Ce sont de petites chaumières très-propres , qui n'ont que le rez-de-chaussée ; au-devant et à côté sont des jardins plantés d'orangers , de citronniers , de grenadiers , et de plusieurs autres espèces d'arbres à fruit : les uns , en petit nombre , sont entourés de hautes murailles ; mais la plupart sont protégés par des palissades. A moitié chemin environ , nous nous trouvâmes sur les bords de la Caparibe. L'aspect en est fort agréable ; on aperçoit des maisons , des arbres , des jardins de chaque côté : la ri-

vière fait un coude un peu plus haut, et paraît se perdre au milieu des arbres ; les canots qui descendent doucement avec la marée, ou qui, plus péniblement, remontent contre le courant ; tout cela réuni forme une perspective délicieuse. La rivière est ici plus étroite que la Tamise à Richmond. De chaque côté de la route, dans cet endroit, on voit des négresses qui vendent des oranges, d'autres espèces de fruits et des gâteaux ; des canotiers, appuyés sur leurs longues perches, marchandent et achètent leurs denrées. C'était la première fois que je quittais la ville ; et ce premier aspect du pays dont j'étais devenu habitant me plut beaucoup. Nous laissâmes de nouveau la rivière, continuant de suivre le sentier encore bordé de chaumières d'une plus ou moins belle apparence, jusqu'à un petit village que nous traversâmes ; et bientôt après nous arrivâmes au but de notre promenade. La situation du village sur la rive nord de la Caparibe, et au bord d'une colline rapide couverte de bois, est très-pittoresque. A notre arrivée à la maison du négociant, nous entrâmes immédiatement du sentier dans une salle pavée en briques, dont les portes et les fenêtres étaient si grandes, qu'elles laissaient

presque toute la partie du devant ouverte. Nous fûmes reçus par la maîtresse de la maison, et son mari parut bientôt après. Ils nous traitèrent avec beaucoup de politesse, et nous firent apporter des confitures.

Nos selles anglaises causèrent autant de surprise aux gens de Pernambuco, que celles des Portugais nous parurent étranges. Celles-ci sont hautes devant et derrière, ce qui oblige le cavalier à une posture gênante; c'est ici la mode d'être, à cheval, aussi droit qu'il est possible, et de tenir perpendiculairement une cravache d'une longueur énorme. On apprend aux chevaux à marcher l'amble; c'est une allure délicieuse; et quelques-uns d'eux peuvent aller très-vite à ce pas.

La rivière Caparibe est navigable toute l'année jusqu'à Apépucos, demi-lieue au-delà de Monteiro, village où mon nouvel hôte résidait alors. Elle déborde dans la saison pluvieuse, et quelquefois avec beaucoup de violence: comme les terres à travers lesquelles elle passe dans cette partie sont très-basses, on y redoute les inondations, parce qu'elles s'étendent quelquefois fort loin. Les cabanes de chaume placées sur ses rives, sont souvent emportées, et tout le voisinage est inondé; on a vu des

canots aller de ce village-ci à ceux de *Poço da Panella* et de *Cara Forte*.

Un Portugais de mes amis, avec lequel je m'étais lié en Angleterre, ayant loué une maison dans le premier de ces villages, je convins de payer la moitié de la dépense, et nous allâmes aussitôt nous y établir, pour y passer les mois d'été. Le village était plein d'habitans, il ne restait pas une seule hutte à louer; et, comme il arrive en Angleterre aux lieux où l'on va prendre les eaux, des familles dont les demeures en ville étaient spacieuses et belles, sans égard aux inconvéniens, venaient résider ici pendant l'été, dans de très-petites chaumières. Le *Poço da Panella* contient une chapelle bâtie par souscription, une rangée de maisons parallèles avec la rivière, ayant plusieurs huttes de blanchisseuses en face, et d'autres habitations éparses çà et là dans toutes les directions. Là, on oublie les manières cérémonieuses de la ville, et on les remplace par un égal degré de liberté. Nos matinées se passaient en allant à cheval, soit à *Récife*, ou en d'autres endroits à la campagne; ou bien en conversations dans les maisons de quelques-unes des familles que nous connaissions. Les après-dînées et les soirées, on s'occupait à faire

de la musique , à danser , à jouer aux jeux de société , ou à prendre le thé avec quelques négocians anglais , dont un petit nombre avait aussi quitté la ville pour venir habiter cet endroit et son voisinage. Dans plusieurs des maisons portugaises se trouvent des tables de jeu occupées dès neuf heures du matin ; quand une place est vide , le premier venu la prend ; ainsi elles sont constamment remplies , excepté pendant la chaleur du jour : alors chacun s'en retourne dîner chez lui , ou , ce qui n'arrive que rarement , est invité à dîner.

Le dernier jour de l'année je résolus de visiter Olinda , pour assister à la fête de Notre-Dame de la Montagne. La ville , comme je l'ai déjà observé , est située sur une colline très-escarpée du côté de la mer , et en pente douce du côté de la terre. L'aspect en est si beau en arrivant sur la côte , qu'on est très-*désappointé* lorsqu'on entre dans la ville. Cependant Olinda a de grandes beautés ; et de ce point la vue est magnifique ; les rues sont pavées , mais mal entretenues ; les maisons en grande partie sont petites , basses , négligées , et les jardins très-peu cultivés. On quitte cette ville pour aller demeurer à *Récife*. Cependant un des régimens de ligne y est stationné ; c'est

la résidence de l'évêque et le siège de la cour ecclésiastique. Il y a aussi le séminaire qui est un collège public, quelques couvens et de belles églises; c'est pourquoi elle n'a pas l'air solitaire, quoique son aspect général annonce la tranquillité, la régularité et un certain degré de délaissement. La vue, au sud, s'étend sur un lac d'environ trois milles de longueur dont la surface est couverte d'herbes, et sur les rives opposées garnies de bois épais et de quelques chaumières. On découvre *Récife* et la baie qui est derrière, et qui s'étend jusqu'à Olinda.

Cette dernière ville couvre beaucoup de terrain, mais ne contient qu'environ quatre mille habitans. A cette époque, Olinda présentait une scène de tumulte et d'amusement. L'église, décorée dans cette occasion d'une manière particulière, est située sur le point de la ville le plus élevé. Il y avait une grande affluence de fidèles; l'église était éclairée, et quelques individus des deux sexes étaient à genoux pêle-mêle dans la nef; mais le service divin était fini.

C'est un temps de mouvement et de plaisirs, et nous eûmes aussi notre fête à Poço da Pannella. Ces fêtes sont toujours précédées de neuvaines; pendant neuf soirs, on chante

des hymnes , avec un accompagnement de musique , en l'honneur de la vierge ou du saint dont la fête doit être célébrée. Dans cette occasion , la musique de la neuvaine consistait en un piano touché par une dame femme d'un négociant , une guitare , et quelques instrumens à vent joués par des jeunes gens de bonne famille. La musique vocale était aussi exécutée par les mêmes personnes , assistées de quelques mulâtresses , esclaves de la dame ; je fus un peu surpris d'entendre de temps à autre des airs de contredanses et de marches. Cependant, le jour de la fête, on fit venir des musiciens de profession, et le soir il y eut feu d'artifice. Toutes les maisons du village furent ce jour-là remplies de gens venus de tous les côtés. Mon ami et moi , nous eûmes plusieurs personnes à dîner ; mais nous étions à peine à moitié du repas , que d'autres amis parurent , qui sans façon entrèrent et se mirent à table. Bientôt toute idée de régularité s'évanouit, et l'on se disputa les morceaux. Peu de temps après, nous quittâmes l'un et l'autre notre propre maison , pour tâcher d'être admis ailleurs ; tout était dans la même confusion. Nous fûmes invités le soir à un bal où se trouvait le gouverneur ; mais , quoiqu'il désire

mettre tout le monde à son aise , telle est ici la *terreur* , car je ne sais quel autre nom lui donner , qu'inspire l'idée de la prééminence du rang , que tout le monde était gêné et qu'on ne se parlait qu'à voix basse.

Je ne négligeai aucune fête , et entre autres j'allai à celle d'un saint , nommé Amaro , qui guérit les blessures. On vend , dans sa chapelle , de petits morceaux de rubans , en guise d'*amulettes* : les gens des basses classes les attachent autour de la cheville ou du poignet , et les conservent jusqu'à ce qu'ils s'usent et tombent.

Vers le commencement du carême , les villages sont presque entièrement abandonnés par les blancs , qui retournent à la ville pour assister aux processions que , dans les pays catholiques , on a l'habitude de faire à cette époque. Les pluies commencent assez ordinairement vers la fin de mars ; je ne quittai Poço da Panella qu'à la dernière extrémité ; mais à la fin je trouvai l'endroit triste , et je suivis les autres.

Le Jeudi - Saint , je sortis à trois heures , avec deux de mes compatriotes , pour visiter les églises , qui sont alors éclairées et bien décorées. Toute la ville était en mouvement ; les femmes des hautes et des basses classes ne se faisaient aucun scrupule de courir les rues à

piéd, ce qui est contraire à leur coutume ordinaire. Plusieurs d'entr'elles, habillées en soie de différentes couleurs, étaient couvertes de chaînes d'or et d'autres colifichets; elle avaient étalé tout ce qu'elles possédaient de plus beau.

D'après le grand nombre de cierges allumés, qui était prodigieux dans quelques églises, il était évident que l'effet qu'on voulait produire était une abondance de lumières; car on avait placé, dans quelques endroits, des glaces derrière les bougies. Le milieu de la nef est complètement ouvert; il n'y a ni bancs ni distinction de places. La principale chapelle est invariablement dans le bout opposé à la principale entrée; elle sort du corps de l'église, et est plus étroite. Cette partie, destinée aux prêtres qui officient, est protégée par une grille. Les femmes, blanches, ou de couleur, se placent en entrant aussi près des grilles qu'elles le peuvent, et s'accroupissent sur le carreau, dans le grand espace ouvert du centre; les hommes se tiennent debout de chaque côté de la nef, ou bien ils restent près de l'entrée, derrière les femmes qui, quel que soit leur rang, doivent être placées les premières.

Le lendemain, jour du Vendredi - Saint, les décorations des églises, les vêtemens des

femmes et même les manières des deux sexes étaient changées; tout était triste. Le matin, j'allai avec les mêmes personnes à l'église du Saint Sacrement pour assister à une représentation de la descente de croix de notre Sauveur. Un énorme rideau suspendu au plafond cachait à la vue toute la chapelle principale. Un moine italien, missionnaire du couvent de Penha, avec une longue barbe, et vêtu d'un habit de gros drap brun foncé, était dans la chaire, prêt à improviser un sermon. Après un exorde assez long, dont le sujet avait rapport à la fête du jour, il s'écria : « Le voilà ! » Le rideau tombant aussitôt laissa voir une énorme croix, avec une image en bois, de grandeur naturelle, très-bien sculptée et très-bien peinte, représentant notre Seigneur. Tout autour de la croix étaient placés des anges représentés par de jeunes personnes, toutes fort bien costumées, chacune portant une paire de grandes ailes en gaze. Un homme, le chef couvert d'une perruque et vêtu d'une robe vert-pois, figurait saint Jean ; et une femme à genoux au pied de la croix représentait Madeleine. On m'apprit que les mœurs de cette femme n'étaient pas très-pures ; on l'avait sans doute ainsi choisie pour ajouter à l'illusion. Le

moine continua avec beaucoup de véhémence et d'originalité le récit de la passion ; et, quelques minutes après , il s'écria de nouveau : « Voyez , ils le font descendre ! » Alors quatre hommes, habillés en soldats romains, s'avancèrent ; leurs figures étaient cachées en partie par des crêpes noirs ; deux d'entre eux montèrent sur les échelles placées de chaque côté de la croix ; l'un enleva la planche sur laquelle étaient écrites les lettres I. N. R. I. Ensuite on ôta la couronne d'épines , et l'on posa sur la tête du Christ un linge blanc que l'on y pressa fortement ; peu après on l'en retira , et on le montra au public , teint de sang et portant l'impression de la couronne. Cela fait , on arracha avec des tenailles les clous qui attachaient les mains ; à cet instant toutes les femmes de l'assemblée se frappèrent la poitrine à coups redoublés. Une longue bande de linge blanc fut ensuite passée sous les bras de la statue ; on ôta le clou qui retenait les pieds ; le corps glissa le long de la croix et fut ensuite enveloppé dans un drap blanc ; tout cela se fit au commandement du prédicateur. Le sermon fini , nous quittâmes l'église. Ma surprise ne peut se décrire ; j'avais bien ouï dire qu'on devait faire quelque chose de pareil ; mais je n'avais pas la moindre

idée que la représentation dût être poussée si loin.

Le samedi matin, nous fûmes assaillis par le bruit des bœufs, des cochons, et les cris des nègres esclaves, chargés de paniers de volaille qu'ils venaient vendre. Tout cela devait être dévoré après minuit; un grand nombre de familles, fatiguées de leur longue abstinence, attendaient impatiemment le moment de satisfaire leur appétit.

Le dimanche de Pâques, je fus invité par un médecin à dîner avec lui, et à assister au baptême d'un de ses petits-enfants. La société à table était peu nombreuse; les plats, au nombre de dix ou douze, furent servis deux à la fois; je fus obligé de goûter à tous; au sortir de table, vers quatre heures, nous nous rendîmes à l'église, où plusieurs personnes, pareillement invitées, nous attendaient. La cérémonie fut célébrée par un moine; l'assemblée formait un demi-cercle vers l'autel; chacun portait un cierge à la main. De là nous retournâmes souper à la maison du docteur. Je rencontrai là, parmi plusieurs moines du même couvent, celui qui avait prêché le sermon de la passion. Les membres de ce couvent sont tous Italiens et missionnaires; et, comme de-

puis long-temps il ne leur est arrivé de renfort de Rome , il en reste très-peu. On mit le couvert sur une longue table , que l'on chargea de provisions. Il y avait plusieurs dames ; les convives firent de copieuses libations ; le tumulte avait même commencé , que les dames ne bougeaient pas : à la fin il n'y eut plus d'ordre ; les bouteilles et les verres furent renversés et brisés dans l'expression des vœux empressés de la compagnie pour la prospérité de tous les membres de la famille de notre hôte, jeunes et vieux. Au milieu de tout ce désordre , je m'esquivai vers neuf heures , accompagné d'un moine franciscain. Nous avions formé le projet d'un voyage pour le lendemain , et je crus qu'il était bien temps de se retirer. Les parties de cette espèce ne sont pas fréquentes ; et , en général , on vit ici d'une manière fort tranquille. Le vieux docteur est natif de Lisbonne et grand ami des Anglais. Il était dans cette ville à l'époque du grand tremblement de terre , et il dit qu'il n'oubliera jamais qu'il fut vêtu en partie des étoffes envoyées par le gouvernement britannique aux Portugais , après cette terrible calamité.

L'après-midi suivant , nous nous mêmes en route , le moine et moi , accompagnés d'un do-

mestique, pour Iguaraçu, petite ville à sept lieues de Récife; nous devions assister à la réception d'un novice dans l'ordre de Saint-François. Nous arrivâmes, vers neuf heures du soir, aux portes du couvent : le moine sonna trois fois la cloche; c'est le signal de l'arrivée d'un moine de l'ordre. Un frère lai vint demander quel était celui qui désirait d'être admis dans le couvent : la réponse fut que c'était le frère Joseph, du couvent de Récife, accompagné d'un ami. Le portier referma les portes; mais revint bientôt nous dire que le gardien (c'est le nom que l'on donne au principal d'un couvent de Saint-François) ordonnait qu'on nous fit monter au premier, dans un long corridor, au bout duquel nous le trouvâmes assis. Nous lui fûmes présentés : il chargea de veiller à nos besoins le frère qui a soin de loger les visiteurs. Cet homme nous plaça sous la protection spéciale du frère Luiz, qui nous mena dans sa cellule. On nous servit à souper, et le gardien arriva : il nous versa à boire à la ronde, et s'excusa beaucoup sur la maladresse de son cuisinier et sur le manque de provisions. Tous les couvens de Saint-François sont bâtis exactement sur le même modèle, en forme de quadrangle; l'église est d'un côté, et les trois

autres forment les logemens : les cellules sont placées au premier ; on y entre par une galerie qui fait le tour de l'édifice. Les lits que les moines nous donnèrent étaient fort durs ; mais la fatigue du voyage nous les fit trouver bons.

La cérémonie du lendemain avait attiré une foule de monde de tous les environs, attendu qu'on n'en voit que rarement de pareilles à présent : autrefois il y avait au moins un moine par famille ; maintenant, ce n'est plus l'usage ; les enfans sont élevés pour le commerce, pour l'armée ou pour toute autre profession, de préférence à la vie monastique, qui perd rapidement de sa considération. Aucun des couvens n'est rempli, et quelques-uns même sont abandonnés (1).

Le lendemain matin de bonne heure, l'église fut éclairée, et, à dix heures environ, arriva la famille de la personne qui allait faire ses vœux ;

(1) Un Portugais me faisait observer, qu'en France et dans d'autres pays les philosophes avaient long-temps écrit et parlé avec force contre ce genre de vie ; qu'à la fin ils avaient vu leurs efforts couronnés du succès : « Mais, ajoutait-il, telle est la conduite des moines à Pernambuco, qu'il n'est besoin ni d'écrits ni de paroles pour les mettre en discrédit. »

elle prit les places qu'on lui avait préparées : ensuite il y eut messe et sermon. Vers onze heures, le novice, jeune homme de seize ans, entra dans la principale chapelle par une porte de côté ; placé entre deux frères, il portait à la main une grande croix et était revêtu d'une longue robe bleu-foncé : il y eut ensuite beaucoup de chant ; après quoi il s'agenouilla vis-à-vis le gardien, reçut les admonitions accoutumées, fut interrogé sur sa croyance aux doctrines de l'église, et fit séparément les vœux d'obéissance passive, de célibat, et d'autres moins importants. Le gardien le revêtit ensuite de l'habit de l'ordre, fait de gros drap brun-foncé, qui était auparavant étendu sur le carreau en face de l'autel et couvert de fleurs ; cette toilette finie, le jeune homme embrassa tous les moines présents, prit congé de ses parens et quitta l'église. Plusieurs des frères riaient pendant la cérémonie, et ils s'amusèrent beaucoup, surtout d'une expression du gardien, qui dit au jeune homme qui paraissait intimidé : « Mon frère, n'ayez point de honte. »

Un visiteur qui était près de moi, dans la galerie où l'on a pratiqué des fenêtres qui donnent dans l'église, dit à voix basse de manière à n'être entendu que par ceux qui étaient placés le

plus près de lui : « Voyez, votre chef lui-même lui conseille de mettre la honte de côté, et vous n'êtes malheureusement tous que trop enclins à le faire. » A ces mots, les moines qui étaient à portée d'entendre, se mirent tous à rire. Une grande partie de la communauté et beaucoup d'autres personnes dînèrent avec le père du jeune moine ; je m'y trouvai aussi ; l'on mangea et l'on but copieusement, et il y eut beaucoup de confusion. Le soir, on tira un feu d'artifice, terminé par un transparent qui représentait un novice recevant la bénédiction de son gardien.

Il fut résolu que nous retournerions à Récife ce même soir, et que nous nous mettrions en route au lever de la lune. La partie consistait en cinq moines et en plusieurs laïques à cheval, au nombre desquels je me trouvais, quelques dames en palanquin et plusieurs nègres pour les porter. Nous partîmes vers minuit ; la lune était brillante et le ciel sans nuages. Cette scène était vraiment singulière : la route tournait quelquefois tout à coup de manière à présenter à ceux qui marchaient devant, lorsqu'ils tournaient la tête, la vue de la procession, tantôt apparente et tantôt cachée en partie par les arbres. Les moines se faisaient surtout remarquer

1850

avec leurs énormes chapeaux blancs, leurs robes retroussées autour de leur ceinture et retenues par un long cordon jaune ; plusieurs d'entre eux s'arrêtèrent à Olinda et les autres arrivèrent à Récife vers sept heures du matin.

Le 10 mai, j'eus une attaque soudaine de fièvre, accompagnée de délire ; cependant, avec l'assistance d'un médecin, j'en fus débarrassé dans quarante-huit heures : mais je restai très-faible et il me fallut quelque temps pour reprendre mes forces. Ces fièvres sont bien connues dans le pays, mais ne sont pas ordinaires ; elles sont précédées pendant quelques jours d'une certaine lassitude. Je crois que je dus cette attaque à l'imprudence que j'avais eue de laisser ouverte, pendant la nuit, la fenêtre de ma chambre, qui donnait à l'ouest. La brise de terre, qui se lève à minuit, est regardée comme étant malsaine. Un jeune Anglais voulut absolument que j'allasse demeurer dans sa maison ; il vint me chercher en palanquin. Je restai chez lui jusqu'à ce que ma santé fût complètement rétablie, et j'y fus traité avec cette bonté qu'on n'a droit d'attendre que d'un proche parent.

Je dînai chez un ami le jour de la Saint-Pierre, 29 juin ; le soir, je lui proposai de nous

rendre à pied à l'église qui est dédiée à ce saint ; elle était comme à l'ordinaire éclairée d'une manière brillante.

Après le service , nous aperçûmes une société de dames de notre connaissance ; une d'elles nous pria de chercher un jeune prêtre , son fils : comme nous nous informions de lui , on nous fit monter dans une chambre au-dessus de la sacristie , où se trouvaient plusieurs ecclésiastiques , et une table couverte de rafraichissemens de toutes espèces. Le jeune homme vint à nous , ainsi que plusieurs de ses confrères , qui nous pressèrent de rester et de nous mettre à table ; mais nous étions impatiens d'aller rejoindre la société à laquelle nous étions réunis. Quelques prêtres nous accompagnèrent , et engagèrent les dames à venir prendre leur part des bonnes choses qu'on avait préparées ; on nous invita aussi à retourner avec ces dames , ce que nous ne jugeâmes pas à propos de refuser. On nous offrit une grande quantité de fruits , de gâteaux , de confitures et de vin. Nous fûmes reçus par ces ministres de la religion catholique romaine , avec les attentions les plus marquées (1). A dix

(1) En parlant des prêtres , il faut toujours se rappeler que le clergé séculier et le clergé régulier sont deux corps

heures , nous sortîmes de l'église , et nous suivîmes une famille de la société , chez qui nous restâmes fort tard.

Nous étions invités à passer le dimanche suivant avec cette famille , composée du père , de la mère , d'un fils et d'une fille , tous Brésiliens ; quoique la jeune fille n'eût jamais quitté Pernambuco , elle avait des manières aisées , une conversation vive et amusante. Son teint n'était pas plus brun que celui des Portugaises en général ; ses yeux , ses cheveux noirs , ses traits , formaient un tout fort agréable. Elle était petite , mais gracieuse. Toutefois , c'est parmi les femmes de couleur qu'il faut chercher les plus belles personnes du Brésil ; elles ont plus de vie , de gaiété , plus d'activité d'esprit et de corps ; elles paraissent les habitantes naturelles du pays. Leurs traits sont souvent régulièrement dessinés ; leur couleur même , que les Européens trouvent désagréable , ne déplaît point dans ces brûlantes régions. Il serait difficile de trouver de plus beaux modèles de la forme humaine , que parmi ces filles du soleil.

d'hommes tout-à-fait différens et aussi distincts dans leur utilité , leurs connaissances et leurs mœurs , qu'ils le sont par leur rang dans la société.

Nous trouvâmes la famille prête à déjeuner ; on nous servit du café et des gâteaux , ensuite on joua au trictrac et aux cartes jusqu'à dix heures ; alors on se mit à table. Le dîner consistait en un grand nombre de plats servis sans symétrie , et sans distinction de premier et de second services ; nous fûmes , comme on peut le supposer , bien surpris de recevoir de divers convives des morceaux de viande de leurs assiettes : c'était une politesse qu'on nous faisait. J'ai souvent remarqué cette coutume, particulièrement parmi les familles de l'intérieur ; celle dont je parle ne résidait à Récife que depuis peu de temps. La plus grande partie des habitants de la ville ont d'autres idées à ce sujet. Il n'y avait que deux ou trois couteaux sur la table ; aussi était-on obligé de couper la viande sur son assiette en petits morceaux , et de faire passer le couteau à son voisin. On avait cependant servi des fourchettes d'argent en assez grande quantité et beaucoup d'assiettes. L'ail forme un des ingrédients de chaque plat.

Dès que nous eûmes fini, tout le monde se leva de table , et nous passâmes dans un autre appartement. A huit heures une nombreuse société se réunit pour prendre le thé , et nous ne partîmes que fort tard.

On observera, d'après ce que je viens de dire, et d'après ce qui me reste à ajouter, qu'on ne peut établir de règle générale pour juger la société des provinces du Brésil ; des familles de même rang, de même fortune et qui jouissent de la même considération, ont souvent des manières différentes. Le fait est que la société subit un changement rapide. Ce n'est pas que l'on cherche à imiter les manières étrangères, quoique celles-ci aient néanmoins quelque influence ; mais, à mesure que la fortune augmente, les besoins de tous genres se multiplient ; à mesure que l'éducation se perfectionne, on veut des amusemens plus recherchés ; à mesure que l'esprit s'étend par le commerce et s'éclaire par la lecture, on voit les mœurs, les coutumes sous un point de vue différent : de sorte que les mêmes personnes changent insensiblement, et en peu d'années tournent en ridicule et n'envisagent qu'avec dégoût ces mêmes habitudes dont elles-mêmes ont porté le joug pendant long-temps.

Le jour de Sainte-Anne, 29 juillet, deux jeunes Anglais et moi nous nous rendîmes, par invitation, chez un des premiers personnages de Pernambuco, homme en place et planteur, qui possède trois sucreries en diffé-

rens endroits : vers dix heures du matin , nous nous embarquâmes dans un canot ; et , à l'aide de perches et de pagaies , nous traversâmes la baie. A notre arrivée sur la rive opposée , la mer était basse et la vase profonde ; nous eûmes peur de gâter nos vêtemens de soie ; en conséquence je montai , avec un de mes compagnons , sur le dos des canotiers , qui , avec quelque difficulté , nous déposèrent sains et saufs sur la terre ferme ; le troisième , qui était plus lourd , resta quelques minutes à considérer s'il ne ferait pas mieux de retourner au logis ; pourtant il prit courage et fut conduit sans accident à travers cette région périlleuse. Ensuite nous gagnâmes à pied la maison , qui couvre beaucoup de terrain et dont les appartemens sont spacieux , et tous au rez de chaussée. Ce jardin avait été créé par le père du propriétaire , dans le vieux style , avec les allées droites et les arbres taillés en diverses formes. Une société nombreuse était déjà rassemblée ; c'était l'anniversaire de la naissance de la dame du logis ; les femmes se trouvaient dans une chambre et les hommes dans une autre. On joua , comme à l'ordinaire , aux cartes et au trictrac ; mais il ne régna dans la conversation que peu d'aisance et de liberté. A dîner ,

les dames se placèrent toutes d'un côté de la table, et les hommes vis-à-vis : il y avait des mets de toutes espèces en profusion, et l'on but beaucoup de vin. Quelques-uns des hommes qui étaient intimement liés avec la famille, ne se mirent point à table ; ils aidèrent à servir les dames. Après le dîner, toute la compagnie passa dans un vaste salon ; et, la proposition de danser ayant été faite et acceptée, on fit venir les violons ; le bal commença ; vingt couples se mirent en danse un peu après sept heures et continuèrent jusqu'à deux heures de la nuit. Ici nous fûmes traités, le matin, avec les cérémonies du siècle dernier, et le soir nous eûmes toute la gaieté d'une partie anglaise d'aujourd'hui. Je ne pense pas avoir jamais éprouvé plus de plaisir. La conversation, qui se renouvelait de temps en temps, était toujours de bon ton sans être trop sérieuse. Je trouvai là plusieurs personnes bien élevées, dont j'ai cultivé la connaissance pendant tout le temps de mon séjour dans le pays.

La saison avait été peu pluvieuse, et nous avons pu continuer nos promenades à cheval dans les campagnes des environs jusqu'à sept ou huit milles, mais nous n'allions jamais au-delà des résidences d'été des habitants de Récife ;

les villages sont très-tristes dans cette saison , étant habités presque exclusivement par des nègres et des gens de couleur. Cependant, comme j'aimais passionnément la campagne , je fus tenté par la beauté du temps , et j'allai habiter une petite chaumière du voisinage , où mon temps se passait agréablement , quoique d'une manière tranquille et monotone. Il y a un petit hameau à peu de distance de ma nouvelle habitation , appelé *Caza Forté* ; il y avait là autrefois une plantation à sucre qu'on a laissée dépérir ; et maintenant il ne reste que la chapelle. On dit que la principale maison de cet établissement fut vigoureusement défendue par les Hollandais contre les Portugais , qui y mirent le feu pour obliger leurs ennemis à se rendre : on montre encore une grande pièce de terre inculte comme le lieu où ces événements se passèrent ; elle est à près de cinq milles de Récife , et la rivière Caparibe passe à environ trois quarts de mille au-delà. Je rencontrai peu de paysans qui eussent connaissance de la guerre de Pernambuco contre les Hollandais ; mais j'entendis citer ce lieu plus souvent qu'aucun autre (1) : peut-être que , si j'eusse fréquenté

(1) Je crois que la *Caza Forté* et les *casas* de dona Anna

davantage les districts méridionaux de Pernambuco, j'aurais trouvé des souvenirs plus positifs de cette guerre.

On m'offrit de me présenter dans une autre famille brésilienne, j'acceptai ; et le 7 août mon ami vint me prendre pour me conduire à Olinda. Nous allâmes en bateau et nous fûmes complètement mouillés avant d'arriver ; mais nous nous promenâmes à pied dans les rues d'Olinda jusqu'à ce que nos habillemens fussent séchés. La famille était composée d'une vieille dame, de ses deux filles et d'un fils, qui est prêtre et l'un des professeurs du séminaire. Il s'y trouvait plusieurs personnes de la même classe, dont les manières aisées annonçaient une bonne éducation ; quelques-unes d'entre elles proposèrent de danser ; et, quoiqu'elles ne prissent aucune part à cet amusement, elles avaient beaucoup de plaisir à voir les autres s'amuser de cette manière. Nous dansions au son du piano ; un des professeurs s'était mis à en jouer de fort bonne grâce, et il continua jusqu'à ce que les danseurs eux-mêmes le priassent de cesser. Vers minuit, nous quittâmes cette agréa-

Paes, dont il est parlé dans l'Histoire du Brésil, vol. 2, p. 124, désignent le même endroit sous différens noms.

ble société et nous nous rendîmes à la baie ; mais la mer était basse et le canot à sec , ce qui nous détermina à faire la route à pied. Le sable était fatigant ; nous avions trois milles à faire ; et, après nos amusemens de la soirée, c'était un travail pénible. Je ne voulus pas, ce soir-là, entreprendre d'aller à ma chaumière , et j'acceptai, à Récife, un matelas que mon ami m'offrit dans sa maison.

Trois ou quatre familles de Pernambuco ont adopté l'usage de donner une fois la semaine des soirées, où l'on joue aux cartes , comme cela se pratique à Lisbonne. J'y suis allé quelquefois, mais je n'y ai observé rien de particulier dans les coutumes.

Les pages précédentes suffiront, je pense , pour faire connaître l'espèce de société que l'on rencontre à Pernambuco. Mais il faut la chercher, attendu que les familles où on la trouve ne sont pas nombreuses : très-peu se livrent au commerce ; ce sont ou des familles portugaises dont le chef est en place , ou des planteurs brésiliens qui possèdent une grande fortune, et viennent en jouir à Récife ou à Olinda. Comme on peut naturellement le supposer, les femmes, dans les familles de ce pays, sont toujours bien aises de se donner de l'import-

tance, d'être traitées avec de grands égards, de voir et d'être vues. Les négocians, généralement parlant, car il existe quelques exceptions, vivent tous retirés ; ils sont venus originairement du Portugal, ont fait fortune dans le commerce, et se sont mariés dans le pays ; mais la plupart d'entre eux continuent encore de vivre comme s'ils n'étaient pas riches, ou au moins ne peuvent se décider à sortir de leurs habitudes d'isolement. Excepté pendant les mois d'été, lorsqu'ils sont assis, pour respirer le frais, sur des marches placées au-devant des portes de leurs maisons de campagne, on ne voit jamais leurs familles.

Le compatriote aux attentions bienveillantes duquel je dus principalement d'être introduit et reçu dans la société la plus agréable de Pernambuco, se trouvait au nombre des premiers Anglais dont l'industrie profita de la libre communication qui s'ouvrit entre l'Angleterre et le Brésil. Il observait déjà un changement considérable dans les manières des hautes classes, qu'il attribuait à la diminution de prix des objets d'habillement, à la facilité d'obtenir à bas prix la faïence, la coutellerie, et le linge de table. Réellement, l'effet que dut produire sur l'esprit des Brésiliens l'arrivée d'un nouveau

peuple parmi eux, l'espoir d'un meilleur ordre de choses, celui de voir leur pays devenir sous peu d'une plus grande importance, réveillèrent en eux des idées qui dormaient depuis long-temps (1). Les esprits secouèrent le poids de l'engourdissement; des idées plus libérales furent répandues, et l'argent sortit des coffres-forts pour subvenir à de nouveaux besoins.

C'était autrefois la coutume, à Pernambuco, de se découvrir quand on passait devant une sentinelle, ou lorsqu'on rencontrait une garde marchant dans les rues. Peu de temps après que le port eut été ouvert aux navires étrangers, trois Anglais rencontrèrent une garde de quatre ou cinq hommes, commandée par un caporal. Au moment où ils se joignirent, un soldat ôta le chapeau d'un des Anglais, accompagnant cette action d'une expression injurieuse;

(1) Lorsque les premiers Anglais qui s'établirent à Récife eurent fini la provision de thé qu'ils avaient apportée avec eux, ils demandèrent où ils pourraient s'en procurer, et on leur indiqua une boutique d'apothicaire. Ils y allèrent et demandèrent simplement du thé. L'homme voulut savoir quelle espèce de thé il leur fallait; à la fin il les comprit et leur dit: oh! il vous faut du thé de l'Inde « cha da India, » le considérant ainsi comme toute autre drogue; mais à l'époque dont je parle, la consommation en était fort grande.

ceux-ci, piqués de l'insulte, attaquèrent la garde et la mirent absolument en déroute. Tous les Anglais se refusaient à cette marque honteuse de soumission au pouvoir militaire, et, depuis cette époque, les Portugais eux-mêmes ont abandonné cet usage ; il y avait un autre désagrément pour les étrangers, c'est le respect qu'on montre pour le Saint Sacrement, qui se porte avec beaucoup de pompe et de cérémonie aux personnes dangereusement malades. On exige que tous ceux auprès de qui il passe s'agenouillent et restent dans cette posture jusqu'à ce qu'il soit hors de vue : les Anglais se conforment jusqu'à un certain point à cette coutume, par déférence pour la religion du pays ; mais elle commence à se perdre (1).

(1) J'ai ouï dire, une fois, qu'un Espagnol qui avait été en Angleterre et se trouvait à Pernambuco, observait que les deux choses qui l'avaient le plus surpris à Londres, c'était que l'on n'y mourait pas et que les enfans parlaient anglais. On lui demanda quelles raisons il avait pour croire que son premier sujet d'étonnement fût fondé ; là-dessus il répondit qu'il n'avait jamais vu porter le Saint Sacrement aux malades.

CHAPITRE III.

Gouvernement. — Taxes. — Institutions publiques. — Criminels. — Prisons. — Établissmens militaires. — L'île de Fernando de Noronha.

LES capitaineries générales , ou provinces de première classe , au Brésil , telles que celles de Pernambuco , sont gouvernées par des capitaines généraux nommés pour trois ans : au bout de ce temps , la même personne peut rester en place ou être renvoyée , au choix du gouvernement suprême : ces chefs sont investis d'un pouvoir absolu ; mais , avant que celui qui a été nommé à l'une de ces places puisse exercer aucune de ses fonctions , il faut qu'il présente ses lettres de nomination à la *cenado da camara* , chambre ou municipalité de la ville , qui est formée des personnes les plus respectables du lieu. Le gouverneur a seul le commandement suprême de la force militaire. Les causes civiles et militaires sont discutées devant l'*ouvidor* et le *juiz de Sora* et jugées par eux. Ces deux premiers officiers judiciaires ont des pouvoirs à peu

près semblables; mais le premier est le supérieur en rang. Ils sont nommés pour trois ans, et le terme peut être renouvelé (1) : c'est dans ces départemens du gouvernement qu'on a les plus nombreuses occasions d'amasser une grande fortune ; et il est certain qu'il y a des individus qui en profitent d'une telle manière que la justice n'est souvent qu'un vain nom. Le gouverneur peut juger sans appel une cause criminelle ; mais, s'il veut, il peut la renvoyer au juge compétent. Le *procurador da coroa*, procureur général, est un officier d'une grande importance. L'*intendente da marinha*, port-amiral, préfet maritime, est aussi consulté dans les affaires les plus importantes, ainsi que le *escrivam da fazenda real*, chef de la trésorerie, et le *juiz da alsandega*, contrôleur des douanes. Ces sept officiers forment la *junta*, ou conseil, qui

(1) Il a été nommé un *juiz conservador*, juge conservateur de la nation anglaise pour Pernambuco ; mais, à l'époque de mon départ de Récife, il n'était pas arrivé. Peu après le commencement d'une communication commerciale directe avec la Grande-Bretagne, il fut nommé un vice-consul pour Pernambuco par le consul général à Rio-Janeiro. Ce vice-consul fut remplacé par un consul envoyé directement d'Angleterre, qui dépend du consul général du Brésil ; mais c'est le gouvernement qui dispose de la place.

s'assemble de temps en temps pour arranger et décider les affaires de la capitainerie à laquelle ils appartiennent.

Le gouvernement ecclésiastique est à peine lié avec celui dont je viens de parler. Il est administré par un évêque, un doyen et son chapitre, et un vicaire général, etc. Le gouverneur ne peut pas même nommer un chapelain pour l'île de Fernando de Noronha, une des dépendances de Pernambuco : il informe l'évêque qu'il manque un prêtre ; alors ce dernier en désigne un pour remplir la place.

Le nombre des officiers civils et militaires est énorme ; on y compte des inspecteurs et des colonels, sans aucun objet à inspecter, sans régimens à commander ; et des juges pour diriger chaque branche d'administration, quelque peu importante qu'elle soit, dont tout le service pourrait être fait par deux ou trois personnes. Ainsi les salaires sont augmentés, le peuple est opprimé, et l'état n'en recueille aucun fruit.

Les impôts, d'après la manière dont ils sont établis, pèsent sur les basses classes : on n'en lève point là où ils pourraient être aisément supportés. On exige la dîme en nature sur le bétail, la volaille et les produits de la terre, même sur

le sel : cette dîme appartenait autrefois, comme dans les autres pays chrétiens, au clergé (1). Toutes les taxes sont affermées au plus offrant, et entre autres la dîme ; elles sont divisées en districts d'une grande étendue, et louées à des prix raisonnables ; mais les fermiers sous-afferment en petites portions, qui sont ensuite cédées en détail à d'autres personnes ; et, comme il faut qu'il y ait du bénéfice à chaque transfert, le peuple doit nécessairement être opprimé, pour que ces gens puissent satisfaire ceux qui sont au-dessus d'eux et s'enrichir. Le système est mauvais en lui-même ; mais ce partage de la dépouille le rend encore plus vexatoire. Le dixième du bétail, comme je l'ai déjà dit, est levé en nature sur les habitations de l'intérieur, et en outre on paye sur la viande, dans les tueries, un droit de trois

(1) Lorsque le Brésil était dans son enfance, les dîmes ne suffisaient pas pour faire subsister le clergé : les curés présentèrent au gouvernement de Portugal une pétition pour qu'il leur payât un certain salaire et qu'il gardât les dîmes pour son propre compte. Cette proposition fut acceptée ; maintenant que les dîmes ont vingt fois plus de valeur, le gouvernement paye encore le même salaire aux curés. Le clergé d'aujourd'hui se plaint amèrement de l'accord fait par celui qui l'a précédé.

cent vingt *reis* par *arroba* de trente-deux livres, ce qui fait à peu près vingt-cinq pour cent. Le poisson paye le dixième; chaque transfert d'immeubles est sujet à un droit de dix pour cent, et de meubles, à cinq pour cent. En outre de ces taxes, il y en a un grand nombre d'autres de moindre importance. Le rhum, pour l'exportation et pour la consommation intérieure, paye un droit de quatre-vingts *reis* par *canada* (1), ce qui est quelquefois un quart de sa valeur, mais peut être compté de quinze à vingt pour cent. Le coton paye le dixième, et est de nouveau taxé, au moment de l'exportation, à six cents *reis* par *arroba* de trente-deux livres, ou environ deux sous et demi par livre. Rien ne peut être plus mal calculé que ce double droit sur le principal article d'exportation de ce pays-là en Europe. Les droits de la douane sont de quinze pour cent sur les importations, dont l'évalua-

(1) Il règne, au Brésil, une grande confusion pour les mesures; chaque capitainerie a les siennes, qui ne s'accordent ni avec celles de ses voisins, ni avec celles du Portugal, quoiqu'on emploie invariablement les mêmes noms: ainsi un *canada* et une *alqueise*, à Pernambuco, représentent une bien plus grande quantité que les mêmes dénominations en Portugal, et une quantité moindre que dans quelques-unes des autres provinces du Brésil.

tion est laissée, en quelque sorte, au négociant à qui la propriété appartient ; là-dessus je crois qu'on pourrait lever dix pour cent de plus sans qu'on s'en aperçût. On paye, à Pernambuco, une taxe pour éclairer les rues de Rio de Janeiro, tandis que celles de Récife restent dans une obscurité totale.

Quoique les dépenses des gouvernemens provinciaux soient grandes, et qu'elles absorbent en grande partie les recettes, à raison du grand nombre d'officiers employés dans chaque département ; cependant, dans bien des cas, les salaires sont beaucoup trop faibles pour procurer une honnête aisance ; par conséquent, il faut s'attendre au péculat, à la corruption et aux crimes qui en résultent ; ils deviennent si fréquens, qu'ils échappent à la punition, et qu'ils sont à peine remarqués ; on cite cependant des hommes sans reproche. Le gouverneur de Pernambuco reçoit un salaire de quatre millions de *reis*, ou environ vingt-quatre mille francs par an ; peut-on supposer que ce traitement soit suffisant pour l'homme qui a un pareil rang à soutenir, même dans un pays où les provisions sont à bon marché ? Son honneur, cependant, est intact ; dans aucun cas, je ne lui ai entendu attribuer la moindre vexation. Mais

la tentation et les occasions d'amasser de l'argent sont très-grandes, et le nombre de personnes qui peuvent y résister est très-petit.

La seule manufacture qui ait quelque importance à Récife, c'est celle des *trinkets*, bijoux de toutes espèces en or et en argent, du galon en or; mais la quantité de ces objets que l'on fabrique suffit seulement à la consommation du pays. Les femmes s'occupent, pour la plupart, à faire de la dentelle et à broder; mais on ne fabrique pas assez de ces objets pour pouvoir en exporter (1).

Les institutions publiques ne sont pas nombreuses; mais quelques-unes de celles qui existent sont excellentes. Le séminaire d'Olinda, pour l'éducation des jeunes gens, est bien dirigé; plusieurs des professeurs ont de grandes connaissances et des principes libéraux. On a principalement en vue d'y préparer les étudiants pour l'église comme prêtres séculiers; aussi, ils portent tous une robe noire et un bonnet d'une forme particulière, mais il n'est pas nécessaire qu'ils fi-

(1) On a obtenu un privilège, et l'on a établi, sur un plan assez vaste, une manufacture pour faire des cordages avec l'écorce extérieure du cocotier. Je crois que les cordes de cette espèce sont en très-grand usage dans l'Inde.

nissent par prendre les ordres. On a établi aussi des écoles libres dans la plupart des petites villes de l'intérieur ; dans quelques-unes de ces écoles , on apprend le latin ; mais la plus grande partie n'est destinée qu'à enseigner à lire , écrire et chiffrer. Ni dans celles-ci , ni dans le séminaire , les élèves ne sont tenus de rien payer. L'hôpital Saint-Lazare est négligé , mais on y reçoit des malades ; les autres établissemens du même genre sont dans un état pitoyable. Il est bien étrange qu'on bâtit de belles églises , tandis qu'on laisse périr une foule d'individus , faute d'un édifice convenable pour les recevoir ; mais la meilleure institution dont Pernambuco puisse se vanter en commun avec la mère-patrie , c'est la *Roda dos Engeitados* , où les enfans d'une naissance douteuse sont reçus , soignés , élevés et placés. Tout le monde sait ce qu'on entend par *le tour* dans un couvent ; c'est une boîte cylindrique ouverte d'un côté , qui est fixée dans le mur et qui tourne sur un pivot ; près de là est placé un cordon de sonnette , que l'on tire lorsqu'on met quelque chose dans la boîte , afin que les personnes du couvent puissent être averties. Un de ces tours est prêt jour et nuit pour recevoir l'enfant ; la clochette sonne et la boîte tourne.

Par ce moyen , on sauve la vie à un grand nombre d'individus , et l'honneur à beaucoup d'autres. Qu'on ne s'imagine point que les naissances clandestines doivent être plus fréquentes , à cause de l'existence de cette institution ; elle ôte seulement à une mère tout prétexte d'une conduite dénaturée , et peut quelquefois produire des réformes dans la conduite , par la facilité qu'on a de cacher des faiblesses et des fautes irréparables.

Les moines ne sont pas nombreux ; ils le seraient encore moins sans inconvénient. Ces êtres inutiles (1) se montent à cent cinquante à Olinda, à Recife, à Iguaraçu et à Caraïba (2) ; il n'y a point de religieuses dans la province, quoiqu'il

(1) Une vieille femme alla frapper un soir , fort tard , aux portes d'un couvent et dit au portier , vieux moine tout-à-fait aveugle , qu'elle désirait qu'un des pères l'accompagnât chez un malade pour le confesser. Le vieillard , avec le plus grand sang-froid , lui donna à entendre qu'ils étaient tous sortis , ajoutant : « mais si vous voulez aller à la porte du » jardin et attendre là , quelques-uns d'entre eux viendront » bientôt pour s'y glisser furtivement. »

(2) Les jeunes membres de l'ordre de Saint-François ont beaucoup de plaisir à sortir pour mendier , parce qu'ils trouvent des occasions de s'amuser. On élut , il y a quelques années , à Caraïba , un gardien qui , en examinant la caisse

existe trois établissemens appelés *recolhimentos*, ou retraites. Ces derniers sont sous la direction de femmes âgées qui n'ont fait aucun vœu ; elles élèvent les jeunes personnes de leur propre sexe et reçoivent des individus dont la conduite a été irrégulière , mais dont la réputation n'est pas tout-à-fait perdue, et qui sont mises là par leurs parens pour empêcher qu'elles ne se dépravent entièrement. Le nombre des églises, des chapelles, et des niches pour les saints,

où était renfermé l'argent de la communauté et y trouvant une somme considérable , donna ordre que personne ne sortit pour mendier. C'était un homme consciencieux ; il disait que, puisqu'ils en avaient déjà assez, il ne fallait pas importuner les gens pour en avoir davantage, jusqu'à ce qu'ils eussent dépensé ce qu'ils possédaient. Il empêcha toute la communauté de sortir pendant deux ou trois ans, temps de la durée des fonctions de gardien. Dans une autre occasion, les moines d'un couvent de Saint-François choisirent, pour leur gardien, un jeune homme qui avait passé sa vie d'une manière très-irrégulière, occupé à toute autre chose qu'aux devoirs de son état, dans l'idée que, pendant qu'il serait gardien, ils mèneraient joyeuse vie, et qu'on ferait fort peu d'attention aux réglemens de l'ordre ; mais ils furent bien trompés dans leur attente, car il changea de manière de vivre aussitôt qu'il se vit à leur tête : les portes furent rigidement fermées à l'heure convenable, et les devoirs du couvent furent remplis avec une bien plus grande austérité qu'auparavant.

placées dans les rues, est au-delà de toute idée. A ces églises, sont attachées une multitude de confréries religieuses laïques, composées de négocians, de marchands, d'ouvriers; quelques-unes même, de mulâtres et de noirs libres. Il y a toujours de ces confrères occupés à mendier pour les cierges et autres objets qui se consomment en l'honneur du patron. Presque tous les jours de l'année, les passans sont importunés dans les rues, et les habitans dans leurs maisons, par quelques-uns de ces quêteurs, et entr'autres par les paresseux franciscains. Un riche Portugais refusait de donner de l'argent pour ces dépenses superflues; mais, à chaque demande, il jetait dans un sac une pièce de cinq *reis*, qui est la plus petite monnaie en circulation et qui vaut le tiers d'un sou. Au bout de l'année, il compte ses pièces de cinq *reis* et il trouve qu'elles se montent à cinquante mille *reis*, environ deux cents francs; alors il s'adresse au curé de la paroisse, le priant de lui indiquer quelque malheureux, auquel il remît cet argent.

Le saint office, ou inquisition, n'a jamais eu d'établissement au Brésil; mais il résidait, à Pernambuco, plusieurs prêtres employés comme ses familiers; quelquefois des personnes qu'on

regardait comme justiciables de cet horrible tribunal, étaient envoyées, *under confinement*, en détention, à Lisbonne. Cependant, le neuvième article du traité d'amitié et d'alliance signé à Rio de Janeiro en 1810, a complètement déterminé que le pouvoir de l'inquisition ne sera pas reconnu au Brésil. Il paraîtra surprenant à des Anglais que, dans un endroit aussi grand que Récife, il n'y ait ni imprimeur, ni libraire. Au couvent de la *Madre de Deos*, on vend des almanachs, des estampes, les histoires de la Vierge et des saints, et autres livres de même espèce, mais de petites dimensions, imprimés à Lisbonne. Le service de la poste aux lettres est fait d'une manière très-peu exacte. Les lettres venant d'Angleterre sont remises ordinairement au négociant à qui est consigné le navire qui les a portées, ou au bureau du consul anglais. Il n'y a aucun moyen régulier pour faire parvenir des lettres dans aucune partie du pays, ni le long de la côte; de sorte que la poste ne reçoit que les sacs de lettres qui sont apportés par les petits bâtimens qui commercent avec les autres ports du Brésil; elle envoie les sacs de Pernambuco par la même voie; et comme il n'y a point de facteurs pour distribuer les lettres

à domicile , il faut aller demander les siennes au bureau. Lorsque le commerce du Brésil était insignifiant , en comparaison de son état actuel , une poste aux lettres établie de cette manière était suffisante ; mais à présent que le commerce , le long de la côte et avec l'Europe , a pris de l'activité , on devrait faire quelque attention à cet objet , pour faciliter les communications. Il y a un théâtre à Récife , où l'on représente des farces portugaises : cet établissement est dirigé d'une manière pitoyable. Le jardin botanique d'Olinda est un des établissemens fondés après l'arrivée de la cour dans l'Amérique méridionale ; il est destiné à servir de pépinière pour les plantes exotiques , d'où elles doivent être distribuées à ceux qui auront le désir et la faculté de les élever. C'est ainsi qu'on a introduit l'arbre à pain , la grande canne à sucre d'Otaïti et plusieurs autres arbres. Je crains beaucoup , toutefois , que le zèle qu'on avait montré d'abord , ne soit un peu ralenti. On a mis à la tête de cet établissement un botaniste français , à qui l'on accorde un salaire convenable. C'est un homme qui avait résidé à Cayenne : beaucoup de personnes étaient mécontentes de ce choix , parce qu'elles croyaient , avec raison , qu'on aurait pu trouver un sujet

portugais parfaitement capable de prendre la direction de ce jardin.

Le spectacle le plus désagréable pour la vue d'un Anglais, c'est celui des criminels qui sont occupés aux ouvrages les plus pénibles et les plus vils du palais, des casernes, des prisons et des autres édifices publics ; ils sont enchaînés deux à deux, et chaque couple est suivi d'un soldat, armé de sa baïonnette. On leur permet de s'arrêter aux boutiques pour se procurer les objets dont ils ont besoin ; il est dégoûtant de voir avec quelle insouciance ces misérables supportent la honte de leur état, riant et parlant, chemin faisant, soit entre eux, soit avec leurs connaissances, lorsqu'ils en rencontrent, soit avec le soldat qui les suit comme garde (1). Les prisons sont en très-mauvais état,

(1) On m'a raconté une anecdote sur un de ces couples : la scène se passa, il y a quelques années, sous un des précédens gouverneurs. Un voyageur qui se trouvait seul, entre Olinda et Récife, fut témoin d'une partie de cette scène, et le reste fut rapporté par un des acteurs. Un couple de criminels, dont l'un était blanc et l'autre noir, accompagnés de leur garde, traversaient les sables pour gagner un gué et passer la rivière dans un endroit où elle avait le moins de largeur : trois cavaliers, dont l'un conduisait en laisse un quatrième cheval sellé et bridé, s'avancèrent ; l'un d'eux ter-

attendu qu'on s'occupe fort peu de la situation de ceux qui les habitent. Les exécutions sont rares à Pernambuco ; la punition la plus ordinaire , même pour les plus grands crimes , est la déportation à la côte d'Afrique. Il faut que les blancs soient envoyés à Bahia pour être jugés , lorsque la punition du crime imputé doit être la mort. Même pour condamner à la peine capitale un homme de couleur ou un nègre , il faut que plusieurs officiers de justice soient présents. Il n'y a point ici de police régulière ; quand il faut faire une arrestation à Récife , ou dans les environs , deux officiers de justice se

rassa le soldat ; le captif blanc pressait son compagnon de monter avec lui à cheval , de prendre la fuite , et de se sauver ; le nègre refusait : alors un des cavaliers qui paraissait diriger les autres , se mit à crier : « Coupez-lui la jambe. » (Les criminels sont enchaînés l'un à l'autre par la cheville.) Le nègre effrayé de cette menace consentit ; tous deux montèrent à cheval après avoir lié les pieds et les mains du soldat. Ils traversèrent Olinda au grand galop ; lorsqu'ils furent à quelque distance de la ville , ils firent usage d'une lime , et le nègre fut mis à terre avec toutes les chaînes et les anneaux : la troupe ensuite poursuivit son chemin ; et , depuis , on n'en a plus entendu parler ; on s'imaginait que l'homme qui s'était évadé de cette manière , était parent d'un homme riche de l'intérieur.

font accompagner par des soldats de l'un ou de l'autre des deux régimens de ligne. Une *ronda* ou patrouille, composée de soldats, parcourt les rues pendant la nuit, à des heures fixes; mais elle n'est pas d'une grande utilité pour la ville. Récife et son voisinage étaient autrefois dans un état de grande tranquillité, grâce aux efforts d'un seul individu : c'était un sergent du régiment en garnison à Récife, homme courageux, dont l'activité d'esprit et de corps n'avait point eu d'occasion de se signaler, jusqu'à ce qu'on lui eût imposé la tâche pénible de saisir les criminels; et, à la fin, il reçut des ordres spéciaux de faire des patrouilles dans les rues de Récife, d'Olinda, et dans les villages d'alentour : il était très-redouté; mais, à sa mort, personne ne se présenta pour remplir sa place (1).

(1) Dernièrement, il s'est présenté un cadet qui s'est chargé de cette partie; il a arrêté plusieurs personnes d'un caractère infâme, mais d'un courage déterminé; il a fait beaucoup de bien en risquant sa vie dans des circonstances très-dangereuses, et souvent il a été emporté par son zèle jusqu'à une extrême témérité. Ce jeune homme mérite de l'avancement : rien ne montre mieux la mauvaise organisation de la police, que de la voir ainsi tombée dans les mains des officiers inférieurs. — 1814.

L'établissement militaire est très-négligé ; les troupes régulières consistent en deux régimens d'infanterie, qui doivent former ensemble un corps de deux mille cinq cents hommes , mais dont l'effectif se monte rarement à plus de six cents hommes , de sorte qu'ils suffisent à peine pour faire le service de Récife , d'Olinda et des forts. Leur paie se monte à peu près à cinq sous et demi par jour , et une portion de farine de Manioc par semaine. Ils reçoivent leur équipement d'une manière très-irrégulière. On retient sur leur misérable paie plus de deux liards par jour pour quelque objet de religion. On recrute parmi les plus mauvais sujets de la province ; ce mode de recrutement et leur chétive paie expliquent assez la mauvaise opinion qu'on a des soldats de ligne (1).

Outre ces régimens , la milice de la ville fait quelquefois le service , sans paie ; elle a une fort mauvaise tenue. Les régimens de mi-

(1) L'arrivée d'un autre colonel au régiment de Récife , et un surcroît d'activité dans les officiers , ont produit un grand changement en mieux ; le régiment d'Olinda , artillerie , s'est aussi amélioré par l'attention de son colonel , et l'entrée dans ce corps de plusieurs Brésiliens bien élevés , des premières familles.

lice , commandés par des officiers noirs et mulâtres, et formés entièrement de ces deux castes, ont une bien meilleure apparence ; j'aurai bientôt occasion de parler de ces derniers.

Il y a une institution , ou plutôt un abus dont les résultats sont si funestes dans cette province, qu'il demande une prompte réparation ; c'est une honte pour le gouvernement qui le tolère ; il est relatif à l'île de Fernando de Noronha. C'est là que l'on déporte, pour un certain nombre d'années ou pour la vie , un grand nombre de criminels : Il n'est permis à aucune femme de visiter l'île. La garnison, d'environ cent-vingt hommes, est relevée tous les ans. Il est fort difficile de trouver un prêtre qui veuille y faire le service de chapelain pendant un an : quand le gouverneur demande un desservant à l'évêque , celui-ci envoie quelques-uns de ses officiers ecclésiastiques à la découverte. Les personnes de cette profession qui seraient en état de remplir une telle mission, se cachent ; et l'on est à la fin forcé de mettre un jeune prêtre en réquisition pour ce service. Le navire employé entre Récife et l'île la visite deux fois pendant le même espace de temps, et porte des provisions, des vêtemens et d'autres objets pour les malheureux qui sont for-

cés d'y rester, et pour les troupes. J'ai conversé avec des personnes qui ont demeuré dans cette île, et le tableau qu'elles m'ont fait des horreurs qui s'y commettent, est affreux. Des crimes, que dans les états civilisés on punit de mort ou sévèrement, ou qui au moins excitent une horreur générale, là, on les commet, on en parle, on les avoue publiquement, sans honte et sans remords. Il est bien étrange que ce foyer de mauvaises mœurs ait si long-temps échappé à l'attention du gouvernement suprême du Brésil; mais le mal ne s'arrête pas là : les individus qui retournent à Pernambuco ne peuvent perdre le souvenir des crimes qui leur sont devenus familiers. Le commandant de l'île, dont la volonté est absolue, reçoit des pouvoirs si étendus qu'il est bien difficile qu'il n'en abuse pas, et rarement a-t-il à craindre une punition. La plus cruelle tyrannie peut être exercée sans avoir rien à craindre. Le climat de l'île est sain; et j'ai su, de bonne autorité, que la petite portion qui est propre à la culture, est d'une fertilité étonnante. Elle n'offre cependant aucun abri aux navires.

Le manque d'énergie, *the supineness*, de l'ancien système d'après lequel le Brésil était gouverné, se montre encore partout. Mais l'ar-

rivée du souverain a réveillé l'émulation de plusieurs personnes qui, depuis long-tems, se livraient à des habitudes d'indolence, et a augmenté l'activité des autres qui attendaient avec impatience le moment de la déployer. Les Brésiliens sentent qu'ils sont devenus une nation; leur terre natale donne, à présent, la loi à la mère-patrie. Leur esprit, tenu pendant long-temps dans une sujétion sévère aux anciennes lois et aux anciens réglemens coloniaux, a eu maintenant l'occasion de se montrer; il a prouvé que quoiqu'accablé sous de longues souffrances, quoique supportant avec patience ses maux, il existe; et que, si on ne les traite pas désormais en hommes sortis d'une trop longue enfance, ils éclateront et briseront ces fers auxquels ils se sont soumis par résignation. J'espère toutefois sincèrement que le gouvernement suprême sentira la nécessité des réformes; que le peuple ne sera pas trop exigeant, et qu'il considérera qu'il vaut mieux supporter quelques maux que de se voir condamné, pendant toute une génération, à une sanglante anarchie et à la misère.

La libre communication avec les autres pays a déjà été utile au Brésil, et les avantages qu'il en retire, augmentent journellement. Ce rejeton de notre continent euro-

péen , croîtra à la fin , et produira un arbre bien plus important que la branche d'où on l'a séparé ; quoique la saison de cette maturité soit encore éloignée , cependant la rapidité ou la lenteur de sa croissance dépendent des soins assidus ou de la négligence de ses chefs. De quelque manière que se conduisent ces derniers , son étendue , sa fertilité et les autres nombreux avantages qu'il possède , doivent , avec le temps , lui donner , parmi les grandes nations du monde , le rang auquel il a droit de prétendre.

CHAPITRE IV.

Voyage à Goïana. — Voyage de Goïana à Paraïba, et retour à Goïana.

J'AVAIS eu un grand désir de faire quelque voyage considérable dans les parties les moins peuplées et les moins cultivées de cette contrée. L'ingénieur en chef avait formé le projet de visiter toutes les forteresses qui se trouvent dans son vaste district, et avait eu la bonté de me permettre de l'accompagner ; malheureusement son voyage se trouva retardé, par quelque cause dépendante de sa place, jusqu'à la saison prochaine. Comme j'ignorais si je ne serais pas obligé de retourner bientôt en Angleterre, je ne pouvais retarder si long-temps ; en conséquence je pris des informations parmi mes amis et mes connaissances, et j'appris que le frère d'un habitant qui résidait à Goïana était sur le point de partir pour cette ville, et que probablement il pénétrerait plus avant dans le pays, pour quelque affaire de commerce qu'il avait en vue. J'avais l'intention d'aller jusqu'à

Séara; je demandai un passe-port au gouverneur qui me l'accorda sans difficulté.

Dans l'après midi du 19 octobre 1810, quelques-uns de mes amis m'accompagnèrent à ma chaumière, à la *Cruz das Almas*, afin de se trouver à mon départ, qui devait avoir lieu la nuit suivante. Senhor Félix, mon compagnon, arriva le soir, amenant avec lui son guide, nègre libre. Les préparatifs de notre voyage étant terminés, nous nous mîmes en route vers une heure du matin, au moment où la lune se levait, senhor Félix, moi, mon domestique anglais, tous, à cheval, armés d'épées et de pistolets; le guide noir, aussi à cheval, sans selle ni bride, portait une petite espingole, *blunderbuss*, et chassait devant lui un cheval chargé de bagage, avec un petit garçon mulâtre, monté entre les paniers. Mes amis anglais nous souhaitèrent un bon voyage lorsque nous quittâmes la Cruz, et restèrent dans mon logement que j'avais mis à la disposition de l'un d'eux pendant mon absence. J'avais, peu de temps auparavant, passé par la route que nous suivions au clair de la lune; et je l'avais ensuite tellement fréquentée que j'aurais pu servir de guide.

Nous suivîmes pendant trois quarts de lieue un sentier sablonneux; ensuite nous nous

mêmes à monter une colline rapide, dont les côtés et le plateau sont couverts de grands arbres.

Le hameau de Bébérîbe est situé au pied du coteau opposé; un ruisseau, d'une eau extrêmement limpide, le traverse; plusieurs familles viennent l'habiter pendant l'été. Une demi-lieue au-delà de Bébérîbe nous traversâmes un autre ruisseau; et aussitôt nous commençâmes à monter la colline de Quebracu: la route, dans beaucoup d'endroits, est très-rapide et très-étroite, ayant d'un côté un précipice, et de l'autre un terrain en pente, couvert de bois. Ce sommet escarpé de la colline est tout-à-fait plat, et le sentier continue pendant une demi-lieue, entre des arbres élevés et un fourré impénétrable. Nous descendîmes dans la longue et étroite vallée de Meruéra, qui est arrosée par un ruisseau qui ne tarit jamais: les coteaux de chaque côté sont couverts d'un bois épais; dans la vallée on voit çà et là des chaumières, des jardins de bananiers, des champs de manioc, et un vaste enclos où paissent les bestiaux. La pente sur le côté opposé de cette belle vallée est très-rapide; le sentier, le long du sommet; est pareil à celui que nous avons suivi. Nous redescendîmes bientôt; et, à notre arrivée

au bas, nous entrâmes dans le solitaire village de Paratibe, où les champs de manioc et les jardins de plantain et de tabac sont placés entre les maisons. Les habitans sont, pour la plupart, des laboureurs libres, blancs, mulâtres et noirs. Les maisons sont bâties de chaque côté de la route, à une certaine distance les unes des autres; pendant un mille. Un ruisseau coule au milieu; dans la saison pluvieuse il déborde souvent, et inonde ses deux rives à une distance considérable. Au-delà de ce village la route est comparativement plate; mais elle est néanmoins diversifiée par de petites élévations inégales: on découvre de ce point plusieurs sucreries, et un grand nombre de petites chaumières. Le passage des paysans conduisant des chevaux chargés, qui portent à Récife du coton, des peaux et autres productions du pays, et qui s'en reviennent avec diverses espèces de marchandises, du poisson et de la viande salée, est, pour ainsi dire, continuel.

La ville d'Iguaraçu, où nous entrâmes ensuite, a déjà été citée dans un précédent chapitre. C'est un des plus anciens établissemens de cette partie de la côte; elle est située à deux lieues de la mer, sur le bord d'une petite baie, *creek*. Les bois qui bordent les sentiers et les routes

sont si épais et si fourrés, qu'ils sont impraticables, même pour un homme à pied, à moins qu'il ne porte à la main une serpe, ou une petite hache pour l'aider à se frayer une route à travers les obstacles qui s'opposent à son passage. Le plus formidable de ces obstacles est le *cipo*, plante formée de branches longues et flexibles, qui s'entortillent autour des arbres; quelques-uns des rejetons qui ne se sont encore fixés sur aucune branche, sont portés çà et là par le vent: ils s'attachent aux arbres voisins; et, comme cette opération continue pendant plusieurs années sans interruption, il se forme une espèce de filet de forme irrégulière, au travers duquel il est fort difficile de passer. Il y a plusieurs variétés de cette plante; celle qui porte le nom de *cipo cururu*, est la plus estimée par la longueur de ses tiges et par sa force, ainsi que par sa grande flexibilité: on emploie plusieurs espèces de *cipo* pour faire des palissades.

Íguaraçu est située en partie sur une colline, et en partie dans la plaine, qu'arrose un ruisseau sur lequel on a construit un pont, ce qui était indispensable, attendu que la marée remonte jusque-là, et aurait rendu la communication entre les deux parties de la ville fort

difficile (1). Il est aisé de voir qu'elle a joui d'une prospérité plus grande que celle dont elle peut se vanter maintenant. Un grand nombre de maisons ont deux étages, mais elles sont délabrées, et quelques-unes même tombent en ruines. Les rues sont pavées, mais en mauvais état, et l'herbe croît en plusieurs endroits. Elle contient plusieurs églises, un couvent et un *recolhimento*, ou retraite pour les femmes, une maison de ville et une prison. Sa prospérité provenait autrefois d'une foire de bétail qui se tenait toutes les semaines sur une plaine voisine; mais depuis quelques années on l'a transportée dans le voisinage de Goïana. Iguaraçu compte beaucoup d'habitans blancs, plusieurs boutiques, et un chirurgien qui a été élevé à Lisbonne; c'est le rendez-vous des planteurs, à la distance de plusieurs lieues, pour l'embarquement de leurs récoltes de sucre, et pour l'achat des objets dont ils ont besoin. La ville contient environ huit cents habitans, en comptant les chaumières qui sont éparses à quel-

(1) C'est dans la ville basse que l'établissement soutint un siège dans l'enfance de la colonie contre les sauvages, comme le rapporte Hans Stade, le premier voyageur qui ait donné des détails sur le Brésil, vol. 1^{er}, pag. 46.

que distance. On dit que la vue du haut de la tour de la principale église est très-étendue et très-belle. La seule auberge bien tenue dont le pays puisse se vanter, est établie dans cette ville, pour la commodité des voyageurs qui vont de Récife à Goïana, ou qui en reviennent. Nous avions l'intention de nous y arrêter; mais, comme il était de bonne heure quand nous y arrivâmes, nous résolûmes de pousser plus loin avant que la chaleur augmentât (1).

La route continue d'être plate et sablonneuse; et deux lieues au-delà d'Iguaraçu nous entrâmes dans le village de Pasmado, qui est bâti en forme de carré: il consiste en une église et en un certain nombre de misérables chaumières qui renferment de trois à quatre cents habitants.

(1) J'eus dans la suite différentes occasions de m'arrêter à cette auberge: une fois il m'arriva de demander du sel, parce qu'on n'en met jamais sur la table. Le maître de la maison, avec la familiarité ordinaire du pays, parut surpris de ma demande; mais on m'en apporta et il n'en fut plus question: ceci arriva le matin, peu après notre arrivée. A dîner, à notre grand chagrin, la soupe et tous les autres plats avaient une si bonne dose de ce malheureux ingrédient, qu'on pouvait à peine les manger. Nous nous en plaignîmes au maître qui nous répondit: « Mais je croyais que » vous aimiez le sel. »

Nous ne fîmes qu'y passer ; puis nous traversâmes un ruisseau assez considérable , appelé *Araripe* , et nous entrâmes dans l'enclos dépendant de l'*engenho* ou sucrerie d'Araripe de Baixo , appartenant à un Portugais. Nous espérions que cet honnête homme nous donnerait à dîner ; mais , après un délai considérable , il nous apprit , au grand déplaisir de nos estomacs , que le dîner ne serait pas prêt de longtemps ; comme ce retard nous eût menés trop loin , nous remontâmes à cheval vers deux heures , avec un soleil brûlant. Après avoir franchi une autre colline rapide , nous nous trouvâmes dans un pays délicieux , parsemé de sucreries , de chaumières , et arrosé de plusieurs ruisseaux ; nous passâmes ensuite par les hameaux de Bu et de Fontainhas ; après ce dernier , la route suit une plaine sablonneuse , presque sans bois , jusqu'à ce qu'on découvre l'Engenho de Bugiri , entouré de champs et de verdure ; au-delà de cette plantation , coule la rivière de Goïana , qu'il faut passer à gué : la marée remonte jusque-là. Le pont de bois , qui existait autrefois , tombe en ruines , et il est dangereux pour les chevaux : aussi nous donnâmes les nôtres au guide qui , sans descendre de son cheval , leur fit traverser l'eau tandis que nous

passions sur des poutres détachées. Cette opération ne nous retint pas long-temps ; peu de temps après, nous entrâmes dans la ville de Goïana, entre quatre et cinq heures de l'après-midi. La distance de Récife à Goïana est de quinze lieues.

La route que nous avons suivie est le grand chemin pour venir du *Sertam*, par lequel les bestiaux descendent des habitations situées sur la rivière Açú, et des plaines de cette partie de l'intérieur aux marchés de Récife ; le passage continuel des grands troupeaux de bétail a frayé, au travers des bois, une large route sablonneuse. Cette route n'est pas mauvaise ; mais sur le revers des collines, au lieu de lui avoir fait faire un circuit dans les endroits les plus escarpés, elle se trouve aller directement, ou à peu près, de bas en haut. Les torrens d'hiver forment souvent des ravins profonds, dont les côtés s'éboulent quelquefois et rendent les passages très-dangereux ; de sorte qu'à moins de bien connaître une colline, il n'est nullement sûr de la monter ou de la descendre de nuit ; un ou deux jours de pluie telle qu'il en tombe au Brésil peuvent faire une grande différence et rendre le chemin impraticable. Dans le cours de cette journée nous vîmes quatre

ou cinq grandes croix, grossièrement construites, élevées à côté de la route ; elles indiquent les lieux où des voyageurs ont été assassinés.

Je fus très-bien reçu par le senhor Joachim. J'avais déjà eu le plaisir de lui être présenté ; et d'ailleurs il ne fallait pas un long espace de temps pour faire connaissance avec lui. Nous nous mîmes à table vers cinq heures ; c'est alors que parut sa femme suivie de ses deux petites filles. On nous servit des mets préparés à la portugaise, à la brésilienne et à l'anglaise.

La ville de Goïana, l'une des plus grandes et des plus florissantes de la capitainerie de Pernambuco, est située sur les bords d'une rivière qui porte le même nom, et qui l'entoure presque, par le circuit qu'elle fait en cet endroit. Les maisons, à une ou deux exceptions près, n'ont que le rez-de-chaussée. Les rues ne sont pas pavées, mais elles sont larges ; la principale l'est tellement, qu'on a pu bâtir une église à l'une de ses extrémités, et laisser encore de chaque côté un passage commode. La ville contient aussi un couvent de carmélites, et plusieurs autres édifices destinés au culte. Les habitans sont au nombre de quatre ou cinq mille, et la population s'accroît tous les jours. Il y a plusieurs boutiques, et le com-

merce avec l'intérieur est considérable. On voit toujours dans les rues beaucoup de *matutos*, paysans qui viennent vendre leurs denrées, ou acheter des marchandises manufacturées, et autres objets de consommation. Dans le voisinage, se trouvent plusieurs plantations à sucre. Je crois qu'on peut classer les terres de ces habitations parmi les meilleures de la province. Les propriétaires résident une partie du temps en ville; comme il arrive toujours en pareil cas, la communication habituelle qui s'établit entre ces familles riches, cause des rivalités qui nécessairement augmentent les dépenses; et la ville se trouve fort bien de cet accroissement de consommation en objets de luxe. Les planteurs ont l'avantage de faire transporter à Récife, par eau, leurs caisses de sucre, cette rivière étant une des plus grandes qu'il y ait à plusieurs lieues au nord et au sud, et la marée montant jusqu'à une petite distance au-dessus de la ville. Goïana est à quatre lieues de la mer, en ligne directe; mais par la rivière, on compte qu'elle en est éloignée de sept lieues. Au-dessus de la ville, la rivière déborde dans la saison pluvieuse, et inonde le pays à une grande distance.

Goïana et son vaste district dépendent, pour

les affaires militaires, du gouverneur de Pernambuco ; mais ses intérêts civils sont confiés aux soins d'un *Juiz de fora*, officier de justice nommé par le gouvernement suprême pour trois ans. Il réside à la ville, et on peut appeler de ces décisions à l'*ouvidor* de Paraïba.

Nous dînâmes un jour chez le propriétaire de la plantation de Musumbu : cet habitant, quelques autres personnes et nous, nous étions à table dans un appartement, pendant que les dames, que nous ne pûmes pas même entrevoir, étaient servies dans un appartement adjacent. Deux jeunes gens, fils du propriétaire, aidaient les esclaves de leur père à faire les honneurs de la table, et ils ne s'y placèrent que lorsque nous l'eûmes quittée. Le propriétaire est Portugais. C'est parmi cette partie de la population, qui a laissé son pays pour venir faire fortune au Brésil, que l'introduction des améliorations est difficile. Beaucoup de Brésiliens aussi, même de la haute classe, suivent les coutumes moresques à l'égard des femmes ; mais s'ils ont quelques communications avec les villes, ils ne tardent pas à s'apercevoir qu'il faut donner la préférence à des manières plus élégantes, et ils prennent facilement des habitudes moins gothiques.

Le 24 octobre, je remis au docteur Manuel

Arruda da Camara, une lettre de recommandation que je m'étais procurée à Récife. Cet homme estimable était alors, à Goïana, très-malade d'une attaque d'hydropisie, causée par sa résidence dans un district sujet aux fièvres. Il cultivait la botanique, science dont il était enthousiaste. Un gouvernement prévoyant qui calcule tous les services que peut rendre un homme d'un talent aussi supérieur, dans un pays sans culture, mais qui fait des progrès rapides, ne pouvait manquer de l'accueillir avec empressement.

Il me montra quelques-uns de ses dessins, qui me parurent très-bien exécutés. Je n'ai plus retrouvé l'occasion de le voir; car, lorsque je revins de Séara, je n'eus pas le loisir de lui rendre visite, et il mourut avant mon second voyage à Récife. Il travaillait à la Flore de Pernambuco, que sa mort l'empêcha de compléter.

Le senhor Joachim avait des affaires à Paraíba, et son intention était d'y envoyer son frère à sa place; mais, comme j'offris de l'accompagner, il lui prit fantaisie de faire route avec moi, et de me montrer les beautés de cette ville. Nous envoyâmes devant nous le nègre qui lui servait de guide, et mon domestique avec un cheval chargé: nous partîmes le

lendemain avec son petit nègre. Nous traversâmes les *Campinas de Goïana-Grande*, au soleil levant, et nous passâmes sur la plantation à sucre qui porte le même nom. Elle appartient à senhor Giram, et est située au pied de la colline qui mène à Dous-Rious. La route de Rio-Grande, que j'ai suivie dans une autre occasion, passe par Dous-Rious, mais celle de Paraíba détourne à droite avant d'y arriver. On ne découvre rien entre Goïana et Paraíba qui mérite une mention particulière. Les collines sont rudes, mais peu élevées, et les bois, les plantations et les chaumières sont des objets qu'on voit là comme ailleurs. La distance est de treize lieues. Nous entrâmes dans la ville de Paraíba à midi, et nous allâmes descendre chez Mathias da Gama, homme riche et colonel de milice. C'était une connaissance de senhor Joachim; il était sur le point de partir pour une de ses plantations à sucre; il nous laissa maîtres absolus dans sa maison, et nous donna un domestique pour nous servir.

La cité de Paraíba (car dans ces régions où la population est si petite, on donne le nom de cité à des endroits même moins considérables que celui-ci), contient de deux à trois mille habitans, y compris la basse ville. Il est

aisé de voir qu'elle a été beaucoup plus importante qu'elle ne l'est maintenant. On travaillait à l'embellir ; mais le peu qu'on faisait était aux frais du gouvernement, ou plutôt c'était le gouverneur qui désirait laisser quelque souvenir de son administration. La principale rue est large et pavée de grosses pierres, mais elle aurait besoin de réparations. Les maisons n'ont généralement qu'un étage, et le rez-de-chaussée, qui sert de boutique ; quelques-unes ont des fenêtres vitrées ; ce n'est même que depuis peu de temps qu'on a commencé à en faire usage à Récife. Le couvent des jésuites sert de palais au gouverneur. On y a établi aussi les bureaux et la résidence de l'*ouvidor*. L'église du couvent est au centre. Les couvens des franciscains, des carmélites et des bénédictins sont très-vastes et presque inhabités. Le premier compte quatre ou cinq moines, le second deux, et le troisième un seul ; en outre la ville a ses églises. Les fontaines publiques de Paraíba sont les seuls ouvrages de ce genre que j'aie rencontrés dans les endroits que j'ai visités le long de cette côte. L'une fut construite, je crois, par les ordres d'Amaro Joachim, l'ancien gouverneur ; elle est belle et a plusieurs tuyaux : l'autre, que l'on construisait alors, est beaucoup

plus grande ; la surveillance des travaux était le principal amusement du gouverneur actuel.

Nous allâmes rendre visite à ce dernier le lendemain de notre arrivée. Mon compagnon de voyage l'avait connu à Lisbonne, lorsqu'il n'était qu'enseigne. Il appartenait à des parens très-respectables qui habitaient une province située au nord du Portugal. Comme on le destinait à l'état ecclésiastique, on le plaça dans un séminaire ; il s'échappa, et alla s'enrôler, comme simple soldat, à Lisbonne. L'un des officiers du régiment dans lequel il se trouvait, s'aperçut bientôt qu'il avait reçu de l'éducation : ayant eu connaissance de ses aventures, il le fit mettre, par égard pour sa famille, au nombre des cadets. Il passa la mer dans le même navire que les princesses du Brésil, avec le rang de capitaine d'infanterie. Arrivé à Rio Janeiro, il épousa une des dames d'honneur attachées aux princesses ; dix-huit mois après, il était devenu, de simple capitaine, gouverneur de Paraïba, et commandeur de l'ordre du Christ. Nous passâmes ensuite dans l'autre aile de l'édifice, pour rendre visite à *l'ouvidor* ; vieillard fort gai et très-affable. Nous y trouvâmes son chapelain ; c'est un moine, petit, frais et jovial, que le senhor Joachim connaissait, et qui nous

fit beaucoup de politesses pendant notre séjour à Paraïba. Des fenêtres de cet édifice, on découvre un de ces beaux paysages particuliers au Brésil, de vastes bois toujours verts, bordés d'une rangée de collines, et arrosés par le fleuve, qui se divise en plusieurs canaux, sur les rives desquels on découvre çà et là quelques chaumières blanches, placées sur un terrain élevé, et cependant à moitié cachées par des arbres majestueux. Les endroits cultivés sont si rares, qu'on peut à peine les distinguer.

La basse ville n'est composée que de petites maisons ; elle est située sur les bords d'un bassin, ou lac très-vaste, où se réunissent trois rivières, qui se jettent dans la mer par un seul canal d'une largeur considérable. Les bords du bassin, ainsi que ceux de toutes les rivières d'eau salée de ce pays, sont couverts de bois si pressés et si épais, qu'ils ne paraissent pas avoir d'issue. Je n'ai point descendu la rivière jusqu'à la mer ; mais j'ai appris qu'il y avait quelques belles îles dont la terre était fort bonne, mais inculte (1). Paraïba fut le prin-

(1) Un particulier avec qui j'ai fait connaissance, a, depuis cette époque, défriché une de ces îles et y a établi des salines.

cipal théâtre de la guerre hollandaise, et je regrette à présent de n'avoir pas descendu la rivière jusqu'au fameux fort de Cabedello. La guerre se faisait sur un théâtre peu étendu; mais les exploits de ces braves défenseurs de leur pays, peuvent être classés au même rang que ceux de tous les peuples qui ont combattu dans une aussi intéressante et aussi noble cause.

Le commerce de Paraïba est peu considérable, quoique les bâtimens de cent cinquante tonneaux puissent passer sur la barre et entrer en rivière. Lorsqu'ils sont dans le bassin vis-à-vis de la basse ville, le moindre cordage suffit pour les retenir, et ils sont à l'abri de tout danger. Il y a une douane régulière, que l'on ouvre rarement. Paraïba se trouve hors de la route qui va du *Sertam* (1) à Récife, c'est-à-dire hors de la route directe des villes qui sont situées sur la côte plus au nord. Les habitans du *Sertam* de

(1) Le mot *Sertam* est employé d'une manière vague; non-seulement l'intérieur du pays, mais aussi une grande partie de la côte, dont la population est encore peu nombreuse, reçoivent cette dénomination générale. Ainsi, tout le pays situé entre Rio-Grande et Paraïba est appelé *Sertam*. Paraïba est une petite province située entre Séara et Maranham.

l'intérieur vont plus volontiers à Récife qu'à Paraïba, parce qu'ils sont certains d'y trouver un meilleur marché pour le débit de leurs denrées. Le port de Récife admet de plus grands bâtimens, et a plus de commodités pour le débarquement et l'embarquement des marchandises : voilà quels sont les motifs de cette préférence. Les maisons de Paraïba ont été bâties par les grands propriétaires du voisinage, pour y résider pendant le fort de l'hiver ou de la saison pluvieuse. Les terres de la capitainerie sont, généralement parlant, riches et fertiles ; mais on donne une si grande préférence aux plantations voisines de Récife, que celles de Paraïba s'achètent à bien meilleur marché. Le sucre de cette province est aussi estimé que celui de toute autre partie du Brésil.

Jeus bientôt vu tout ce qu'il y avait de bon à voir ; nous n'avions pas de société ; cependant le temps ne me parut pas long, parce que le senhor Joachim est un excellent homme et d'une gaieté inépuisable. Nous vivions comme par magie, le colonel ayant donné ordre à son domestique de fournir à tous nos besoins.

Le précédent gouverneur, Amaro Joachim, avait établi le bon ordre dans la capitainerie par sa juste sévérité. Ils'y était introduit une cou-

tume singulière. Des particuliers se promenaient dans la ville, la nuit, revêtus de longs manteaux, et la figure couverte d'un crêpe : ainsi déguisés, ils se conduisaient d'une manière très-répréhensible. Le gouverneur, ne pouvant découvrir quels étaient ces masques, donna ordre, une nuit, à la patrouille d'arrêter toutes les personnes qu'elle rencontrerait sous ce déguisement. L'ordre fut exécuté ; le lendemain on trouva au corps-de-garde plusieurs des principaux habitans. Un homme du nom de Nogeira, fils d'une mulâtresse et d'un des personnages les plus distingués de la capitainerie, s'était rendu redoutable par sa conduite audacieuse. Il avait enlevé de vive force les filles de quelques habitans très-respectables de la capitainerie, tuant les amis et les parens qui s'opposaient à ses excès. Cet homme fut à la fin arrêté. Amaro Joachim voulait le faire exécuter ; mais, s'apercevant que la chose était impossible d'après les protections puissantes que la famille faisait agir, il ordonna qu'il fût fouetté. Nogeira allégua qu'étant moitié *fidalgo*, noble, ce genre de punition n'était pas fait pour lui. Alors le gouverneur ordonna qu'on ne le fouettât que d'un côté, afin de ne porter aucune atteinte au privilège des *fidalgos*.

Nogeira fut prié de dire quel était son côté noble. Il reçut ainsi la punition qu'il avait si bien méritée ; et , après l'avoir laissé quelque temps en prison , on le déporta pour la vie à Angola. La ville de Paraíba jouissait encore des effets salutaires du bon gouvernement d'Amaro Joachim.

J'avais eu des rapports avec lui à Pernambuco ; son extérieur et sa conversation annonçaient un homme d'un talent supérieur. Lorsque je le vis à Récife , il était en route pour Piauí , capitainerie dont il avait été nommé gouverneur. Il mourut de la fièvre à bord d'un bâtiment caboteur qui le portait à Piauí.

Le senhor Joachim voulait suivre le bord de la mer pour retourner à Goiana ; la distance est de vingt-deux lieues. Nous partîmes au moment du flux , et nous suivîmes la baie jusqu'à environ onze lieues , que nous allâmes descendre chez un *capitam-mor* , homme de première classe dans cette partie du monde : il habitait une chaumière , bâtie en terre , aussi mauvaise et même pire que celle du plus pauvre laboureur anglais ; elle était située sur des sables brûlans , et avait devant la porte un étang d'eau salée qui ne se dessèche jamais entièrement , et qui engendre des insectes de toutes espèces. Nous

traversâmes l'eau deux fois pendant le cours de la matinée. Au lieu de bateaux on se sert de petits *jaguadas* (1) pour le passage des rivières. Le cavalier place la selle sur le radeau avec lui ; le cheval , qu'il tient par la bride , nage à côté pendant que le batelier rame , si l'eau est profonde , ou , dans le cas contraire , pousse son radeau au moyen d'une perche. Vers trois heures , nous nous aperçûmes que nous étions sur une vaste plage , bordée de rochers à pic , sur lesquels on voyait à une certaine hauteur la marque de l'eau à la pleine mer. Heureusement il y avait jusan ; néanmoins nous fîmes monter notre guide sur le cheval qu'il avait , jusqu'à ce moment , fait marcher devant lui , et nous hâtâmes le pas en lui ordonnant de nous suivre. L'eau n'était encore qu'à fort peu de distance des rochers ; nous en découvrimmes même un qui , plus avancé que les autres , ne laissait plus de passage : alors nous prîmes le parti de mettre pied à terre , et de grimper sur le rocher , pendant que le guide

(1) Les radeaux employés sur les petites rivières sont construits de la même manière que ceux que nous avons déjà décrits , excepté qu'ils sont encore plus grossièrement travaillés.

chassait les chevaux dans l'eau ; heureusement ceux-ci appuyèrent à droite et passèrent assez loin du rocher pour découvrir de l'autre côté la terre, vers laquelle ils se dirigèrent. En grimpant sur le rocher, le pied me glissa, et je tombai dans une crevasse où je m'enfonçai jusqu'aux bras, qui heureusement soutinrent mon corps. Je me relevai, et je sautai de l'autre côté au moment du retour d'une vague, ce qui me fit prendre un bain froid jusqu'à la ceinture. Nous aurions bien pu attendre que l'eau se fût retirée, mais nous craignions d'être surpris par la nuit ; ce qui pourtant nous arriva malgré tous nos efforts. La terre, de l'autre côté du rocher qui avançait dans la mer, est basse, sablonneuse et inculte. A la brune, nous arrivâmes sur le bord d'une grande rivière ; le peu de jour qui restait ne nous permettait pas de distinguer l'autre rive ; nous eûmes beau appeler le batelier, il ne parut pas, et la nuit survint. Je proposai à mon compagnon de dormir sous l'arbre qui nous servait alors d'abri ; mais il ne voulut pas y consentir, et demanda au guide à quelle distance nous étions d'Abia, la moins éloignée des plantations à sucre. Celui-ci répondit que nous en étions à trois lieues. — Il fallait, ou passer la nuit où nous étions ou aller

à Abia ; nous avions déjà fait seize lieues, et le cheval du senhor Joachim , très-bef animal , mais un peu trop gras , commençait à mollir. Le guide passa devant nous , et nous le suivîmes dans un étroit sentier , très-peu fréquenté , puisque les buissons enlevaient souvent nos chapeaux, et touchaient continuellement nos habits pendant toute la route. A notre arrivée à Abia nous trouvâmes la maison déserte ; le régisseur était absent , et nous perdîmes l'envie d'entrer dans une chaumière qui était auprès de la maison principale , quand nous nous aperçûmes que la troupe qu'elle contenait était plus nombreuse que la nôtre , et qu'elle n'avait pas trop bonne mine. Nous avions encore une demi-lieue à faire pour arriver chez le senhor Léonardo , ami de mon compagnon de voyage. Il nous donna un bon souper , des hamacs , et fit prendre soin de nos chevaux ; le matin nous nous mîmes en route pour Goïana , qui était à sept lieues de là ; nous passâmes par Alhandra , village indien , qui renferme environ six cents habitans : ce village n'est pas aussi régulièrement bâti que plusieurs autres de la même espèce , que j'ai vus. Au lieu d'une place , avec des maisons de chaque côté , il est partagé en rues ; et , quoique la place ait été conservée ,

il ne ressemble point aux autres villages indiens. Les habitans d'Alhandra, à cause de leur voisinage de Goïana, qui n'en est éloigné que de trois lieues, ne sont pas d'un sang aussi pur que ceux qui sont plus éloignés d'une grande ville. Ils ont admis parmi eux des *Mamaluços* et des *Mæstizos*.

Une grande partie de cette étendue de côte est presque inhabitée ; mais partout où la terre est basse et où la houle n'est pas forte, nous trouvions quelques chaumières. Les bords des rivières n'étaient pas non plus entièrement dénués d'habitans. Les deux premiers ruisseaux que nous traversâmes pouvaient avoir de quatre-vingts à cent toises de largeur ; ils sont profonds, mais ils ne s'avancent pas très-loin dans le pays : lorsque la mer est basse, tous ces ruisseaux baissent, et la plupart sont à sec. La grande rivière que nous avons voulu traverser est la Goïana ; elle s'élargit beaucoup lorsque la mer s'élève, mais on la passe facilement à la basse mer ; à l'époque des marées du printemps, le canal se resserre et perd de sa profondeur. On juge qu'elle a une lieue de largeur à son embouchure ; elle est beaucoup plus profonde immédiatement en dedans de la barre.

CHAPITRE V.

Voyage de Goïana à Rio-Grande. — Ville de Natal. — Le gouverneur.

J'AVAIS espéré que le senhor Joachim m'accompagnerait jusqu'à Rio - Grande ; mais il changea d'idée , et je fis mes dispositions pour partir seul. J'achetai trois autres chevaux. Je pris avec moi un guide qui connaissait le pays , et deux jeunes Indiens d'environ seize ans. Le 2 novembre , je me remis en route , accompagné de John , mon domestique anglais , de Francisco le guide , de Julio , et de l'autre jeune Indien son compagnon. Nous n'atteignîmes le même soir que *Dous-Rios* , qui n'est qu'à deux lieues de Goïana ; la journée était fort avancée lorsque nous étions partis ; et nous allions très-lentement , parce que les charges n'étaient pas bien divisées et arrangées sur les deux chevaux. Je m'aperçus , en faisant halte dans la soirée , que j'avais oublié plusieurs choses qui m'étaient nécessaires ; que je manquais d'une pièce de serge pour me couvrir pendant

la nuit; que nous aurions dû apporter plus d'ustensiles de cuisine, et qu'on ne pouvait que rarement se procurer des couteaux et des fourchettes. J'avais mis un coffre, contenant mes effets, d'un côté de la selle; et de l'autre, une caisse garnie de bouteilles de rum et de vin; mon hamac était au milieu: cela faisait une charge. L'autre cheval portait dans les *malas*, espèces de coffres, d'un côté nos provisions, et de l'autre les effets de mes gens, des cordes, et autres petits objets de rechange. Il s'en fallait de beaucoup que je fusse bien muni; mais à mesure que j'avancai et que j'acquis de l'expérience, je me pourvus de bien des choses. Les hamacs, généralement faits de coton, diffèrent par les dimensions, la couleur et le travail. Ceux qui servent à l'usage des basses classes, sont de toile de coton, tirée des manufactures du pays; d'autres le sont en mailles comme celles d'un filet, et tous ceux qu'on travaille de cette manière en reçoivent le nom générique de *rede* (filet); d'autres encore sont formés de longues ficelles nouées en travers, de distance en distance: ces derniers, ordinairement teints de deux ou trois couleurs, se trouvent dans les maisons des personnes riches. L'usage de cette sorte de lit a été em-

prunté des Indiens , et l'on ne saurait rien imaginer de plus commode et de plus convenable au climat. Le hamac pouvant se plier , on le serre dans un très-petit espace ; lorsqu'on y ajoute une pièce d'étoffe pour servir de couverture , c'est un lit suffisamment chaud.

Je n'ai pu découvrir aucun courant d'eau dans le voisinage de ce lieu , quoiqu'il porte le nom de *Dous-Rios* (les deux rivières). C'est une grande pièce de terre ouverte , bordée de fermes , ayant chacune un parc pour le bétail. C'est ici que se tient , toutes les semaines , la grande foire des bestiaux du *Sertam* destinés pour le marché de Pernambuco.

De Dous-Rios , nous nous avançâmes le lendemain vers la plantation à sucre d'Esperito-Santo , bien située sur les bords de la rivière de Paraíba , qui se dessèche dans l'été , à peu de distance de cette habitation. J'avais des lettres pour le propriétaire , qui est de la famille Cavalcante et *Capitão-mor* de la capitainerie de Paraíba : il me reçut d'une manière très-amicale. La maison est bâtie à la manière ordinaire du pays , n'ayant qu'un rez-de-chaussée sans plafond ; les charpentés et les tuiles sont exposées à la vue. On me servit un souper composé de viande séchée et de farine de ma-

nioc, réduite en pâte, qu'on nomme *piram*; on y joignit quelques biscuits de mer et du vin rouge. Je n'étais pas encore assez Brésilien pour manger le *piram*: je choisis, de préférence, le biscuit et la viande, ce qui étonna beaucoup mon hôte. On servit ensuite des confitures, qui sont toujours excellentes chez les personnes de distinction. Le riche, dans le Brésil, tire autant de vanité de ses confitures, qu'un Anglais de sa cuisine et de ses vins. La nappe avait été mise au bout d'une longue table, auprès de laquelle je m'assis, tandis que le *capitam-mor* se plaça sur la table même, à l'autre extrémité, et se mit à causer avec moi: pendant ce temps, les principales personnes attachées à son établissement nous entouraient, pour voir le singulier animal qu'on appelle un Anglais. Nous passâmes de la pièce où nous avions soupé dans une autre très-spacieuse; et chacun de nous ayant fait choix d'un des nombreux hamacs qui s'y trouvaient, nous causâmes en nous balançant jusqu'à l'instant où le sommeil vint nous surprendre. Un des gens de la maison, m'entendant parler portugais, supposait, ou que je devais être un Anglais qui ne savait pas parler sa propre langue, ou que tout Portugais allant en Angleterre pourrait immédiatement par-

ler le langage de ce pays , comme je faisais le portugais. Le *Capitam-mor* quitte rarement son habitation pour aller à Récife ou même à Paraiba , et vit , de la manière ordinaire aux nobles brésiliens, dans une espèce d'état féodal. Il avait autour de lui plusieurs jeunes garçons qui le servaient ; ni sa femme , ni aucun de ses enfans ne parurent. Les principaux appartemens de cette maison sont deux vastes chambres, ayant chacune un grand nombre de portes et de fenêtres ; on y trouve quelques chaises. Dans l'une d'elles, sont plusieurs hamacs et un sofa ; dans l'autre , est la longue table sur laquelle on m'avait servi à souper. Le maître de la maison avait pour vêtemens une chemise , un caleçon, une longue robe de chambre , et une paire de pantoufles. C'est la toilette ordinaire des gens qui n'ont rien à faire. Lorsqu'un Brésilien se met à porter une de ces longues robes de chambre , il commence à se regarder comme un personnage important , et se croit digne de beaucoup d'égards.

Le jour suivant , nous fîmes environ sept lieues , et pour la première fois je couchai en plein air. Nous avions eu le projet de prendre notre gîte, cette nuit, dans un hameau voisin ; mais les huttes, couvertes de feuilles de pal-

mier, me parurent si petites et si misérables, que je préférerais coucher à la belle étoile. Nous nous dirigeâmes vers le ruisseau qui coule à peu de distance de ces habitations; nous déchargeâmes les chevaux et leur ôtâmes selle et bride, pour qu'ils pussent se coucher à leur aise. La première chose nécessaire après cela, était de se procurer du bois de chauffage; on en trouve abondamment dans la plus grande partie du pays, et comme nous étions sur les bords d'un bois épais, nous n'avions pas la crainte d'en manquer; nous battîmes le briquet et fîmes deux feux. Nous nous procurâmes ensuite une poêle, aux huttes voisines, et nous nous mîmes à faire cuire notre viande séchée. On fait sécher la viande à l'ancienne manière des Indiens, en l'étendant sur une espèce de treillis de branchages verts, placé à environ dix-huit pouces de terre, et sous lequel on allume du feu. Nous découvrîmes que, non loin de l'endroit où nous étions, il y avait un morceau de terre moins boisé que le reste, et affermé par un homme qui nous permettrait d'y laisser paître nos chevaux au prix d'un *vintem* par cheval (environ douze centimes) pour la nuit; mon guide, pensant que je trouvais la demande exorbitante, m'assura que c'était le prix ordinaire. On peut suppo-

ser que je ne chicanai pas sur ce marché, et nos chevaux furent conduits en cet endroit par Julio et son compagnon. Je me regardai alors comme établi pour la nuit, et je soupai, assis sur mon hamac, que j'avais suspendu entre deux arbres, le couvert mis sur un de mes coffres. Lorsque j'eus fini, je pris un cigare et me plaçai près du feu; mon guide alluma sa pipe et je le fis asseoir vis-à-vis de moi, afin de parler de ce que nous devons faire le lendemain. Je retournai à mon hamac vers dix heures; mais trouvant l'air très-froid, je revins près du feu, et me couchai sur l'une des deux peaux destinées à couvrir les charges en cas de pluie.

C'était une scène nouvelle pour moi. Lorsque je vins à penser au changement total d'habitudes que ce genre de vie exigeait, et combien il était différent de celui qu'on mène en Angleterre, je puis même dire en Europe; lorsque, regardant autour de moi, je vis nos différents feux, car la fraîcheur de l'air, en ce moment, obligeait d'avoir chacun le sien; les hommes tous endormis; les ballots, les coffres et les autres parties de notre bagage épars çà et là, comme ils s'étaient trouvés placés en les déchargeant: lorsque j'entendis le murmure de l'eau et celui du vent dans les feuilles des arbres;

lorsque je fis réflexion que j'arrivais chez un peuple dont je connaissais si peu les mœurs et les usages, et dont j'ignorais les dispositions envers mes compatriotes, je tombai dans une sorte d'abattement ; mais il fut bientôt dissipé, en pensant au plaisir du retour, et à l'accomplissement d'un projet qu'on avait jugé inexécutable. Je fus encouragé par l'idée que je savais la langue du pays, et par la ferme résolution que je pris de me conformer aux coutumes, et même de me soumettre aux préjugés des peuples que j'allais visiter. Je n'étais pas encore assez âgé pour avoir contracté des habitudes tellement fortes, qu'elles ne pussent être dérangées lorsqu'il était nécessaire. Je fus interrompu dans ces réflexions par le cri de *Jezus*, répété à peu près deux fois par minute, d'une voix sinistre : j'appelai mon guide, supposant que ces cris venaient de quelque personne en détresse ; il s'éveilla, et je lui fis part de ma pensée. Il me répondit que ce n'était rien autre chose qu'un homme qui en aidait un autre *a bem morrer* (à bien mourir) ; c'est-à-dire (et j'ai su depuis que c'était la coutume) que quelque agonisant avait auprès de lui un ami pour répéter le mot *Jezus*, jusqu'à ce qu'il expirât, soit pour que ce mot de

salut ne fût pas oublié, soit peut-être pour éloigner le diable.

Je dinai le lendemain au village de Mamanguape, situé sur les bords d'une rivière tarie ; il s'agrandit tous les jours. Ces villages, plus modernes que les autres, sont bâtis en une seule et longue rue sur la route ; les anciens l'ont été en carré. Celui-ci avait alors environ trois cents habitans ; mais j'ai appris depuis que le nombre en est plus que doublé, et qu'on y bâtit de nouvelles maisons. La rivière n'est presque d'aucune ressource pour le village ; mais il est convenablement situé entre Goïana et Rio - Grande, pour servir de station et comme de quartier général aux marchands colporteurs, hommes utiles, industriels, et, dans ce pays, généralement probes. Ils font de là leurs excursions journalières aux plantations voisines, et reviennent y coucher le soir. Je passai la nuit dans un des bâtimens extérieurs d'une sucrerie : mon guide fut fort étonné que je ne demandasse pas un logement à la *caza grande*, ou maison du maître ; mais je préférerai mon gîte à d'autres meilleurs, où j'aurais pu courir le risque de passer la moitié de la nuit à conter des nouvelles. Quoi qu'il en soit, ces planteurs sont très-hospitaliers, et l'on n'a

pas besoin de lettres de recommandation pour eux ; cependant j'en étais pourvu.

Le jour suivant nous vîmes à Cunhãu , plantation à sucre , appartenant au colonel André d'Albuquerque da Maranhã. Il est le chef de la branche Maranhã de la famille nombreuse et distinguée des Albuquerque. C'est un homme immensément riche en propriétés territoriales. La plantation de Cunhãu occupe, le long de la route, un espace de quatorze lieues; et, depuis, le propriétaire a acheté un autre bien considérable adjacent au premier. On croit que les terres qu'il possède dans le *Sertão* pour y nourrir des bestiaux, n'ont pas une étendue moindre de trente ou quarante lieues, et de ces lieues qui exigent qu'un homme marche trois ou quatre heures pour en faire une.

J'avais pour lui quelques lettres de ses parents et amis de Pernambuco. Je le trouvai assis à sa porte avec son chapelain, plusieurs de ses intendants et autres personnes qu'il emploie ; ils y prenaient le frais. Le colonel est un homme d'environ trente ans, bien fait et d'une taille un peu au-dessus de la moyenne. Ses manières sont pleines de courtoisie, comme celles de tous les Brésiliens qui ont reçu de l'éducation. Il demeure sur ses terres ; ses nègres et servi-

teurs sont très-nombreux. Il commande un régiment de cavalerie de la milice de Rio-Grande, et le maintient en bon ordre, eu égard à l'état du pays. Il vint au-devant de moi lorsque je descendis de cheval, et je lui présentai mes lettres, qu'il mit de côté pour les lire dans un autre moment. Il me pria de m'asseoir, et me fit diverses questions sur le but de mes voyages. Il me mena ensuite aux appartemens destinés à ses hôtes, à peu de distance de son propre logement : j'y trouvai un bon lit. On m'apporta de l'eau chaude dans un bassin ; et les choses qui m'étaient nécessaires me furent servies en un clin d'œil. Tout avait un air de magnificence ; il n'est pas jusqu'aux essuie-mains qui ne soient garnis de franges. Lorsque j'eus fait ma toilette, je m'attendais à être bientôt invité à souper ; mais, à mon grand étonnement, ce ne fut qu'à une heure du matin qu'un domestique vint me chercher. Je trouvai, dans la salle à manger une grande table servie et couverte de mets divers, et en assez grande quantité pour traiter vingt personnes. Nous prîmes part à ce festin, le colonel, son chapelain, une autre personne et moi. Lorsque j'eus pleinement satisfait mon appétit, je fus bien étonné de

voir arriver un autre service aussi abondant ; après celui-ci , j'en eus un troisième , composé d'au moins dix espèces différentes de confitures. Le souper n'aurait pu être meilleur ni plus brillant , ni mieux apprêté , quand il eût été préparé à Récife ; je crois même qu'un épicurien anglais y aurait trouvé beaucoup de choses capables de flatter son goût. Je ne pus me retirer pour prendre du repos qu'à trois heures. Mon lit était excellent , et j'en jouis avec d'autant plus de plaisir , que je ne m'étais pas attendu à en trouver un en ce lieu. Le colonel ne voulut pas me permettre , le jour venu , de quitter sa maison avant d'avoir déjeuné ; il me fit servir du thé , du café , des gâteaux : le tout était excellent. Il me mena ensuite voir ses chevaux , et me pressa beaucoup d'en choisir un , et de laisser le mien chez lui , afin de le retrouver en meilleur état à mon retour ; il me pria aussi de lui laisser mes chevaux de bât et de prendre quelques-uns des siens : mais , comme les miens étaient encore en bon état , je refusai d'accepter ses offres. Je rapporte ces circonstances peut-être minutieuses , pour faire voir avec quelle aménité les étrangers sont traités dans ce pays. Je ne pus partir avant dix heures , et ne fis que deux lieues avant dîner. Je m'arrêtai pour

faire ce repas dans un lieu charmant, baigné d'un ruisseau et ombragé d'arbres.

A peu de distance de la plantation de Cunhàu est un hameau portant le même nom, et au travers duquel j'avais passé en me rendant chez le colonel. Ce hameau fut le théâtre d'un massacre commis par les Pitagoares et les Tapuyas du Potengi dans l'année 1648. Une bataille fut livrée l'année suivante aux Hollandais par Caramam, chef indien, à la bravoure duquel les Portugais sont si redevables ; cette affaire eut lieu entre Cunhàu et le fort Keulen, situé à l'embouchure du Potengi (1).

La capitainerie de Rio-Grande commence à quelques lieues, au midi de Cunhàu, à un endroit nommé Os-Marcos. C'est une vallée profonde, habitée par des nègres-marrons et des criminels fugitifs. Les sentiers qui conduisent dans cette vallée sont difficiles ; et une fois qu'un homme y pénètre, il est impossible de l'en déloger.

Cette année la récolte du coton avait manqué par défaut de pluie. Le colonel de Cunhàu, pour la première fois, en avait planté dans une pièce de terre où il espérait en recueillir dix

(1) Hist. of Brazil. Vol. 2, pag. 104 et 155.

mille *arrobas* ; mais au bout du compte il en eut à peine cent. Il me dit qu'à l'avenir il s'en tiendrait au sucre. Il est plein d'humanité pour ses esclaves, qui me parurent bien portans ; il a la réputation de ne pas tirer de ses terres tout le parti qu'il pourrait ; ce qui est une preuve de sa bonté envers ses nègres. La plantation de Cunhãu est une des plus grandes , peut-être même la plus grande de ces parages. On y compte environ cent cinquante nègres, et elle en pourrait employer quatre ou cinq fois autant ; mais le colonel s'attache surtout à l'entretien du bétail , spéculation qui a augmenté considérablement la fortune de son père.

Suivant la coutume , à notre arrivée au bord du ruisseau , on déchargea les chevaux et l'on suspendit mon hamac. Je me couchai tout habillé ; mais bientôt je me relevai subitement me trouvant mal à mon aise. Le guide me regarda et s'écria : « Ah ! monsieur , vous êtes tout couvert de *carapatos*. » Je les aperçus alors, et ils se firent encore mieux sentir par leurs morsures. Aussitôt je me dépouillai d'une partie de mes habits ; et , sans perdre de temps à ôter le reste , je courus me jeter à l'eau.

Le *carapato* (la tique) est un petit insecte plat et de couleur brune , de la grosseur de

quatre têtes d'épingles placées à côté les unes des autres ; il s'attache à la peau, et, en la rongant, il y pénètre et s'y établit. Il est dangereux de l'arracher avec trop de précipitation ; car, si la tête demeure dans la peau, il en résulte très-souvent une grande inflammation. Lorsqu'il est trop enfoncé, pour qu'on puisse aisément le saisir avec les doigts, on réussit à le détacher en le touchant avec la pointe d'une fourchette ou d'un canif, bien chauffée. Il y a une autre espèce de tique beaucoup plus grosse et de couleur de plomb ; celle-ci s'attache principalement aux chevaux et aux bêtes à corne, qu'on laisse courir dans les terres qui ne sont qu'en partie défrichées. J'ai vu quelquefois des chevaux couverts de ces insectes au point d'être affaiblis par la perte de sang qu'ils leur causaient. Les *carapatos* (1) de cette dernière espèce s'attachent à la peau, mais n'y pénètrent pas. Mon hamac était tombé à terre lorsqu'on l'ôtait du coffre pour le suspendre, et avait de cette manière ramassé ces importuns visiteurs. J'eus beaucoup de peine à

(1) L'arbre des castors est connu au Brésil sous le même nom ; et véritablement il y a beaucoup de ressemblance entre la graine de cette plante dont on extrait de l'huile et la plus grosse espèce de tique.

m'en débarrasser ; mais j'y parvins , parce que j'attaquai l'ennemi à temps.

Nous repartîmes vers deux heures. J'avais le projet de faire route jusqu'au coucher du soleil , et de m'arrêter alors près de quelque cabane ; mais un jeune homme nous rencontra , et nous fit quelques questions. Il demeurait à Papari , village situé à une demi-lieue environ de la route. Il m'engagea si fortement à le suivre et à passer la nuit dans sa maison , que j'y consentis. Papari est une vallée étroite et profonde , du plus délicieux aspect. Elle est entièrement cultivée ; cette année particulièrement les terres y sont d'un grand rapport , à cause qu'il n'y a pas eu de pluie , et que les terres sablonneuses ont été stériles. En effet , tandis que dans toutes les autres parties du pays le terrain paraissait sec et brûlé , on trouvait dans cette vallée de la fraîcheur et de la verdure. C'est un endroit agréable et les habitans semblent , par leur hilarité , sentir le prix d'un pareil séjour. Papari jouit encore d'un autre avantage ; quoique éloigné de trois ou quatre lieues de la mer , on y trouve un lac d'eau salée : de sorte que les habitans peuvent se faire apporter le poisson à leur porte. La marée monte et descend dans ce lac qui n'est jamais à sec ; car lors même que les ruisseaux d'eau douce qui s'y

rendent se tariraient, il conserverait toujours une certaine portion de l'eau de la mer. Les pêcheurs remontent jusqu'à Papari dans leurs petits *jaguadas*, qui ne tirent pas plus d'un pied d'eau. Papari est à environ cinq lieues de Cunhàu. Senhor Dionisio me présenta à sa femme; il est Portugais, et a épousé une Brésilienne. Ils possèdent une petite pièce de terre dans la vallée, et me parurent assez à leur aise. Papari peut avoir trois cents habitans. J'ai appris ensuite que, dans le cours de cette année, beaucoup de personnes vinrent à Papari à cause du manque absolu de vivres dans le lieu qu'elles habitaient. Je me rendis sur le bord du lac pour voir arriver les pêcheurs. Tout le peuple de la vallée s'était réuni pour les recevoir : c'était *Billingsgate* (le marché au poisson de Londres), en miniature, excepté que la langue portugaise ne permet pas de jurer.

Nous dînâmes à la mode brésilienne, sur une table haute d'environ six pouces, autour de laquelle nous nous assîmes, ou plutôt nous nous couchâmes sur des nattes : nous n'avions point de fourchettes; et les couteaux, au nombre de deux ou trois, étaient uniquement destinés à découper les grosses pièces; les doigts devaient faire le reste. Je demeurai à Papari un jour

entier , afin que mes chevaux prissent un peu de repos , et que je pusse , par le moyen du senhor Dionisio , en acheter un autre pour le pauvre Julio , dont les pieds avaient beaucoup souffert par une longue marche sur un sable très-sec.

A trois ou quatre lieues de Papari est le village indien de Saint-Joseph , bâti en carré. Il contenait environ deux cents habitans ; mais il avait l'air de tomber en ruines. L'herbe croissait à une très-grande hauteur dans le milieu du carré ; l'église était négligée , et le village , dans son ensemble , présentait un aspect triste. Saint-Joseph est situé sur un sol aride et sablonneux , et la rigueur de la saison avait peut-être contribué à lui donner cette apparence désagréable. Nous éprouvâmes ce jour-là combien il était peu sûr de nous fier aux renseignemens que nous recevions à l'égard des distances ; mon guide n'avait pas assez de mémoire pour s'en ressouvenir , quoique , comme tous les gens de ce pays , il fût doué d'une espèce d'instinct relativement aux chemins à suivre. On nous avait dit que Natal était éloigné de Saint-Joseph de trois ou quatre lieues , et conséquemment nous nous attendions à y arriver à la brune ; mais vers cinq heures nous rencon-

trâmes des dunes arides, au milieu desquelles passe la route qui conduit à la ville. Tout le pays entre Natal et Saint-Joseph est inhabité, et je puis dire inhabitable; par conséquent nous avions très-peu d'espoir de trouver quelqu'un qui pût nous donner des renseignemens positifs au sujet de la distance; mais le guide nous dit qu'il croyait que nous ne pouvions pas être à moins de deux ou trois lieues de Natal, par le souvenir qu'il avait de ces dunes, qu'on ne pouvait oublier dès qu'on les avait traversées une fois. Lorsqu'il fit presque nuit, et que nos chevaux commençaient à ralentir le pas, nous vîmes venir à nous deux jeunes garçons à cheval. Nous leur demandâmes quelle distance il nous restait encore à parcourir. Deux lieues, répondirent-ils, et toujours dans un sable mouvant. Ils ajoutèrent qu'ils faisaient partie d'une société qui était venue pour faire de la farine *farinha*, sur une terre éloignée d'une demi-lieue de l'endroit où nous nous trouvions, et où l'on cultivait le manioc. Ils nous dirent que continuer de se diriger vers Rio-Grande le même soir était folie; qu'ils allaient à peu de distance abreuver leurs chevaux, et qu'à leur retour ils nous conduiraient à leur société. Je consentis à les suivre. Lorsqu'ils revinrent, ils s'écartè-

rent tout d'un coup de la route , prenant à côté de l'une des dunes ; il faisait nuit alors : nous les suivîmes ; nous entrâmes dans de hautes et épaisses broussailles ; et , après y avoir fait un chemin considérable , nous trouvâmes les personnes de la société à laquelle ils nous avaient dit qu'ils appartenaient.

Les instrumens pour faire *farinha* étaient placés sous un hangar couvert de feuilles *du macaïba* et autres palmistes. Ces personnes s'étaient fixées sur ce terrain , parce qu'il y avait tout près de là une source d'eau saumâtre , à laquelle cependant on ne pouvait arriver qu'en descendant un précipice. La cruche était attachée à une corde , au moyen de laquelle on la tirait en haut ; la personne qui était descendue pour la remplir gravissait le rocher en s'accrochant aux broussailles qui croissent dans ses fentes. Cette société ne me plaisait que médiocrement ; aussi nous établîmes notre bivouac à quelque distance de là , et nous nous tinmes sur nos gardes pendant toute la nuit. Je regrettais bien de n'avoir pas un chien avec moi. Nos chevaux passèrent une mauvaise nuit , et n'eurent pour toute nourriture que les feuilles des arbrisseaux qui croissaient dans les environs.

Dès le matin nous nous remîmes en route au travers des dunes pour gagner Natal, faisant à peu près deux milles à l'heure. La distance de Goïana à cette ville est de cinquante-cinq lieues. Les dunes que nous traversions changent perpétuellement de forme. Les vents violens, qui élèvent le sable en tourbillons, rendent ce passage dangereux aux voyageurs. Ce sable est blanc et très-fin; nos chevaux à chaque pas y enfonçaient jusqu'à mi-jambe. Il est surtout très-pénible de faire cette route par un soleil ardent. Le pauvre Julio était monté sur la croupe d'un des chevaux de bât, ce qui nous obligeait d'aller doucement. Le terrain était tout-à-fait stérile, la grande légèreté du sable empêchant toute végétation; néanmoins quelques-unes des plantes rampantes qui croissent le long de la mer étaient parvenues à y fixer leurs racines.

La partie du pays comprise entre Goïana et Espiritu-Santo, à prendre même jusqu'à Cunha, en s'éloignant peu de la côte, est occupée en grande partie par des plantations de cannes à sucre; mais beaucoup de *senhores de Engenho*, planteurs de sucre, emploient aussi une partie de leur temps à cultiver le coton. L'aspect général est celui d'une contrée inculte,

quoiqu'une grande quantité de terre soit employée chaque année. Le système d'agriculture y est très-mauvais; ou plutôt, comme il est inutile de s'appliquer à la science du labourage, à cause de l'immense étendue du pays par rapport à sa faible population, des terres sont cultivées une année; et l'année suivante on les laisse en jachère; on donne ainsi à un sol qui n'est pas ensemencé une année l'apparence d'un terrain tout-à-fait inculte. Peu de personnes apprennent par la pratique à juger, d'après leur aspect, de la qualité des terres. Ce genre de culture fait qu'une plantation exige quatre fois plus de terrain qu'il ne serait nécessaire.

Je traversai plusieurs bois épais, et franchis quelques collines escarpées; mais je ne rencontrai rien qui méritât le nom de montagne. Je passais au milieu de plusieurs plaines sablonneuses où croissent l'acajou, le mangaba, et plusieurs espèces de palmistes ou arbres à chou. Ces plaines servent de pâturages au bétail dans l'hiver, et ne seront cultivées que lorsque les terres commenceront à être recherchées au Brésil. Je vis fréquemment des *varseas*, ou terres basses et marécageuses, propres à la culture de la canne à sucre. Les *cercados*, ou enclos joints à

chaque plantation, et où l'on met pâtre les bêtes employées au travail de la sucrerie, ont seuls l'air de champs cultivés ; cependant les broussailles n'en sont pas totalement arrachées, à moins que le propriétaire ne soit riche, et n'ait un grand nombre d'hommes à son service : dans le cas contraire, la fertilité du sol est telle, qu'avec le temps le *cercado* deviendrait un bois. Il y a sur la route plusieurs hameaux composés de trois ou quatre cabanes. Elles sont faites de branchages et de feuilles de palmiste ; quelques-unes ont des murs en terre et sont couvertes des mêmes feuilles que les autres ; de temps en temps on voit une maison bâtie en terre et couverte en tuiles ; elle annonce un homme au-dessus de la classe du peuple. J'ai traversé plusieurs ruisseaux que la sécheresse avait beaucoup diminués ; mais je n'ai vu aucun courant d'eau considérable. Le Paraïba était à sec là où je l'ai passé ; la rivière qui est près de Mamanguape l'était également. Un ruisseau qui se jette dans le lac de Papari est le seul que j'aie vu à sa hauteur ordinaire.

La route de Goïana à Mamanguape est à peu près semblable à celle de Récife à Goïana, excepté que, dans celle que j'ai parcourue la dernière, les plaines sont plus étendues et les che-

mins plus difficiles à suivre , n'étant reconnaissables que par une herbe plus courte , dont le passage des voyageurs a arrêté la croissance. Mais comme , en faisant voyager les bestiaux , on ne peut les empêcher de s'étendre un peu sur la plaine , l'herbe n'est pas assez foulée pour qu'elle ne puisse continuer à croître : aussi , lorsqu'il fait un peu sombre , un guide expérimenté est d'autant plus nécessaire , qu'on n'aperçoit aucune hutte sur ces plaines , qui la plupart sont inhabitables , faute d'eau. Elles sont appelées , par les Brésiliens , *Taboleiros* , pour les distinguer des *Campinas* : dans ces dernières , la terre est plus forte , et donne une herbe excellente. Au-delà de Mamanguape la route est parfois un simple sentier où peuvent à peine passer de front deux chevaux de bât ; il y a même des endroits où elle n'a pas assez de largeur pour cela. J'ai déjà cité la vallée de Papari comme supérieure à tout le reste de la contrée. Les arbres au Brésil sont en grande partie toujours verts , et il faut que la sécheresse soit très-grande pour qu'ils perdent leur feuillage. Mais la couleur des feuilles d'une plante brûlée par le soleil , quoique verte , est très-différente de la couleur gaie de celle qui pousse avec vigueur. Voilà ce qui produit la différence d'aspect , si

frappante entre cette vallée et les terres desséchées qu'on trouve avant d'y arriver. C'est ce contraste qui la rend si agréable à la vue.

J'arrivai à onze heures du matin à la ville de Natal, située sur les bords du Rio-Grande ou Potengi. Un étranger qui débarquerait sur ce point, en arrivant au Brésil, aurait une opinion très-défavorable de l'état de la population dans le pays; car, si l'on donne le nom de ville à des lieux pareils, dirait-il, que sont donc les bourgs et les villages? Cette opinion néanmoins ne serait pas fondée; car beaucoup de villages, au Brésil même, sont plus grands que cette ville. Le nom doit lui en avoir été imposé, non à cause de ce qu'elle était ou de ce qu'elle est, mais dans la supposition de ce qu'elle pourrait être à une époque future. Le quartier bâti sur une petite hauteur à quelque distance de la rivière, forme la ville proprement dite, parce qu'il renferme l'église paroissiale. Il consiste en une place bordée de maisons, n'ayant que le rez-de-chaussée, de trois églises, un palais, un hôtel de ville et une prison. Trois rues aboutissent à cette place, mais elles n'ont que quelques maisons de chaque côté. La ville n'est pavée nulle part; on y marche sur un sable très-mouvant, ce qui a

engagé quelques habitans à élever un trottoir en briques devant leurs maisons. Cette ville peut contenir six ou sept cents habitans.

Aussitôt après mon arrivée , je me rendis au palais pour présenter au gouverneur des lettres de recommandation que j'avais reçues de plusieurs de ses amis à Pernambuco. Il me reçut très-cordialement. Il me demanda mon passeport, que je lui présentai ; il l'eut à peine ouvert , qu'il me le rendit , en disant qu'il ne faisait cette demande que pour la forme. Il ajouta que je demeurerais dans sa maison , et qu'il en ferait préparer une pour mes gens. A une heure , je dînai avec lui et un de ses aides de camp , après quoi nous allâmes faire une promenade dans la basse-ville. Elle est bâtie sur les bords de la rivière ; les maisons occupent la rive méridionale , et il n'y a entre elles et la rivière que la largeur d'une rue. Cette partie de la ville peut contenir deux ou trois cents habitans ; les commerçans de Rio-Grande y demeurent. La passe à l'entrée du Potengi est très-étroite ; mais elle a assez de profondeur pour des navires de cent cinquante tonneaux. La rive septentrionale s'avance considérablement ; et , pour cette raison , il est nécessaire qu'un bâtiment prenne au sud pour s'y diriger.

Le chenal, au milieu des récifs qui sont à quelque distance de la côte, a besoin d'être connu. Enfin, ce port est d'un difficile accès. La rivière est sûre lorsqu'on est entré dans la passe ; l'eau y est profonde et tranquille ; et, en cet endroit, elle est assez large pour que deux vaisseaux y passent à la fois : mais bientôt après on trouve des bas-fonds ; et, dans l'espace de quelques milles, la profondeur de l'eau diminue beaucoup. Je pense que le port pourrait contenir six ou sept bâtimens. On ne doit entrer dans les passes qui sont formées comme celle-ci entre des bancs de sable, qu'avec de bons pilotes, car elles changent souvent de place et de profondeur. Lorsque la marée s'élève, la rive septentrionale est inondée jusqu'à un mille de l'entrée du port, et la mer couvre une grande étendue de terrain, qui, à la marée descendante, est toujours humide et vaseux ; mais l'eau ne monte jamais assez pour empêcher le passage. Le gouverneur s'occupait à faire construire une chaussée sur ce terrain, et l'ouvrage était presque fini. Cette nouvelle route aura à peu près un mille de longueur. La capitainerie de Rio-Grande est soumise au gouverneur de Pernambuco, celles de Paraíba et de Seara l'étaient aussi autrefois ; mais, depuis quelques

années, elles ont été formées en gouvernemens provinciaux indépendans.

Le gouverneur, Francisco de Paula Cavalcante d'Albuquerque, est natif de Pernambuco ; il est frère cadet du chef de la branche Cavalcante des Albuquerque. Son père, Brésilien comme lui, après avoir été enseigne dans le régiment de Récife, s'était établi sur une plantation et avait fait fortune. Le bonhomme mourut, et laissa à chacun de ses enfans des biens considérables. Deux d'entre eux restèrent sur leurs terres, et y demeurent encore. Le troisième (celui dont je parlais tout à l'heure) entra dans le régiment d'Olinda, et se fit chérir des soldats. Le régiment ayant été réduit à une compagnie, il en conserva le commandement, et dépensa de grosses sommes de son argent pour son équipement. Il vint ensuite à Lisbonne pour des affaires relatives à sa compagnie ; mais, tandis qu'il y était, il fut dénoncé par quelque ennemi de la famille, et les trois frères furent accusés de tramer une conspiration contre le gouvernement. Obligé de s'enfuir de Lisbonne de peur d'être arrêté, il se réfugia en Angleterre, où il fut si bien reçu, qu'il a toujours cherché les occasions d'en témoigner sa reconnaissance aux personnes de

ce pays. Ses frères eurent beaucoup à souffrir dans leurs personnes et dans leurs biens; mais à la fin, les choses étant éclaircies, l'accusation fut reconnue fausse. Francisco se vit immédiatement promu au grade de major, et bientôt après il fut nommé gouverneur de Rio-Grande. C'est un homme de mérite, très-attaché à ses devoirs, et plein du désir d'améliorer le sort du peuple qu'on lui a donné à gouverner. Je suis fâché d'être obligé de dire qu'il a été depuis transféré au gouvernement peu important de Saint-Michel des Açores.

Lorsqu'il arriva à Rio-Grande, il y avait à peine dans le pays une personne bien vêtue. Il réussit à persuader à une famille de faire acheter des étoffes de manufacture anglaise à Récife. Une fois introduites, ces marchandises eurent la vogue; et, nul ne voulant être éclipsé par son voisin, au bout de deux ans l'usage en devint général.

Le soir nous allâmes à l'église. Toutes les dames étaient élégamment vêtues en soie de diverses couleurs, et portaient des voiles noirs qui leur couvraient la figure. Un an auparavant les mêmes personnes seraient venues à l'église en jupons de toile de coton imprimée à Lisbonne, avec des pièces d'une étoffe grossière

sur leur tête , sans bas , et avec des pantoufles.

Les forces militaires sont de cent quatorze hommes , formant une compagnie , en beaucoup meilleur ordre que celle de Pernambuco et de Paraïba. La capitainerie de Rio-Grande jouissait d'une parfaite tranquillité ; grâce à cette troupe , il ne s'y commettait pas de vols. Le gouverneur pressait la construction d'une vaste maison , pour laquelle il avait souscrit libéralement , et dont le revenu devait être destiné à l'entretien des veuves des soldats de la capitainerie. Je crains qu'on n'ait abandonné cette entreprise depuis son départ. La situation des prisonniers était très-misérable ; il avait le projet de l'améliorer , et , pour cet effet , avait exigé que les personnes les plus considérables de la ville fissent , à tour de rôle chaque semaine , une quête pour ces malheureux. On s'y porta avec zèle , dans le principe ; mais , au bout de quelques semaines , cet usage fut négligé. Il prit alors la bourse lui-même , et alla quêter dans toutes les maisons , accompagné d'un aide-de-camp. Il dit que ce fut la meilleure semaine que les prisonniers eussent encore passée depuis leur détention , chaque habitant ayant donné plus que de coutume. Cette bienfaisante

pratique fut alors reprise avec ardeur par les mêmes personnes qui l'avaient abandonnée.

Un navire anglais avait fait autrefois naufrage près de Natal, et j'ai appris que les propriétaires avaient eu lieu d'être satisfaits des efforts qu'on fit pour sauver la cargaison.

La grande sécheresse avait occasioné, cette année, une disette de farine de manioc (c'est le pain du Brésil), et le prix en était si élevé à Récife, Goïana et autres lieux, que les personnes de Rio-Grande qui en avaient, commençaient déjà à l'embarquer pour le porter par mer aux endroits où la disette se faisait sentir. Le gouverneur empêcha cette spéculation; il ordonna que ce manioc serait vendu sur le marché, au prix que les propriétaires en auraient pu tirer par l'exportation : il prit à son compte tout ce qui ne fut pas vendu immédiatement, pour le livrer ensuite au même prix à proportion des besoins. Je tiens ces anecdotes, en partie de lui-même, et en partie des personnes de la ville auxquelles j'ai été présenté. Lorsqu'il quitta le pays pour se rendre à son nouveau gouvernement de Saint-Michel, le peuple l'accompagna jusqu'à une certaine distance, faisant des vœux pour son bonheur.

CHAPITRE VI.

Continuation du Voyage.

LE gouverneur fit tout son possible pour me détourner de continuer mon voyage, qui lui paraissait imprudent, à raison de la grande sécheresse ; mais j'étais déjà venu si loin , que je résolus, à quelque prix que ce fût, de tenter l'aventure. Si j'eusse été sûr de pouvoir reprendre ce voyage à une autre époque, il eût sans doute mieux valu retourner et attendre une saison plus favorable ; mais je suis très-satisfait d'avoir poursuivi ma route alors : autrement je me serais vu peut-être dans la nécessité de renoncer entièrement à mon projet. Je dois, toutefois, avouer que les événemens désagréables qui me sont arrivés , eurent bien certainement pour cause la rigueur de la saison.

Je reçus du gouverneur une lettre de recommandation pour Aracati. Il insista aussi pour que je lui laissasse mon cheval , afin de le retrouver en bon état à mon retour. Je devais passer la nuit à un endroit qui fournit Rio-Grande de *farinha* pendant les sécheresses ; mais, dans les années ordinaires , la terre y est

trop humide pour être cultivée, à moins d'être saignée ; et à peine a-t-on dans le pays quelque idée de cette opération. A Natal, je me pourvus d'un autre cheval. Je traversai la rivière dans un canot ; les hommes et les chevaux passèrent sur des *jangadas*. On nous débarqua sur la chaussée neuve, au bout de laquelle nous trouvâmes quelques personnes qui se rendaient à *Lagoa-Seca*, ce lac desséché dont j'ai déjà parlé, et dans les environs duquel je devais acheter le maïs et la *farinha* nécessaires pour le temps que je mettrais à traverser la partie du pays arrosée par la rivière de Séaramérin. Nous quittâmes la route ordinaire, et prîmes un chemin étroit qui conduit au lac : il était ombragé d'arbres. Je heurtai de la tête les branches d'un de ces arbres, et je m'aperçus que j'avais dérangé une nombreuse famille qui y avait établi sa demeure ; mes épaules furent en un instant couvertes de petites fourmis rouges, dont je ne pus me débarrasser qu'après avoir senti quelques-unes de leurs morsures. Nous arrivâmes à *Lagoa-Seca* vers six heures du soir, et nous fîmes halte à l'une des cabanes. Dans la matinée du lendemain, je fis connaître l'objet principal qui m'amenait, de même que mon intention d'acheter encore un che-

val. Les gens qui habitaient cet endroit y étaient venus du haut pays, où la sécheresse avait détruit tout espoir de récolte. Ils avaient construit quelques petites huttes, dont plusieurs n'étaient pas encore achevées ; aussi la famille vivait en commun. Ces huttes n'avaient qu'un simple toit pour abriter leurs habitants, qui attendaient, avec impatience, la première pluie un peu abondante, pour retourner à leurs demeures ordinaires.

Chacun possédait son petit champ de manioc et de maïs. Je laissai le cheval de mon domestique anglais à la garde d'un de ces hommes, et je partis avec quatre chevaux chargés ; les deux premiers comme auparavant, le troisième de farinha, et le quatrième de maïs. Je m'étais muni à Rio-Grande d'outres pour porter de l'eau, et d'autres objets qu'on ne m'avait point conseillé de prendre, mais dont l'expérience m'avait fait reconnaître la nécessité.

Nous restâmes un jour entier à Lagoa-Seca, et nous en partîmes le lendemain matin, avec l'intention d'aller coucher à un hameau nommé Pai-Paulo. Après avoir pris, à midi, quelque repos auprès d'un puits, nous poursuivîmes notre route. Dans ces contrées on fait ordinairement

les puits en creusant un trou de deux ou trois pieds de profondeur, plus ou moins, jusqu'à ce que l'eau jaillisse. Si l'habitant qui vient y puiser, aime la propreté, il entoure le puits d'une petite haie; mais le plus souvent il reste ouvert, et les bestiaux viennent y boire et souiller l'eau. Ces puits portent le nom de *tatinhas*. Dans la partie que nous traversâmes le matin, l'herbe était desséchée, mais abondante; l'après-midi nous passâmes sur un terrain pierreux; c'était le premier que j'eusse encore rencontré, et il parut beaucoup incommoder les chevaux qui venaient du pays sablonneux de Pernambuco; mais bientôt nous entrâmes dans une plaine longue et étroite, sur laquelle la route était bien marquée et l'herbe entièrement brûlée des deux côtés. Nous rencontrâmes un Brésilien à pied, conduisant douze chevaux chargés, et un très-petit bidet portant une selle. Les charges étaient toutes semblables, chaque cheval portant deux sacs de cuir, remplis, à ce qu'il me parut, de *farinha*. Je fus très-surpris de voir que cet homme était chargé de conduire tant de chevaux, tandis que généralement le nombre d'hommes est à peu près égal à celui de ces animaux. Je m'aperçus que ces chevaux s'écartaient sur la plaine, et par-

raïssaient disposés à gagner les taillis ; j'ordonnai à mon guide de prendre à droite , pendant que je prenais à gauche ; nous nous portâmes promptement entre eux et le bois , et nous les empêchâmes de s'éloigner. Le conducteur me remercia beaucoup , ce qui nous fit entrer en conversation. Il nous demanda où nous comptions coucher. A Pai-Paulo , répondis-je. Il nous apprit qu'à Pai - Paulo les puits étaient taris , et que les habitans avaient abandonné leurs maisons. Je lui demandai ce que nous avions à faire. Il nous dit que son intention était de s'arrêter dans une plaine à deux lieues de distance ; qu'à la vérité nous n'y trouverions pas d'eau , mais qu'il en serait apporté une quantité suffisante , pour lui et pour nous , par son esclave , qui était demeuré en arrière , avec l'ordre de remplir une outre à un puits , près duquel nous avions passé. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre ; l'herbe manquant au lieu où nous nous trouvions , il était impossible de s'y arrêter. J'ordonnai donc à Julio et à son camarade , de laisser nos chevaux aller pêle-mêle avec ceux de notre nouveau compagnon , et d'avoir l'œil sur tous également. L'esclave nous rejoignit bientôt , remit l'outre à mon guide , et alla aider Julio , tandis que

j'avancaï tout doucement, afin de pouvoir causer avec le maître du *combois* (convoi). Il était fils d'un propriétaire qui demeurait sur les rives de l'Açu ; et possédait de nombreux troupeaux de bétail dans ces contrées. Le père était colonel de milice, et le fils, avec lequel je m'entretenais, était major du même régiment. La sécheresse avait été si grande dans ces cantons, qu'on y craignait la famine ; il avait en conséquence été envoyé à la côte pour acheter la *farinha* nécessaire à la subsistance de la famille ; elle composait la charge de ses chevaux, à l'exception d'un seul, qui portait le maïs destiné à servir de nourriture à ces animaux pendant la route. Après avoir acheté la *farinha*, il entendit parler de la défense qui avait été faite de vendre cette denrée, et apprit qu'un détachement de soldats devait être envoyé vers le lac pour lui enlever sa provision. Il avait en conséquence gagné une marche ; et, afin d'écarter les soupçons, il n'avait pris avec lui qu'un esclave, laissant en arrière tous ses gens et même son bagage. Le cheval qui lui servait ordinairement de monture portait lui-même une lourde charge de *farinha* ; et l'animal sur le dos duquel on avait mis sa selle, était un poulain trop jeune pour por-

ter un fardeau un peu considérable. Le major avait le véritable accoutrement d'un Brésilien en campagne : il était en chemise et en caleçon, des *alpargatas* ou sandales aux pieds, le fusil sur l'épaule, l'épée au côté suspendue à un baudrier, et un couteau de chasse à sa ceinture. Il me parut âgé d'environ quarante ans, robuste et bien fait; sa peau, dans les parties qui ne sont point exposées à l'air, était aussi blanche que celle d'un Européen; mais sa figure, son cou et ses jambes, étaient d'un brun très-foncé. Cet homme, qui, en d'autres temps, jouissait de toute l'aisance qu'offre le pays, et de la considération due à son rang et à ses richesses, n'avait pu se dispenser de faire ce pénible voyage, pour conserver la vie à sa famille. Il est vrai qu'on ne doit point le comparer tout-à-fait avec les personnes de sa condition en Europe. Il avait, ainsi que la plupart de ses compatriotes riches, été habitué, dès son enfance, à ce qu'on regarderait, dans un pays plus civilisé, comme de très-grandes fatigues.

Les *alpargatas* sont des morceaux de cuir, d'une dimension un peu plus grande que celle de la plante du pied de la personne qui doit le porter; elles s'attachent au bas de la jambe par plusieurs courroies. Ce sont les souliers des

Brésiliens qui demeurent loin des villes, et ne peuvent s'en procurer d'autres. Julio avait eu la précaution d'en acheter une paire ; je ne sais sans cela comment il aurait pu aller plus loin.

Nous nous arrêtàmes au lieu convenu, dans une plaine immense, où l'herbe était tout-à-fait brûlée par le soleil : les arbres même, tels que l'acajou et le mangaba, semblaient souffrir du manque d'eau, et leurs feuilles commençaient à tomber. Les deux caravanes s'établirent séparément sous des touffes d'arbres ; mais dans ces plaines, les arbres croissent rarement assez près l'un de l'autre, pour que le voyageur puisse y suspendre son hamac. Nos pauvres chevaux furent conduits à une vallée peu éloignée pour y chercher le peu d'herbe qu'avaient épargné la sécheresse et les voyageurs. Notre portion d'eau n'était pas considérable : aussi craignîmes-nous de manger trop de viande salée. Nous ne passâmes pas la nuit fort à notre aise, car le vent s'éleva et éteignit nos feux ; nous ne dormîmes guère non plus. A quatre heures on alla chercher nos chevaux pour leur donner à chacun une ration de maïs ; il y en eut un qui refusa de manger.

Dans la matinée nous avançâmes vers Pai-Paulo, trois lieues plus loin, traversant tou-

jours la même plaine , à une extrémité de laquelle nous trouvâmes la rivière de Séara-Mérim ; à l'autre , est situé le village de Pai-Paulo sur une hauteur. Ce village est sans contredit l'endroit le plus misérable que j'aie jamais vu : toutes les cabanes y tombent en ruines. Le cours de la rivière était seulement reconnaissable par la profondeur de son lit, car tout le sol environnant est composé d'un sable mouvant, qui ne diffère en rien de celui qu'on trouve dans le chenal même. Les arbres avaient perdu presque toutes leurs feuilles. J'entrais alors sur le *Sertam* (espèce de désert), et certainement ce pays en mérite bien le nom. Nous ne nous arrêtâmes pas à Pai-Paulo ; vers midi nous arrivâmes près d'un puits d'eau saumâtre , creusé dans le lit même de la rivière. Nos chevaux Pernambucois refusèrent d'abord de boire. On ôta la bourbe , et on laissa l'eau reposer : ils ne firent néanmoins, après cela , qu'y goûter légèrement. Nous fûmes forcés de prendre quelque repos , et de donner un peu de maïs aux chevaux. Le même cheval refusa encore de manger. Le guide me dit qu'il supposait qu'il n'était pas habitué au maïs , et qu'il fallait lui apprendre à l'aimer ; autrement , il serait impossible de lui faire traverser cette stérile con-

trée. On commença par tremper le maïs dans l'eau jusqu'à ce qu'il fût amolli : alors le guide l'introduisit de force dans le gosier de l'animal et lui tint ensuite la bouche fermée. Cette opération, aidée par la faim, réussit à merveille ; le soir il parut moins dégoûté ; il mit seulement un peu plus de temps que les autres à finir sa ration. Je bus de cette eau, en y mêlant du jus de limon et du sucre que j'avais apportés. Toute mauvaise qu'elle était, nous en fîmes provision ; car le soir nous ne devions pas en trouver. Le pays présentait partout le même aspect. Nous passâmes plusieurs fois le *Seara-Meirim* ; en quelques endroits, de gros rochers s'élèvent au milieu de son lit. Le soir, nous cherchâmes un abri près de la rivière, et nous établîmes nos hamacs sur un terrain en pente. Le vent qui s'élève dans ce pays vers onze heures ou minuit rend un abri nécessaire. Il souffle quelque fois très-fort ; c'est un vent sec, mais sain.

Le jour suivant nous continuâmes notre route de la même manière. J'avais depuis peu pris l'habitude de fumer de grand matin ; je trouvai que cela m'empêchait de souffrir de la faim ; et j'en étais très-satisfait, ne pouvant rien avoir de préparé avant midi. Mes gens ne mangeaient

pas le matin, à cause du retard que cela nous aurait occasionné, et il n'eût pas été convenable que je me fusse montré moins sobre qu'eux. J'étais devenu très-intime avec mon ami le major. Il apprit que nous avions des chevaux, des vaches et des chiens en Angleterre; cette circonstance augmenta son amitié pour moi. Il s'étonna d'abord que je susse monter à cheval, et trouva que je n'allais pas trop mal pour un novice arrivé depuis si peu de temps au Brésil. Il fut aussi très-surpris d'apprendre que nous avons des églises, chose dont il n'avait jamais entendu parler. Il déclara qu'il ne croirait plus désormais que les Anglais fussent des *Pagoens* (païens). Je lui dis qu'un des points principaux, en quoi notre religion différait de la sienne, c'est qu'elle ne nous obligeait pas à nous confesser. Il regardait la confession comme une pratique très-incommode, mais il ne doutait pas de son efficacité.

Nous trouvâmes un autre puits d'eau bourbeuse dans le lit de la rivière que nous traversâmes encore plusieurs fois. Le lieu où nous fîmes halte, à midi, n'offrait d'autre ombrage que celui d'un arbuste couvert de feuilles; les branches tombaient jusqu'à terre. Je m'étendis sur le sable, je fourrai ma tête entre ces bran-

ches, et couvris le reste de mon corps d'une peau. C'était un poste un peu chaud ; encore valait-il mieux être là que de demeurer entièrement exposé à l'ardeur du soleil.

Je fus très-étonné à la vue de cet arbuste. Il y a dans certaines parties du *Sertão* deux espèces d'arbres appelés pereiro et yco. Plus la sécheresse est grande, plus ces arbres semblent florissans. Tous deux sont pernicioeux pour les chevaux ; c'est-à-dire que, comme ils ne font pas de mal aux chevaux et aux bœufs sauvages, on peut supposer qu'ils n'auraient aucun effet dangereux, si les animaux qui mangent leurs feuilles n'étaient pas déjà affaiblis par la chaleur et les fatigues.

Le major nous prévint que ces arbres abondaient dans le voisinage ; conséquemment nos chevaux, furent attachés, et on leur donna à chacun une ration de maïs. L'arbuste dont je viens de parler était superbe, ses feuilles étaient d'un vert brillant. J'en ai trouvé depuis beaucoup de semblables dans cette *traversia* (traversée). Je les ai plus particulièrement remarqués dans cette partie du pays, parce qu'ils étaient les seuls qui eussent une apparence de vie.

Nous fûmes moins mal à notre aise le soir

de ce jour que la veille, l'eau quoique saumâtre étant plus claire.

Le lendemain nous eûmes encore le même pays et la même rivière à traverser. La certitude d'avoir fait du chemin pouvait seule nous convaincre que nous avions changé de place ; tant l'aspect du pays est monotone. A midi nous n'eûmes pas encore d'ombrage. L'eau était peu différente de celle que nous avions trouvée le jour précédent. Je m'étendis à l'ombre d'un rocher jusqu'à ce que le soleil ayant tourné, ses rayons tombèrent sur l'endroit où j'avais pris position. Nous avons souvent vu, sur notre route, du bétail dans le voisinage des mares ou des puits : cette fois une vache maigre, pressée par la soif, s'offrit à nos regards ; le major qui se trouvait en ce moment près de la mare, jeta par hasard les yeux sur elle et reconnut la marque des troupeaux qui lui appartiennent. Cette rencontre lui causa une surprise qui paraîtra bien naturelle. Comment cet animal a-t-il pu s'écarter si loin de son parc ? s'écria-t-il. Le fait est que le manque d'eau l'avait amenée de la distance de cent lieues. Ce même jour, nous joignîmes une petite troupe de *Sertanejos* (c'est ainsi que l'on appelle les habitants du *Sertam*), qui suivaient la même

route que nous. Ils étaient encore au lieu où ils avaient fait halte à midi ; et , lorsque nous les joignîmes , un de leurs chevaux ivres chancelait pour avoir mangé des feuilles d'ycó. Ils essayoient de lui faire avaler du maïs , dans l'espoir de le guérir ; car on assure que le maïs produit cet effet quand on l'emploie peu de temps après que l'animal a mangé de l'ycó. Au moment où nous les quittâmes , la pauvre bête se laissait tomber , et c'est avec beaucoup de peine qu'on la relevait ; le major me dit qu'il croyait qu'on lui avait porté du secours trop tard.

Je remarquai l'après-midi , dans le lit de la rivière , plusieurs bancs de rochers qui doivent former de belles cascades lorsque le courant est rapide.

Vers le soir mon guide chercha à m'éprouver. Je m'étais aperçu qu'il avait causé avec les deux Indiens au sujet du voyage ; et dans ce moment il me sondait pour voir si je serais d'avis de retourner. Je lui dis que j'étais très-décidé à poursuivre ma route , que je tirerais sur le premier qui ferait un pas en arrière : que s'il tentait de s'échapper , je galoperais après lui , et ne le manquerais sûrement pas. Il n'avait pas dit positivement qu'il voulût retourner ; mais il m'avait insinué que l'entreprise était

très-périlleuse dans cette saison , et que les deux Indiens étaient effrayés d'aller plus avant ; je savais cependant qu'il était l'instigateur de ces menées. Toutefois il n'aurait pu trouver son chemin la nuit ; les seules traces de route qu'on pouvait apercevoir étaient marquées par un sable plus foulé que le reste , et par les bords de la rivière un peu éboulés aux endroits où nous l'avions passée. Ces traces étaient donc si peu apparentes , que , même en plein jour , un homme accoutumé à suivre ces sortes de routes n'eût pu seul les reconnaître. Ainsi j'étais certain que la désertion ne pouvait avoir lieu que de jour , et je la rendais presque impossible , en me tenant toujours à cheval à la queue de la caravane. Le guide n'avait pas d'armes à feu : il ne pouvait guère penser à m'assassiner, sachant combien j'avais le sommeil léger , et que mes pistolets étaient toujours près de moi dans mon hamac : d'ailleurs une tentative de cette nature ne pouvait avoir lieu que de concert avec Julio , qui , dans la suite , se montra digne de toute ma confiance. J'eus beaucoup plus besoin de me tenir sur mes gardes en revenant , John n'étant plus avec moi. Cependant , quoique ce dernier eût assez de courage , il n'avait pas assez de vigilance.

La manière dont je menaçais de traiter mon guide ne peut être justifiée que par la position où je me trouvais : en effet s'il m'eût abandonné, les deux Indiens eussent probablement suivi son exemple. Lorsqu'un homme souffre qu'on se joue impunément de lui, il est impossible qu'il réussisse dans ses entreprises au milieu de circonstances pareilles : au reste j'avais fait ces menaces dans la conviction qu'elles suffiraient pour empêcher la tentative.

Nous fîmes une provision d'eau au lieu où nous nous étions arrêtés à midi ; et, suivant notre coutume, nous nous établîmes le soir sur les bords de la rivière.

Le lendemain nous poursuivîmes notre route absolument de la même manière ; mais à midi, à notre grande désolation, nous manquâmes d'eau ; la mare était à sec. Nous fîmes néanmoins reposer les chevaux pendant quelque temps. Ma soif était très-vive, car je n'avais pas bu le soir précédent. Il me restait encore quelques citrons ; ils furent distribués et nous soulagèrent beaucoup. Dans l'après-midi, le major me dit de l'imiter et de mettre un petit caillou dans la bouche, ressource ordinaire des *Sertanejos* en pareille circonstance. Je suivis son conseil, et je trouvai que cela produisait une grande

humidité dans la bouche. Ce fut une triste journée pour nous, et nous ne savions pas si nous pourrions arriver à une mare avant que nos chevaux ne succombassent. Un de ceux du major avait déjà été déchargé, tant il était faible. Nous passâmes, dans la journée, près de quelques cabanes désertes. Notre nuit fut terrible : plusieurs de nos chevaux refusèrent d'achever leur ration de maïs. La crainte de les voir succomber détournait un peu nos pensées de l'incommodité de notre propre situation. Mon courage était soutenu par la nécessité de soutenir celui des autres. John se sentait un peu de malaise, cela m'inquiétait ; car tout ce que nous pouvions faire nous-mêmes était de nous traîner ; et, si quelqu'un de mes gens fût tombé sérieusement malade, je ne sais quel parti nous aurions pu prendre.

Le lendemain matin, vers neuf heures, à notre grande joie, nous découvrîmes un puits. Heureusement pour nous, l'eau était si mauvaise, que nous ne pûmes pas en boire beaucoup : elle était, comme à l'ordinaire, bourbeuse et saumâtre ; cependant je n'oublierai jamais avec quelles délices j'en avalai les premières gouttes. Je voulus continuer, mais je ne pus m'y résoudre, tant le goût de cette eau était nausé-

bonde. En regardant autour de nous, nous aperçûmes quelques chèvres; Julio s'en approcha; il vit aussi quelques poules, et enfin découvrit une cabane habitée : il vint aussitôt nous apporter cette bonne nouvelle. Nous résolûmes de nous arrêter pour prendre du repos, si du moins les habitans de la cabane nous donnaient quelque espérance de trouver aux environs un peu de nourriture pour nos chevaux. Je trouvai dans la hutte une femme âgée et ses deux filles; l'homme était absent. La vieille femme témoigna beaucoup d'étonnement en apprenant que nous avions traversé le Seara-Meirim. Elle nous dit qu'elle ignorait si bientôt elle et sa famille ne seraient pas obligées d'abandonner leur cabane, comme tant d'autres avaient dû le faire. Elle indiqua au major et à mes gens une petite vallée peu éloignée, où l'on pourrait découvrir un peu d'herbe sèche et quelques feuilles d'arbres. Elle dit que c'était le seul endroit où l'on pût espérer d'en trouver, parce qu'en général il n'était pas connu des voyageurs.

J'aplanis toutes les difficultés en lui faisant présent d'un peu de *farinha*, en jetant du maïs aux poules, et prodiguant à elle et à ses filles les *minhas senhoras*. J'avais acheté un che-

vreau et une poule, je comptai l'argent sur-le-champ. Ces pauvres gens sont quelquefois pillés de la manière la plus odieuse par les voyageurs, qui disposent de leur cabane, mangent leurs volailles, et partent sans les payer. Néanmoins, quand je considère qu'il n'existe aucune loi dans ces contrées, je suis seulement surpris que de plus grands crimes ne soient pas commis. Il est vrai que chaque propriétaire sent qu'il est exposé à la chance commune ; il sait qu'en s'éloignant de sa demeure, il laisse également sans défense sa maison et sa famille. Quoi qu'il en soit, les personnes et les propriétés de ces malheureux sont absolument à la merci des voyageurs ; car, si on les tuait, et que leur hutte vînt à tomber en ruines, les gens des environs supposeraient que, comme beaucoup d'autres, ils ont quitté leur demeure : aucune recherche ne serait faite pour découvrir leur sort. C'est une conséquence du penchant naturel de ces hommes à errer d'un lieu à un autre ; en général, il n'y a ni aisance, ni sécurité qui puissent les fixer quelque part.

Dans l'après-midi, nous continuâmes notre route, et passâmes près de quelques cabanes désertes ; mais, vers la fin du jour, nous en dé-

couvrimes d'habitées ; Et , à la brune , nous nous arrêtâmes auprès d'un hameau , après avoir passé le Seara-Meirim pour la quarante-deuxième et dernière fois. Cette rivière prend sa source dans certaines montagnes vers le nord , et dans la même direction que la source de l'Açu , rivière dont j'aurai occasion de parler. Le Seara-Meirim se jette dans le Potengi , et peut-être quelques - unes de ses branches dirigent leur cours jusque vers le Paraíba. Le pays est tout-à-fait plat depuis Pai-Paulo jusqu'à l'endroit où je quittai la rivière. Le terrain est un sable mouvant , mêlé quelquefois , mais très-rarement , d'un peu de terre noire. Les arbres y sont rares et éparpillés ; et , lorsque j'y passai , ils étaient dépouillés de leurs feuilles. La rivière serpente et fait mille détours : elle se remplit en très-peu de temps , après de grosses pluies. L'eau , qui s'y précipite par torrents , ne s'y trouve retardée dans sa course que par l'inégale profondeur des diverses parties de son lit , et par les chaînes de rochers qui le traversent en quelques endroits. Le sable qui forme ce lit est très-peu différent de celui qu'on trouve sur les bords ; il approche seulement un peu du gravier. L'eau que l'on trouve dans le lit de la rivière , en creusant dans le sable , est par-

tout saumâtre, et même en quelques endroits trop salée pour servir de boisson. Cette remarque ne s'applique pas seulement au Seara-Meirim ; car j'ai remarqué que le lit de toutes les rivières qui sèchent en été, contient plus ou moins de sel ; du moins l'eau qu'on en tire n'est jamais tout-à-fait douce.

L'endroit où nous étions arrivés passe pour être éloigné de Natal de quarante lieues. La lieue du *Sertam* n'est jamais moindre de quatre milles. Il y a *legoas grandes* (grandes lieues) *legoas pequenas* (petites lieues), et *legoas de nada* (lieues de rien), que j'ai trouvées assez longues, malgré leur nom. Pai-Paulo est situé à huit ou dix lieues de Natal, ce qui laisse trente ou trente-deux lieues pour la *traversia*. Nous faisons environ trois milles à l'heure, et marchions depuis cinq heures et demie du matin jusqu'à dix, et, l'après-midi, depuis deux heures et demie jusqu'à six.

Nous avons enfin retrouvé des lieux habités par l'homme. La terre présentait encore le même aspect aride ; mais les puits étaient soignés, l'eau meilleure ; et, quoique l'herbe fût desséchée, on en pouvait trouver. J'avais formé le projet d'accompagner le major dans une partie du chemin qu'il avait à faire pour se rendre

chez lui ; mais il était nécessaire que je prisse conseil des circonstances , que je m'informasse de l'état du pays que je devais traverser. Nous continuâmes de voyager à notre manière accoutumée , prenant toutefois un peu plus de repos à midi. Nous traversâmes de la sorte un pays tout-à-fait plat , passant chaque jour auprès de deux ou trois *fazendas* (fermes où l'on nourrit du bétail) , dont les troupeaux paraissaient bien maigres , et les hommes bien misérables.

Après avoir tenu compagnie au major pendant quatre jours , je vis qu'il ne serait pas prudent de m'avancer davantage de ce côté. Les nouvelles de l'intérieur étaient mauvaises ; nous étions arrivés à une ferme où tous les bétails mouraient ; les hommes paraissaient disposés à abandonner leurs maisons , s'il ne venait bientôt à pleuvoir. J'estimais alors que je ne pouvais être à moins de deux cents milles de la côte. Nous avions marché vers le nord et vers l'ouest , nous devions être en conséquence peu éloignés de la rive méridionale de l'Açu , qui devait nous rester à l'est. Je résolus de me diriger de ce côté ; car mes chevaux pouvaient succomber , et le pays était dans un état si misérable , que je n'aurais pu en trouver d'autres capables de nous suivre. Au reste , comme

je voyageais uniquement pour mon plaisir, et que le guide craignait de s'avancer davantage, je ne voyais pas de nécessité à persévérer dans mon entreprise. Si j'avais eu des ordres à cet égard, le cas eût été différent, et j'en aurais couru tous les risques. Je fis aussi réflexion que la désertion pendant la nuit était ici très-facile, le pays étant beaucoup plus habité à mesure que nous approchions de l'Açu.

Chaque ferme à bétail a une maison assez décente, résidence du propriétaire ou du père ; et d'ordinaire quelques habitations plus petites sont éparses sur la plaine qui l'entoure. Les parcs sont près de la maison principale, et donnent au voyageur la facilité de reconnaître de loin une *fazenda*.

J'ai entendu parler d'un usage singulier qui existe dans ce pays, où les habitations sont si éloignées les unes des autres. Certains prêtres obtiennent une licence de l'évêque de Pernambuco, et parcourent ces contrées avec un petit autel fait exprès, qu'ils mettent sur le bât d'un cheval. Ils ont avec eux tout ce qu'il faut pour le service divin ; le cheval est conduit par un garçon qui sert la messe. Le prêtre est monté sur un autre cheval qui porte son modeste

porte-manteau. Les ecclésiastiques qui voyagent ainsi ramassent, dans le courant d'une année, cent cinquante ou deux cents livres sterlings, revenu considérable au Brésil, mais péniblement gagné, si l'on considère les souffrances et les privations qu'ils ont à endurer. Ils s'arrêtent et dressent leur autel partout où il y a un nombre suffisant de personnes qui consentent à payer pour entendre la messe. Ils la disent quelquefois pour trois ou quatre schillings; mais lorsqu'un homme riche a envie d'avoir un prêtre, ou qu'il est très-dévot, il donne huit ou dix *mille reis* (deux ou trois livres sterlings). Il arrive même qu'on paye cent *mille reis* pour une messe; mais cela est très-rare. On donne parfois un, deux ou trois bœufs, ou bien un même nombre de chevaux. Ces prêtres sont des hommes utiles. Si la coutume dont je parle n'existait pas, tout exercice du culte serait interdit aux habitans de beaucoup de districts; ou bien, ils ne pourraient tout au plus assister au service divin qu'une fois ou deux par an, car il y a des cantons qui sont à vingt ou trente lieues d'une église: d'ailleurs, là où il n'y a ni loi, ni religion positive et raisonnable, quelque chose vaut mieux que rien. Ces prêtres font les baptêmes et les mariages, ce qui pré-

vient l'oubli total des règles établies dans les sociétés civilisées.

Je laissai le major poursuivre sa route vers son domicile, pendant que j'avancais, ou plutôt que je battais en retraite dans une direction contraire (1). Ce jour-là nous ne trouvâmes aucun changement dans l'état du pays ; et nous

(1) Deux ou trois ans après, j'eus des nouvelles de mon ami le major. Je fis connaissance avec un homme qui habite au pied de la Serra do Teixeira qui se trouve au-delà des terres du père du major. Le vieux colonel avait été tué par un taureau devant la porte de sa maison. L'animal, resserré dans un petit enclos, était devenu furieux. Il fallait le terrasser, ce que l'on fit d'une manière toute particulière en piquant le taureau avec une petite fourche de fer en un certain endroit de la cuisse. Les pâtres s'effrayèrent et voulurent laisser à l'animal le temps de calmer sa furie. Le vieux colonel, alors âgé de soixante-dix à quatre-vingts ans, leur dit que, s'ils avaient peur, il l'attaquerait lui-même, et sur-le-champ il entra dans le petit enclos ; mais, avant qu'il fût préparé à recevoir le taureau, et lorsqu'il était encore appuyé contre les palissades, l'animal se précipita sur lui et lui enfonça ses cornes dans le corps d'une telle force, qu'elles entrèrent dans les pieux, et qu'avant qu'il pût se débarrasser, un des pâtres eut le temps de tirer un long couteau et de le lui enfoncer dans la tête entre les deux cornes, ce qui le fit tomber ; mais le vieillard perdit la vie.

eussions été fort mal par le manque d'eau , sans la rencontre que nous fîmes d'un bon pâtre. Je lui demandai le chemin qui conduisait à la ferme la plus proche ; il me l'indiqua. Je m'informai si j'y trouverais de l'eau ; il me répondit qu'à moins de connaître les lieux , je ne pourrais découvrir le puits. Il mit fin à cette conversation en offrant de me servir de guide , sans s'inquiéter s'il allongeaient par là son chemin de quatre ou cinq milles. Lorsque nous fûmes arrivés au puits , je l'invitai à dîner avec moi. Je n'avais pas des mets bien délicats à lui offrir ; mais lui-même n'avait d'autres vivres que ceux qui se trouvaient dans ses *borracas* : ce sont de petits sacs de cuir pendus aux côtés de la selle. Il ne voulut point mettre pied à terre , et repartit sur-le-champ. Mon guide , dont le cheval était un peu boiteux , était resté en arrière ; il nous rejoignit alors. Nous avons passé sur un terrain pierreux ; le puits était creusé au milieu des rochers.

Je vais dépeindre le pâtre qui se détourna de son chemin pour me montrer le puits , et son portrait pourra être considéré comme celui de tout Sertanejo en voyage. Il montait un petit cheval à tous crins ; sa selle était un peu élevée devant et derrière ; le mors et les étriers étaient

de fer rouillé, deux courroies étroites lui servaient de bride. Son costume consistait d'abord en un grand pantalon de cuir tanné, mais non apprêté, d'une couleur brune, et attaché autour du corps. Sous ces pantalons on porte des caleçons de coton. Il avait ensuite sur la poitrine une peau de chèvre, et par-dessus tout cela une espèce de manteau de cuir, qui se jette ordinairement sur une épaule. Son chapeau était aussi en cuir avec une forme basse et de petits bords : il avait aux pieds des pantoufles ; des éperons en fer étaient fixés à ses talons nus, par des courroies qui, en passant par-dessous le pied, retenaient aussi les pantoufles. Il avait à la main droite un fouet, à son côté une épée suspendue à un baudrier passé par-dessus son épaule, un couteau à la ceinture, et une pipe courte et sale à la bouche. Sur le derrière de la selle était attachée une pièce d'étoffe rouge roulée en forme de manteau, qui d'ordinaire contient un hamac et du linge pour changer une fois, c'est-à-dire, une chemise, une paire de caleçons et quelquefois un pantalon de nankin. Dans les *boroacas* qui pendent à sa selle, un Sertanejo met ordinairement d'un côté la *farinha* et la viande fumée, de l'autre un briquet, une pierre à feu (les feuilles sèches servent d'amadou), du ta-

bac et une pipe de rechange. A tout cet équipement, le Sertanejo ajoute quelquefois un long pistolet qui passe en partie par-dessous la cuisse gauche. L'allure la plus commune du cheval se rapproche du petit trot. Le teint du Sertanejo est très-brun. La couleur même de l'homme qui naît blanc devient bientôt aussi tannée que l'habit qu'il porte. L'estampe ci-jointe donnera quelque idée du Sertanejo tel qu'on le voit tous les jours à Récife.

A l'une des fermes on me raconta une anecdote qui prouve l'impossibilité où l'on est, dans ce pays, de remplir avec exactitude les devoirs de la religion. Un prêtre qui passait dans le pays fut prié par la femme du maître de la maison de s'arrêter pour baptiser son fils. Il y consentit; et, après avoir attendu quelque temps, il fit entendre qu'il désirait continuer sa route, et pria qu'on lui apportât l'enfant. La femme lui répondit : « Attendez encore un peu; il est allé mener les chevaux à l'abreuvoir, et reviendra bientôt. » Le prêtre fut d'abord assez surpris; mais il le fut encore davantage, en voyant que l'enfant qu'il devait baptiser avait treize ou quatorze ans.

Le lendemain, nous continuâmes notre route sur un terrain pierreux en quelques parties,

et qui s'élevait, mais pas assez pour que ses petites éminences pussent être décorées du nom de montagnes. John fut pendant la nuit attaqué d'un mal subit; il avait bu trop d'eau, et n'avait point voulu y mêler de spiritueux; il avait aussi refusé de fumer. Je considère l'habitude de fumer comme absolument nécessaire pour conserver sa santé dans ce pays : c'est un usage général parmi le peuple qui l'habite, et beaucoup de femmes même ont autant de goût pour le tabac que leurs maris. Au matin, mon malade se trouva mieux.

Ce jour-là nous arrivâmes vers dix heures à une habitation nommée Santa-Luzia. Elle est située dans une vaste plaine, semblable à celles où nous avons voyagé pendant plusieurs jours. Cette plaine est une *campina*, et non un *tableiro*. Il n'y avait qu'un petit nombre d'arbres auprès du puits. La vue de cette habitation ranima notre courage. Les *lotes* (bandes) de jumens vinrent boire; elles étaient toutes bien portantes, et suivies de l'étalon de chaque bande. Le bétail, les moutons et les autres animaux semblaient se réjouir de l'abondance dans laquelle ils vivaient. Nous déchargeâmes nos chevaux sous les arbres. La maison du chef des pâtres se présentait à nos regards, sur une

petite hauteur , à cent verges de distance. C'était une chaumière blanche et basse, ayant de chaque côté les étables et les parcs. Vers midi, je vis quelques pâtres occupés à traire des chèvres : j'envoyai Julio , avec une demi-piastre , demander un peu de lait , en payant. Le guide m'engagea vainement à ne pas offrir d'argent , j'ordonnai à Julio de présenter la pièce. Le lait me fut apporté ; mais la demi-piastre avait été refusée. Peu après, trois hommes de la ferme vinrent à nous ; je les remerciai du lait qu'ils m'avaient envoyé. Ils me dirent alors qu'ils désiraient savoir si j'avais prétendu les insulter en leur offrant de l'argent ; que ce n'était pas la coutume dans ce pays. Le guide m'avait prévenu que je leur ferais de la peine ; je m'étais donc attiré cette scène par ma faute. Au reste, je parvins à calmer ces hommes, en leur apprenant que j'appartenais à un pays où tout se vend, et où l'on est obligé d'acheter jusqu'au sable qui sert à nettoyer les maisons. Ils ajoutèrent que mon garçon, en allant chercher le lait, leur avait rapporté qu'il y avait un Anglais dans notre troupe, qu'ils désiraient beaucoup le voir ; car c'était un *bicho* (animal) qu'ils n'avaient pas encore vu. Je leur répondis qu'il était allé avec les

chevaux, et qu'il reviendrait bientôt; j'entendais parler de John; mais le guide leur dit que j'étais aussi un Anglais. Le *désappointement* se peignit sur leur figure lorsqu'on leur eut assuré que rien n'était plus vrai; ils s'attendaient à voir quelque bête curieuse. John revint alors, et pour le coup fut un objet de curiosité, car il ne savait pas le portugais: tout cela l'impatientait, et il se mit à jurer en anglais. Mes hommes témoignèrent le plus grand étonnement, et s'écrièrent: *falla a lingua de negro* (il parle la langue nègre). Ils se placèrent ensuite par terre auprès de mon hamac, et me demandèrent les nouvelles de Pernambuco, car ils ne s'intéressent à rien de ce qui se passe ailleurs. J'avais connu à Récife le propriétaire de la ferme; je les convainquis de ce fait en leur décrivant sa maison et son jardin: ils s'informèrent de sa santé. La conversation se termina par l'offre qu'ils me firent de quelques chevaux pour continuer mon voyage; et, à leur retour à la ferme, ils m'envoyèrent un présent de viande fumée. De cette manière je me trouvais avoir gagné à leur offrir le paiement de leur lait; néanmoins je fus plus prudent à l'avenir.

De Santa-Luzia, nous nous avançâmes au

travers de la plaine , espérant arriver à un lac dont le guide avait quelque souvenir. Cependant , à la nuit close , nous étions encore dans cette même plaine où la route est indiquée par le sable qui s'y trouve un peu plus foulé ; il était impossible de la reconnaître dans l'obscurité. Le lac aux bords duquel nous avions cru pouvoir arriver ne sèche jamais entièrement en été ; il n'y avait qu'une seule place où il fut guéable ; il était donc dangereux de le traverser de nuit. La plaine ne présentait pas un gîte fort agréable : il y avait bien çà et là des rochers de différentes dimensions , mais point d'arbres , et le vent soufflait avec violence. Le guide mit pied à terre pour chercher s'il ne trouverait pas d'herbe desséchée. Trompé dans son attente, il se porta sur la gauche de la route, mais aussi infructueusement ; il fut plus heureux dans ses perquisitions à droite du chemin. Nous ne pûmes découvrir l'endroit où il était que par ses cris : il élevait la voix et nous répondions de temps en temps ; de cette manière , nous le joignîmes. Il avait aussi découvert un gros rocher , à l'abri duquel nous déchargeâmes nos chevaux , et fîmes du feu. Nous fûmes bientôt convaincus qu'il nous serait impossible de rien faire cuire ; car le vent éparpillait notre feu ,

qui n'était fait que des branches de petits arbrisseaux, et des ronces qui croissent dans cette plaine. Nous eûmes de l'eau par un hasard très-heureux ; le guide en avait rempli une petite outre , de crainte d'avoir soif dans l'après-midi : nous nous étions bornés à cette provision , dans la pensée que nous arriverions au lac avant la nuit. Je me couchai sur deux de nos ballots à l'abri du rocher ; et toute la troupe fit à peu près de même , se partageant aussi également qu'il fut possible le peu de choses que nous avions. Dans l'après - midi , j'avais remarqué beaucoup de rochers dont les formes étaient singulières : un entre autres me parut extraordinaire ; il était placé sur un rocher beaucoup moins gros , et le point d'appui était si petit , qu'il semblait facile de déplacer cette masse ; mais je ne pus y réussir. L'incommodité de cette nuit fut très-grande, et causée surtout par la violence du vent. Nous finîmes par n'avoir plus de feu ; plongés dans une obscurité profonde , nous avions de la peine à nous entendre , tant la tempête était forte : les chevaux paraissaient souffrir, autant que nous, du défaut d'abri. Ils se serrèrent à nos côtés pendant la nuit entière.

En continuant notre route le lendemain ma-

tin, nous nous aperçûmes que nous avions bivouaqué à une demi-lieue seulement du lac. Il ne s'y trouvait point d'eau ; mais le fond était bourbeux , et l'on ne pouvait passer qu'à l'endroit où il est ordinairement guéable. Ce lac s'étend beaucoup en longueur et peu en largeur. Si on le nettoyait , il fournirait peut-être à ceux qui habiteraient dans les environs une source d'eau inépuisable ; mais au Brésil , on ne peut entreprendre de pareils travaux , il n'y a pas assez de bras. Dans l'après-midi , nous aperçûmes quelques montagnes et nous passâmes près de deux *fazendas*. Je remarquai à quelque distance de la route une montagne de forme conique , tout-à-fait isolée. Elle paraissait trop escarpée pour qu'il fût possible aux chevaux de la gravir. Je regrettai beaucoup qu'elle ne fût pas située dans un lieu où je pusse m'arrêter , et l'examiner à mon aise. Le guide s'étonna de ma curiosité. Il me dit que les chevaux ne pourraient jamais parvenir jusqu'au sommet de cette montagne , et qu'elle était couverte de serpens. Tout cela pouvait être vrai ; mais il me parut que l'intention du guide était uniquement de me détourner de cette entreprise. La plaine où nous étions paraissait annoncer , en plusieurs

endroits, que la mer l'avait autrefois submergée. La parfaite égalité du sol et les parcelles d'une substance semblable à des coquilles pulvérisées, mêlée avec le sable, faisaient naître cette conjecture, qui était fortifiée par l'aspect des rochers usés, à une certaine hauteur, comme le sont, par les vagues, ceux qui bordent la mer. Après avoir traversé beaucoup de terrains boisés, nous passâmes la nuit dans un lieu où plusieurs maisons réunies formaient un hameau.

Le lendemain, nous traversâmes encore des terres couvertes de bois, et, vers midi, nous arrivâmes à la ville d'Açu. On peut se figurer la joie que j'éprouvai de revoir une église, un village et des hommes civilisés, si toutefois on peut appeler ainsi les habitants de ce pays, d'après les idées européennes.

Le pays que j'ai traversé en venant de Natal, quelque accroissement que reçoive sa population, et quelque civilisée qu'elle devienne, ne sera jamais fertile. Mais nul doute qu'il ne pût être amélioré, si l'on y creusait des puits, si l'on y établissait des citernes, et surtout si l'on y plantait des arbres. Les plaines au travers desquelles j'ai passé, sont de trois sortes. Celles dont le sol est un sable mouvant produisent

l'acajou, le mangaba et plusieurs espèces de palmistes ; l'herbe y est courte et de mauvaise qualité : dans ces lieux, croissent aussi plusieurs plantes rampantes, semblables à celles qui viennent le long des bords de la mer, en Angleterre. Les arbres y sont clair-semés. Le fruit de l'acajou et celui du mangaba sont délicieux, et semblent d'autant meilleurs, que c'est au milieu de sables arides qu'on les trouve. On a souvent décrit le premier ; l'autre est un petit fruit rond, qui ressemble beaucoup à une pomme sauvage : il est sucré ; on connaît qu'il est mûr lorsqu'il tombe de l'arbre. La pulpe en est fibreuse, mais molle ; il renferme trois noyaux, dont le goût approche de celui des amandes. Les palmistes donnent aussi des fruits qu'on mange, au besoin, mais qui sont insipides.

Ces plaines sont des *taboleiros*, de même que celles de la seconde sorte, sur lesquelles on remarque d'épaisses broussailles. La nature du sol ne leur permet pas de s'élever au delà d'une certaine hauteur, celle d'un homme à cheval. La route, en beaucoup d'endroits, passe au milieu de ces buissons ; et, comme ils ne donnent pas d'ombre et empêchent le vent de rafraîchir l'air, c'est là que l'ardeur du soleil se

fait le plus fortement sentir. Ces fourrés ne sont cependant pas assez épais pour empêcher le bétail d'y pénétrer et d'y chercher sa pâture.

Les plaines de la troisième sorte sont celles dont le sol est meilleur, et qui produisent de bonne herbe, mais où il ne vient pas d'arbres : on n'y trouve que des arbrisseaux et des ronces, il y a même des quartiers qui en sont dépourvus. Le sol, pierreux en quelques endroits, s'élève et s'abaisse de manière à produire des inégalités de terrain, dont l'effet est d'interrompre l'aspect uniforme de ces plaines, qui se présentent, comme une mer sans bornes, à l'œil du voyageur, et sur lesquelles, après avoir marché pendant plusieurs heures, il lui semble qu'il n'a pas changé de place. Ces plaines sont des *campinas*. J'ai traversé quelquefois des terrains couverts d'arbres élevés, auxquels, dans notre pays, on donnerait le nom de forêts. Mais, au Brésil, ils ne sont pas d'une étendue assez considérable pour produire une différence remarquable dans l'aspect des vastes régions que j'ai parcourues. L'image que cette contrée a laissée dans mon esprit est celle d'un pays plat et découvert.

Je n'ai guère entendu parler de bêtes féroces

dans ces plaines ; je suppose qu'elles étaient retirées en de meilleurs cantons. Nous ne fûmes pas non plus beaucoup incommodés par les serpents ; cependant mes gens ne manquaient jamais , en établissant notre bivouac , de regarder soigneusement tout autour de la place que nous avions choisie , ce qui prouve que ces reptiles sont communs dans le pays : autrement de telles précautions ne seraient point devenues une habitude pour mes Indiens. Tout ce que je puis dire, c'est que ces animaux dangereux ne se trouvent pas en grande quantité dans la partie stérile du pays ; mais dans le voisinage des lacs et des grandes mares d'eau , dans les lieux fertiles , on entend souvent le serpent à sonnettes. Nous vîmes , dans un terrain rocailleux , une petite espèce de lapins appelée *moco*. Le *carapato* et la *chigua* (1) avaient entièrement disparu depuis que nous avions quitté *Lagoa seca* et les environs de Natal. On a si souvent décrit la *chigua* , qu'il est inutile d'en donner ici une description minutieuse ; c'est un très - petit insecte qui se loge dans la peau , et principalement sous les ongles du pied. Dans les parties du pays qui bordent la mer , cet

(1) *Chique*, ou pou de Pharaon, *pulex penetrans*.

animal est très-commun , surtout dans les endroits sablonneux : cependant , quoique le sol des plaines du *Sertam* paraisse formé de la même espèce de sable , on n'en voit pas un dans tout l'espace compris entre Natal et Aracati.

Nous arrivâmes à Açu , le 1^{er}. décembre , après avoir fait environ trois cent quarante milles en dix-neuf jours. L'inquiétude continue dans laquelle je m'étais trouvé , m'avait empêché de tenir un journal régulier de mes opérations. D'Açu à Aracati , j'ai recueilli les noms des lieux par où je suis passé. Cette contrée est plus habitée , et j'étais plus près de la côte. Je voyageais-aussi bien plus à mon aise. Mais entre Natal et Açu , si j'en excepte le village abandonné de Pai-Paulo , je n'ai traversé aucun endroit qui mérite même ce nom de village. Je n'y ai trouvé de loin en loin que des cabanes isolées et souvent inhabitées. C'est un pauvre et triste pays.

La ville d'Açu est bâtie en carré autour d'une place , et contient environ trois cents habitants. Elle a deux églises, une maison de ville , et une prison que l'on bâtissait alors : c'était le gouverneur qui avait conçu et ordonné ces travaux. La ville est située sur la grande rivière d'Açu , à un endroit où elle se partage en deux bran-

ches, qui se rejoignent ensuite à peu de distance. Elle est bâtie sur la rive septentrionale de la branche la moins considérable. Entre ces deux bras est une île de sable dont la longueur est d'environ trois milles. Nous passâmes à pied sec les deux lits de la rivière, et nous arrivâmes sur la place, qui n'est point pavée. Plusieurs habitans étaient sur leur porte, car les voyageurs excitent d'ordinaire la curiosité; mais notre aspect l'augmentait encore. J'étais monté sur une selle anglaise, et cette nouveauté attirait l'attention. La plupart des maisons n'ont que le rez de chaussée, quelques-unes sont plâtrées et blanchies; quant aux autres, la terre qui a servi de mortier conserve sa couleur naturelle, en dedans comme en dehors; elles ne sont ni parquetées ni carrelées, de sorte qu'avec tout le soin possible, lorsque l'eau est rare, leurs habitans ont de la peine à se tenir propres. Quoique les Brésiliens de la basse classe, dans toutes les races, aient quelques habitudes qui approchent de celles de la vie sauvage, ils sont d'une propreté remarquable sur leur personne. L'une des plus grandes incommodités qu'un Brésilien trouve à l'endroit qu'il habite, c'est l'éloignement d'une rivière ou d'une mare où il puisse se baigner.

Je commençai par m'enquérir de la demeure d'un sellier, homme de couleur, que mon guide connaissait. Cet homme, non moins curieux que les autres, était devant sa porte pour voir les voyageurs : il reconnut sur-le-champ son ami et s'avança pour lui parler. Il nous procura une maison pour le temps de notre séjour : elle n'était ni plâtrée ni blanchie ; elle contenait deux pièces et avait deux portes, l'une donnant sur la place, et l'autre du côté de la rivière. Lorsque nous fûmes installés, et que j'eus fait ma toilette, je sortis pour aller visiter le vicaire, qui logeait dans la meilleure maison de la ville, je veux dire seulement celle qui paraissait la moins chétive. Elle était de la grandeur des chaumières de laboureurs ou de petits fermiers en Angleterre, mais pas à beaucoup près aussi commode, quoiqu'elle fût pavée en briques. Il est vrai que ces climats n'exigent pas, comme les pays froids, ces arrangemens soignés, cet indéfinissable je ne sais quoi, de création anglaise, appelé *comfort*. Je dis au vicaire que je venais lui rendre visite comme à la première personne de la ville, et que je m'estimerais heureux d'être accompagné dans mon voyage des prières de sa congrégation, et en particulier de celles d'un ecclésiastique dont le gouverneur m'a-

vait parlé avec tant d'éloges. La conversation continua quelques instans entre nous ; mais je ne demeurai pas long-temps , me trouvant très-fatigué. Je m'arrangeai pour envoyer mes chevaux du côté de Piato , où l'on pouvait se procurer de l'herbe , des tiges vertes de maïs , de canne à sucre et d'autres plantes ; mais le guide me recommanda de m'arrêter le moins de temps qu'il me serait possible. Il m'assura que tant que les chevaux continuent la route sans interruption , ils se portent bien ; mais que si on les laisse reposer , ils deviennent mous , engourdis , et incapables de service. Je n'étais pas très-persuadé de ce qu'il me disait ; mais comme je n'avais pas de raison pour m'arrêter à Açú , j'ordonnai que Julio ramenât les chevaux le lendemain à deux heures , afin que nous pussions , à quelque prix que ce fût , avoir vingt-quatre heures de repos. J'appris dans la suite , par expérience , combien le guide avait raison. Un travail constant et réglé est plus avantageux aux chevaux que le repos , lorsqu'il se prolonge au-delà d'un jour entier.

Notre ami le sellier nous raconta , entre autres choses , que , peu de temps avant nous , il avait passé sur le terrain que nous avons parcouru en venant de Santa-Luzia. Il était accompagné

d'un autre homme, d'un garçon et d'un chien. Ils avaient pris poste pendant la nuit à l'abri d'un des rochers qui sont dans le voisinage du lac dont j'ai parlé. Son compagnon avait emmené les chevaux paître à quelque distance, le garçon et le chien étaient restés avec lui. Il avait allumé du feu, et se préparait à faire cuire de la viande fumée, lorsque le garçon s'écria : où est le chien ? Il lui répondit : le voici, qu'y a-t-il ? Quels yeux sont-ce là ! reprit le garçon, montrant un enfoncement dans un des coins du rocher ? Le sellier regarda, vit des yeux étincelans et rien autre chose. Il appela aussitôt son chien, saisit son fusil, et fit feu sans savoir sur quel animal le coup était dirigé. C'était un jaguar (le tigre de l'Amérique méridionale) qui s'élança au dehors et prit la fuite. Il était caché sous le rocher ; la clarté du feu rendant plus obscure la place où il se tenait, avait empêché qu'on ne vît son corps ; ses yeux seuls étaient visibles. Il paraît qu'il se tenait tapi dans ce trou, attendant, pour se jeter sur sa proie, que tout fût tranquille.

J'ai appris qu'il y avait des salines importantes à l'embouchure de l'Açu, et que de petites

barques des différens points de la côte venaient de temps en temps en enlever le produit.

Je pris à Açú un second guide , celui que j'avais amené de Goïana ne connaissant pas le reste de la route ; cependant je le gardai avec moi , parce que, bien que ce fût un homme qui ne me plût pas infiniment , il était très-habile dans son emploi : il conduisait fort bien les chevaux ; grâces à ses soins et à son expérience, ils arrivèrent sans aucune blessure ; ce qui, d'après la surprise manifestée par tous ceux qui les virent, prouve un bonheur ou une adresse rares. Ce guide au reste était un grand vaurien , qui maltraitait les pauvres gens chez qui nous logions , lorsqu'il croyait pouvoir le faire avec impunité. Il répétait continuellement que j'étais un grand personnage , afin de se donner plus d'importance. Je le laissais faire ; mais à notre retour , dans un temps où je me trouvais indisposé , il se donna pour le chef de la troupe ; je le pris sur le fait. Je le déconcertai beaucoup , en le menaçant de le renvoyer de mon service. Lorsque je fus rétabli , il prit soin de cacher ses fredaines , et de faire plus d'attention à ceux qui pouvaient l'entendre. Mon second guide était un mulâtre jeune et robuste , fils d'un habitant d'Açú ; il avait une

bonne réputation. En partant il emmena un très-beau chien, qu'il me céda dans la suite.

Julio revint le lendemain avec les chevaux, et entre trois à quatre heures de l'après midi nous quittâmes Açú.

CHAPITRE VII.

Continuation du voyage. — D'Açu à Aracati. — D'Aracati à Seara. — Les Indiens. — Le dernier gouverneur. — La famille des Feitozas.

Nous fîmes route au milieu de terres boisées pendant environ une lieue, et nous arrivâmes sur les bords du lac Piato. Nous les suivîmes pendant une demi-lieue, et déchargeâmes nos chevaux près de la *caza de palha* (maison de paille) du commandant du district. Le lac de Piato a environ trois lieues de long et une de large. Ses bords sont fertiles ; ils produisent en abondance le riz, le maïs, les cannes à sucre, les melons, et j'ai vu quelques cotonniers plantés très-près de la rive. Les terres qui environnent le lac étant beaucoup plus élevées que son niveau, les eaux qui s'y précipitent dans la saison pluvieuse détruisent toute apparence de culture, jusqu'à ce que, les pluies ayant cessé, on recommence les mêmes travaux pour la saison prochaine. Dans les années, comme celles où j'ai voyagé dans ce pays, les habitans périraient si le lac n'existait pas. C'est à lui que

les habitans d'Açu, dans le temps que j'y passai, sont redevables de pouvoir rester dans leurs demeures. L'air d'abondance, la brillante verdure, les bestiaux et les chevaux bien nourris qui frappèrent nos regards en longeant ses bords, nous ranimaient nous-mêmes. Nous sentions une sécurité, une espèce de certitude (que de longtemps nous n'avions éprouvée), qu'à tout événement, les choses de première nécessité ne nous manqueraient pas. Les montagnes brûlées qui entourent le lac, ses bords bien cultivés, et les marais profonds et dangereux qu'il renferme dans son centre, et qui empêchent la communication entre les habitans des deux rives, formaient un tableau singulier. Il n'y avait pas d'eau dans le lac; mais la vase était trop profonde et trop molle pour qu'un homme pût le traverser : on ne pouvait non plus essayer de passer d'un bord à l'autre par le moyen d'un radeau; le moindre poids l'eût fait enfoncer.

Nous nous établîmes sous un arbre planté sur une éminence, ayant le lac à notre droite. Entre cet endroit et la maison du commandant, il y avait un ravin profond, au milieu duquel les eaux se précipitent du haut de la montagne pendant la saison des pluies. Ce ravin était

cultivé, et on avait établi une clôture tout autour, laissant seulement un étroit sentier pour aller, du lieu que nous avons choisi pour station sur la montagne opposée, à une cabane construite en bois et couverte de feuilles du carnaüba et autres arbres à chou. C'était seulement une habitation passagère pour la saison d'été; la résidence ordinaire du propriétaire était à Açú. Il avait une famille nombreuse, dont toutes les personnes étaient très-timides; j'aperçus à peine les femmes, quoique de temps en temps elles se fissent entrevoir, jetant à la dérobée un coup d'œil curieux sur les Anglais, qu'elles avaient regardés jusqu'alors comme une espèce d'hommes toute particulière.

Dans l'après-midi je fus témoin d'un tour d'adresse surprenant, exécuté par l'un des fils du commandant, garçon d'environ quatorze ans. J'avais souvent entendu parler de la manière de prendre les bœufs sauvages dans le *Sertão*. L'homme qui doit exécuter cette opération monte à cheval, et, armé d'une longue perche au bout de laquelle est un aiguillon, il poursuit l'animal qu'il veut terrasser, jusqu'à ce qu'il le joigne; alors il lui perce le flanc entre les côtes et la hanche, et s'il frappe le bœuf, juste à l'instant où il lève les pieds de derrière, il le jette

par terre avec tant de force , que souvent il le fait rouler sur le dos. Quelques bœufs avaient passé et repassé dans les champs de maïs du commandant , un des garçons ne put souffrir ces visites importunes. Il monta sur un des chevaux de son père , dont quelques-uns étaient très-beaux , saisit une des perches en question et partit à poil , en chemise et en pantalon , pour attaquer ces animaux. Il commença par les chasser du champ de maïs , puis les poursuivit , et en atteignit un de sa lance au moment favorable ; il le jeta par terre ; mais , avant qu'il pût tourner bride , un autre bœuf l'attaqua par derrière et enfonça ses cornes dans la cuisse du cheval. Le jeune homme avait heureusement eu la précaution de brider son cheval ; s'il l'eût monté à la longe seulement , il aurait probablement couru plus de danger. Un de ses frères vint à son secours , et parvint à le dégager. La facilité avec laquelle l'animal avait été renversé prouve qu'il faut plus d'habitude et de vivacité que de force dans cet exercice.

Vers le soir il survint une ondée ; c'était la première que nous eussions eue depuis notre départ de Goïana , et même la seule qui tomba pendant toute la durée de mon voyage de

Gioana à Seara. Ordinairement il ne tombe pas d'eau à cette époque de l'année, et les malheurs causés par sa rareté provenaient de ce que les pluies avaient été, l'hiver précédent, moins abondantes que de coutume. Nous gagnâmes la hutte en traversant le ravin, laissant la plus grande partie de notre bagage sous l'arbre où nous l'avions placé : la pluie ne dura pas. La petitesse de la hutte ne nous permettait pas d'y passer la nuit, et l'arbre en était trop éloigné, pour qu'en cas de pluie nous pussions y arriver avant d'être mouillés. D'après cela, je me déterminai à m'établir dans le ravin, tout près de la clôture, au pied de la montagne sur laquelle était située la hutte. Je me fis un lit sur deux ballots, au vent du feu que nous avions allumé ; mais des milliers de *mosquitos* (moustiques) s'élevèrent, m'obligèrent de quitter la place et d'aller m'étendre sur une peau de l'autre côté du feu. Ce feu était entretenu principalement avec de la fiente de bœuf desséchée, dont la fumée était si épaisse et l'odeur si forte, qu'elle écartait tout-à-fait ces insectes importuns ; mais ce remède est désagréable, car la fumée empêche presque d'ouvrir les yeux et de parler. L'envie de nous soustraire à ces myriades de *mosquitos* qui volaient au-

tour de nous, nous fit préférer la fumée, comme le mal le plus supportable. Malgré ces désagréments, nous nous amusâmes de la peine de ceux qui laissaient ralentir leur feu; personne ne dormit beaucoup, le soin des feux obligeant chacun d'être sur le qui-vive. Vers le matin la fumée pouvait à peine nous protéger contre ces insectes. J'appris par la suite que, dans les environs d'un lac ou d'une grande mare d'eau, c'est toujours à l'endroit du terrain le plus élevé qu'il faut s'établir. Le commandant, qui s'était logé sur le haut de la montagne, était lui-même obligé d'entretenir, pendant toute la nuit, des feux, au vent de sa maison.

Nous partîmes de bonne heure, et continuâmes notre route pendant quelque temps le long des bords du lac; nous entrâmes alors sur un terrain découvert, où toutes les plantes étaient desséchées. Nous passâmes la nuit sous un bouquet d'arbres à environ vingt milles de Piato. Le bétail que nous vîmes ce jour-là était bien portant, ce qui indiquait que le pays avait de l'eau en abondance.

La route que nous suivîmes le lendemain nous fit traverser des bois et des terrains pierreux; mais les bois dans cette partie du pays ne sont ni étendus, ni d'une croissance vigoureuse:

les arbres n'ont pas la hauteur de ceux des forêts de Pernambuco, et les taillis y sont moins épais. Nous passâmes sur des terres où le bétail était dans le meilleur état, et nous vîmes même un troupeau entier de chevaux blancs. Je demandai un peu d'eau aux habitans de l'une des maisons; ce service me fut rendu par une jolie fille blanche, qui paraissait âgée de dix-sept ans. Elle parlait beaucoup et avec vivacité, de manière à faire connaître qu'elle avait habité des contrées plus civilisées. Il y avait dans la maison deux petits enfans de couleur qui lui appartenaient : elle était fille d'un petit propriétaire, qui l'avait mariée contre son gré à un riche mulâtre. Elle donna à mon guide une commission pour son mari, qui surveillait une coupe de bois sur le bord de la route que nous allions suivre. Nous l'y rencontrâmes : c'était un homme d'environ quarante ans, d'une couleur plus foncée que celle des mulâtres ordinaires. J'appris par le guide d'Açu l'histoire de la petite blanche; elle avait fait quelque bruit dans ces cantons. Dans l'après-midi nous traversâmes un marais salé, entouré d'une grande quantité de carnaûbas. Nous côtoyâmes ce marais, cherchant un passage; nous choîsîmes un endroit, où nous aperçûmes les pas

de voyageurs qui l'avaient traversé récemment. La vase avait un pied ou un pied et demi de profondeur ; mais en d'autres endroits le passage était impraticable. On voyait le sel cristallisé partout où le pied d'un cheval avait laissé un trou , dans lequel un peu d'eau était venu s'égoutter. La largeur du marais vers le milieu est d'environ deux cents verges , et sa longueur d'à peu près une lieue. Après avoir quitté le marais nous entrâmes sur le *Taboleiro* où nous devions coucher. Vers le soir le vent s'éleva. J'étais assis en travers sur ma selle , les deux jambes pendantes du même côté , tenant à la main mon parasol ouvert, pour me garantir des rayons du soleil ; une bouffée de vent nous enleva moi et mon parasol , et nous porta doucement sur le sable , au grand divertissement de mes compagnons. Si le cheval eût pris le mors aux dents , je me serais trouvé dans une situation très-désagréable ; mais il avait trop voyagé pour être effrayé de semblables bagatelles.

Nous continuâmes de voyager pendant deux jours sur le même sol , c'est-à-dire sur des plaines plantées d'arbres épars , et sur quelques terrains boisés. Nous passâmes encore deux marais salés ; mais ils n'étaient pas bourbeux. L'eau qu'on y trouve en creusant est pourtant salée ,

mais le fond était sec et dur. Mimoza, la chienne de mon nouveau guide, nous amusait beaucoup. Elle allait toujours quêtant dans le bois, à peu de distance de la route, où elle revenait de temps en temps. Elle était très-habile à découvrir le *tatu bola* ou *tatu* roulant, petite espèce d'armadille. Cet animal est protégé par son écaille; lorsqu'on le touche, il se roule à la manière du hérisson. Aussitôt que la chienne en trouvait un, elle le touchait du museau et aboyait, continuant ce manège chaque fois que l'armadille faisait un mouvement, jusqu'à ce que son maître lui répondît. Nous prîmes de la sorte plusieurs de ces animaux; la chair en est aussi délicate que celle du cochon de lait. Le *tatu verdadeiro*, ou vrai armadille, qui est beaucoup plus gros, ne se roule pas; Mimoza poursuivait quelquefois les fugitifs jusqu'à leurs trous; elle y restait en sentinelle, attendant que son maître la rappelât. Il existe une troisième espèce d'armadille, appelée *tatu greba*, qui, dit-on, se nourrit de chair humaine.

Le 7 décembre, nous arrivâmes à dix heures du matin au village de Santa-Luzia, qui contient deux ou trois cents habitans. Il est bâti en carré, et a une église; les maisons y sont pe-

tites et basses. Je trouvai dans ce village le moyen de remplir mes bouteilles à liqueurs, et de faire provision de *rapaduras*. Ce sont des galettes de sucre brun, qu'on fait bouillir jusqu'à ce que le sucre se durcisse en refroidissant, ce qui les rend plus portatives et moins sujettes à se gâter dans le voyage.

La veille de notre arrivée à Santa-Luzia, nous avions fait halte, à midi, sous des arbres, non loin d'une cabane. J'aperçus la peau d'un jaguar (*onça pintada*, dans la langue du pays), étendue sur des morceaux de bois; elle paraissait toute fraîche. J'entrai en conversation avec le maître de la cabane, qui m'apprit qu'à l'aide de trois chiens, il avait tué cet animal. Le jaguar avait fait un grand ravage parmi ses moutons; il échappait à tous les efforts qu'on faisait pour le surprendre, ne se montrant pas deux fois de suite au même endroit. La veille, mon homme sortit, suivant son usage, avec ses trois chiens; son fusil était chargé, mais il n'avait plus de munitions, et il ne lui restait pour défense, son coup tiré, qu'un couteau qu'il portait à sa ceinture. Un des chiens trouva la piste du jaguar, et la suivit jusqu'à la tanière; l'animal y était : les chiens l'attaquèrent. L'un d'eux fut tué, les deux autres furent blessés.

L'homme fit feu au moment où le jaguar sortit, le coup porta ; lorsque le chasseur s'aperçut que le jaguar était grièvement blessé, il se précipita sur lui, le couteau à la main, et le tua. Dans le combat il eut un bras déchiré ; il le portait en écharpe. Il me demanda un peu de poudre, en me disant qu'il y avait encore un autre jaguar dans les environs. La peau de ces animaux est très-recherchée au Brésil, où elle sert de chabraque ; de la manière dont les selles sont faites dans ce pays, elles exigent une couverture quelconque. Je possède une chabraque de jaguar qui a cinq pieds trois pouces de long. L'*onça vermelha* (*felis concolor*), et l'*onça preta* (*felis discolor*), sont communes ; mais le jaguar est plus commun encore et plus redouté.

Le même jour nous passâmes le lit desséché du Panema : c'était la troisième rivière que nous avions traversée depuis notre départ d'Açu ; toutes étaient dans le même état.

Santa-Luzia est située sur la rive septentrionale d'une rivière tarie dans un terrain sablonneux. Nous nous reposâmes à midi sous le toit d'une misérable hutte. Des cendres froides et un banc formé de branchages entrelacés annonçaient seuls qu'elle avait été habitée. Plu

sieurs des habitans du village vinrent aussitôt nous demander des nouvelles de Pernambuco, entre autres, un jeune homme, dont l'accent annonçait qu'il était originaire d'une province septentrionale du Portugal; on voyait, par ses manières, quelle haute idée il avait de sa personne. Il assura qu'il était muni d'ordres du commandant pour me demander mon passe-port. Je lui répondis que si le commandant avait voulu voir mon passe-port, il m'eût envoyé un de ses officiers. Le jeune homme observa qu'il était le sergent du district. Je répliquai que je ne doutais pas de la vérité de ses paroles, mais que je ne pouvais reconnaître son grade, puisque, au lieu d'être en uniforme, il était vêtu comme les autres, en chemise et en caleçon : j'ajoutai que ses manières m'avaient, au reste, entièrement déterminé à ne lui montrer mon passe-port dans aucun cas. Il insista; je me tournai vers Julio, et lui demandai s'il entendait les discours de cet homme. Julio répondit : Oui, maître, soyez tranquille ! Le sergent nous quitta, et nous préparâmes nos armes, ce qui étonna et amusa quelques-uns des plus paisibles habitans. Je vis bientôt revenir mon jeune homme; il s'avancait vers nous accompagné de deux ou trois personnes. Je lui criai

de ne pas approcher, ou bien que Julio ferait feu. Il jugea convenable de s'arrêter ; et, comme je crus moi-même prudent de m'éloigner le plus tôt possible, nous quittâmes le village vers une heure après midi, par un soleil brûlant, et nous fûmes débarrassés de l'inquisition de ce sergent. La rivière sur laquelle est situé ce village sépare les capitaineries de Rio-Grande et de Seara ; conséquemment il y avait bien des raisons pour que le commandant demandât mon passe-port ; mais il était nécessaire de maintenir la haute opinion qu'on avait du nom d'*Inglez*, partout où les hommes avaient assez d'intelligence pour comprendre que les *Inglezes* n'étaient pas des *bichos* (animaux), et en même temps de conserver mon importance vis-à-vis des personnes que j'avais avec moi. Il ne me convenait pas de fléchir devant un homme qui paraissait avoir envie de me faire sentir la prépondérance qu'il jugeait attachée à sa place. Si j'eusse été invité, d'une manière polie, à me rendre à la maison du commandant, ou si le sergent se fût présenté en uniforme, tout se serait bien passé. Ces bagatelles, quoique peu importantes en apparence, sont d'un grand poids auprès d'hommes qui ont fait si peu de progrès dans la civilisa-

tion : l'opinion publique est tout. Si l'idée que j'étais un *bicho* et un hérétique n'eût pas été contre-balancée par celle du rang et de l'importance de ma personne, j'aurais eu tout le vilage contre moi ; et mes gens, eux-mêmes, m'auraient abandonné.

L'aspect général de la capitainerie de Rio-Grande est celui d'un pays médiocrement fertile au midi de Natal, et tout - à - fait stérile au nord de cette ville, à l'exception des rives du Potengi et des terres voisines.

Nous traversâmes le domaine de Ilha, éloigné de Santa-Luzia, d'une lieue et demie ; et après avoir pris de l'eau, nous poussâmes quatre lieues plus loin, jusqu'à une maison inhabitée et qui n'était pas achevée. Le propriétaire avait commencé, l'année précédente, à bâtir, dans le temps des pluies, et avait continué jusqu'à ce que la source d'eau voisine se fût tarie. La maison était vaste et couverte en tuiles ; cependant on n'y voyait que la charpente des murs. On avait eu l'intention d'établir une *fazenda* ; mais le manque d'eau détourna probablement le propriétaire de ce dessein. Tout le pays entre Ilha et Tibou, où nous fîmes halte le lendemain à midi, était alors sans eau. Deux troupes de voyageurs, sans compter la nôtre, avaient trouvé

leur gîte dans cette maison. Les différens feux, les groupes qui les entouraient; des hommes occupés à faire la cuisine; d'autres à prendre leur repas; d'autres enfin à dormir; les bâts, les coffres dispersés çà et là, formaient un tableau singulier. L'obscurité régnait autour de nous; le vent se faisait sentir, car la maison n'avait pas de murailles, et le toit n'était supporté que par des poteaux de bois. Ce fut seulement à la lueur des feux qui éclairaient tantôt l'une, tantôt l'autre des figures des voyageurs, que je pus distinguer la couleur, et par conséquent, en quelque sorte, le rang des personnes. Je pouvais être en compagnie d'une troupe d'esclaves, comme d'une troupe de blancs, car toutes deux se fussent établies de la même manière pour la nuit. Un vieillard, homme de couleur, m'adressa la parole, et me demanda si j'étais l'Anglais qui s'était arrêté à Santa-Luzia. D'après ma réponse affirmative, il me dit qu'il était chez le commandant au moment où le sergent arriva, et qu'il s'était élevé de vifs débats sur la manière dont on devait se conduire envers moi et mes gens; que mon refus de livrer mon passe-port avait occasionné divers soupçons, et qu'entre autres conjectures sur ce que je pouvais être, un imbécile avait dit que je

pourrais très-bien être l'un des agens de Bonaparte et qu'il fallait savoir quels étaient mes desseins. J'ai eu bien des fois occasion de m'amuser des étranges idées que les habitans de ce pays ont des nations éloignées, dont ils connaissent seulement le nom, et peut-être quelques détails isolés, mais tellement altérés par leur défaut d'intelligence, qu'il me fut souvent difficile de démêler ce qu'ils avaient réellement dans la pensée.

Nous traversâmes encore un marais salé dans l'après-midi. Celui que j'avais passé le 4 du mois est le seul dans son espèce. Tous ceux dont j'ai déjà parlé, ou dont j'aurai occasion de parler dans la suite, sont secs; le sol, en été, est très-dur et ne produit pas d'herbe; mais, sur leurs bords on voit plusieurs des plantes qui croissent le long de la mer; l'eau qu'on y obtient en creusant est tout-à-fait salée.

Notre route, le lendemain matin, nous conduisit parmi des taillis, où nous marchâmes trois lieues dans le sable, et ensuite dans un marais, où nous fîmes encore trois lieues. Vers midi nous passâmes auprès d'une cabane habitée par le pâtre d'une *fazenda*, et ensuite nous atteignîmes une montagne de sable appelée Tibou, d'où nous revîmes la mer. Je ne saurais

peindre les sensations que cette vue me fit éprouver. Il semblait que je me retrouvais dans mon pays, et que je reprenais mes habitudes. La source voisine de la cabane était tarie ; mais il y en avait une de l'autre côté de la montagne, qui fournissait encore un peu d'eau. Nous nous établîmes à midi dans une chétive hutte, construite au sommet de la montagne par les habitants de la *fazenda*, pour y saler et sécher leur poisson : ils avaient choisi cet endroit à raison de son élévation, et comme bien exposé au vent. La descente vers la mer est rapide, mais peu dangereuse ; les pieds des chevaux s'enfoncent dans le sable, et l'on ne court pas le risque de les voir glisser et rouler du haut en bas. La longue route que nous avons faite dans les deux dernières journées, avait beaucoup fatigué le cheval que montait mon guide de Goïana. Je m'aperçus que cet homme n'était pas disposé à aller à pied pour soulager son cheval, et pensant qu'il le ferait à mon exemple, je mis pied à terre, je me dépouillai d'une partie de mes vêtemens, je débridai mon cheval et le laissai aller en liberté parmi les autres ; cette idée me réussit, et John lui-même fut alors honteux de se trouver seul à cheval.

~ Nous avançâmes très-rapidement sur des

sables humides ; nous passâmes auprès de deux cabanes de pêcheurs , à deux lieues de Tibou , et , une lieue plus loin , nous nous éloignâmes du rivage , en suivant dans le sable un sentier dont la pente était assez escarpée , et qui nous conduisit au hameau d'Areias , composé d'une maison de belle apparence , et de cinq ou six huttes de paille. Les terres que nous avons traversées cette après-midi en longeant la côte , sont basses, sablonneuses, incultes et dépouillées d'arbres. Dans les années moins rigoureuses que celle-ci , il y a une source près des cabanes de pêcheurs que nous avons vues , mais elle était alors entièrement tarie. Ces cabanes sont situées auprès d'une petite pièce de terre dont le sol est moins sablonneux que celui des environs. On y fait tous les ans une récolte de melons d'eau , qui avait tout-à-fait manqué cette année. En arrivant à Areias , je me dirigeai vers la maison principale et demandai à y passer la nuit. On m'offrit la chambre de devant , et j'y fis déposer notre bagage. Je fus très - surpris de ne voir dans cette maison aucune personne d'un moyen âge. Il ne s'y trouvait que trois ou quatre garçons , dont le plus âgé avait environ seize ans , et paraissait le chef de l'établissement. On nous permit de mettre nos chevaux dans

un enclos voisin de la maison. Ces arrangements pris, j'eus le temps de faire un tour dans les environs, et de visiter le lieu que j'avais choisi pour station. On ne trouve ni arbres, ni buissons dans cet endroit ; d'un côté, vous voyez la mer ; de l'autre, des dunes élevées. La facilité de la pêche peut seule avoir engagé des hommes à y fixer leur résidence. J'envoyai acheter des poules ; on m'en apporta une, que je payai six cent quarante *reis* (environ quatre fr.). Julio me dit qu'il avait vu quelques chèvres et leurs chevreaux, je lui ordonnai d'acheter un de ces derniers. Celui qu'il m'apporta était très-gros ; le maître en demanda quatre-vingts *reis*, (moins de soixante cent.). Je me crus obligé de manger ma poule ; cependant le chevreau était plus délicat dans son espèce. Sur le soir, un garçon vint avec une grosse tortue, qu'il pria le guide de prendre en échange d'une livre de chevreau. On lui donna la viande, et on lui laissa sa tortue.

Lorsque Julio était allé faire l'emplette du chevreau, on lui avait raconté la longue et merveilleuse histoire d'un esprit qui hantait la maison où nous étions établis. Ceux qui la lui avaient contée, l'avaient engagé à m'en informer, afin que je pusse me procurer un autre asile.

Je soupçonnai qu'on voulait nous jouer quelque tour, et je dis à mes gens quelle était mon idée à l'égard de l'esprit qui devait nous rendre visite. Je les encourageai de cette manière ; car ils craignaient plus les fantômes que les réalités. Nous suspendîmes nos hamacs en différens lieux, et, chacun ayant pris ses armes avec soi, nous nous tinmes prêts à tout événement. La fayeuse s'était emparée de mon nouveau guide et il cherchait à s'esquiver de la chambre ; mais je l'arrêtai et lui dis que je le renverrais dans son pays s'il sortait ; au reste j'y mis bon ordre en retirant la clef de la porte. Voici comme on racontait l'histoire. Le maître et la maîtresse de la maison avaient été assassinés par deux de leurs esclaves, et l'on supposait que leurs esprits revenaient de temps en temps dans cette chambre. On rapportait même que le maître se servait de sa canne à pomme d'or pour éveiller ceux qui couchaient dans la maison. Nous n'eûmes cependant pas l'honneur de recevoir sa visite, et le matin nous rîmes beaucoup aux dépens du pauvre diable qui avait eu tant de peur.

Le pays que nous traversâmes le lendemain avait un aspect plus gai. Nous trouvâmes, à peu de distance d'Areias, des enclos cultivés ;

passant ensuite dans un marais salé, nous arrivâmes à Cajuaes à deux lieues d'Areias. Ce hameau a reçu son nom du grand nombre d'acajous qui croissent près de là; il contient six ou sept huttes. Nous y dinâmes; on y trouve de bonne eau et beaucoup de tiges de maïs; nos chevaux s'en régalerent. Nous passâmes la nuit dans des terres assez bien cultivées. Quelques personnes de Cajuaes m'avaient demandé où j'avais couché la veille, je leur répondis : à Aréias. Elles me demandèrent alors dans quelle maison; car dans ce village il n'y en avait aucune capable de recevoir des voyageurs. Je répliquai qu'au contraire il y avait une grande maison que j'avais trouvée très-commode. Ces braves gens témoignèrent beaucoup d'étonnement que j'eusse couché dans ce lieu, hanté par les esprits, et crurent pendant quelque temps que je plaisantais. J'ai eu dans la suite plusieurs occasions d'entendre répéter la même histoire, qui paraissait avoir fait une impression profonde sur l'esprit de tous ceux qui la racontaient.

Nous avançâmes de sept lieues le lendemain, et arrivâmes à Aracati, vers cinq heures après midi. Nous fîmes route presque toute la journée dans des marais salés ou des plaines couvertes de carnaúbas. Les troncs nus et élevés des

arbres couronnés, comme le cocotier, de branches qui s'agitent bruyamment au moindre souffle du vent, l'aridité et la couleur sombre du sol, où il ne pousse pas un brin d'herbe, et où l'on aperçoit à peine quelques buissons, donnent un aspect triste et monotone à ces plaines. Je comptai d'Açu à Aracati quarante-cinq lieues. En approchant d'Aracati, j'envoyai en avant mon guide de Goïana, avec la lettre que j'avais reçue du gouverneur de Rio-Grande pour le senhor Joze Fideles Barrozo, riche marchand et propriétaire de cette ville. A mon arrivée, je trouvai que le guide avait remis ma lettre, et que le senhor Barrozo lui avait donné les clefs d'une maison vide, où je devais loger durant mon séjour.

La ville d'Aracati consiste principalement en une longue rue et en plusieurs autres plus petites, qui partent de celle-ci et se dirigent vers le midi. Elle est située sur la rive méridionale de la rivière de Jaguaribe, qui est en grande partie remplie par la marée. Au jusant, elle est guéable; et comme elle s'étend fort loin du grand chenal, à basse mer, elle reste à sec en quelques endroits. Les maisons, à Aracati, ne ressemblent point à celles des autres petites villes que j'ai visitées; elles ont un étage au-des-

sus du rez de chaussée. J'en demandai la raison, et j'appris que les eaux de la rivière grossissent quelquefois tellement, que l'on est obligé de se réfugier à l'étage supérieur. La ville a trois églises, une maison de ville et une prison, mais point de monastère. Le nombre des habitants est d'environ six cents.

La maison que je devais occuper était composée de deux pièces assez vastes : chacune avait un grand cabinet renfermant un lit, et nommé *alcôve*, puis une cuisine, le tout en haut ; au-dessous est une espèce de magasin. Sur le derrière on trouve une cour oblongue, entourée d'un mur de brique, ayant une grande porte, par laquelle nos chevaux entrèrent. Ils demeurèrent dans cette cour jusqu'à ce qu'on eût fait, pour les loger, toutes les dispositions nécessaires. Je suspendis mon hamac dans la chambre de devant, et donnai ordre qu'on fit provision de volailles pour tout le temps que je passerais dans la ville. On s'occupait du souper, lorsque trois noirs se présentèrent de la part du senhor Barrozo. Le premier était chargé d'une grande corbeille contenant différents mets apprêtés d'une manière exquise, du vin et des confitures. Le second portait une aiguière avec son bassin en argent, et un essuie-

main garni de franges ; enfin le troisième vint s'informer si je ne désirais pas quelque chose de plus que ce qui avait été apporté. Ce dernier alla rendre ma réponse , et les deux autres restèrent pour me servir. J'appris par mon guide qu'une autre corbeille pleine de vivres venait d'être envoyée à mes gens. Je supposai que le senhor Barrozo avait jugé à propos de me traiter de cette manière le jour de mon arrivée , pensant que je ne pouvais avoir pris les arrangemens nécessaires pour organiser ma cuisine. Mais le matin on m'apporta du café et des gâteaux, et le même *major-domo* vint me demander si la chère plaisait à mon goût. Tout le temps que je demeurai à Aracati , le senhor Barrozo continua à me traiter, moi et mes gens , d'une manière aussi splendide. Ce traitement est d'usage envers les personnes bien recommandées : il est noble , et donne une idée de l'état des mœurs dans les hautes classes du peuple brésilien.

Je reçus dans la matinée une visite du senhor Barrozo, dont les manières furent polies et cérémonieuses. Lorsque je lui témoignai ma peine de l'embarras que lui causait mon séjour , il me répondit qu'il ne pouvait changer en rien sa manière de me traiter , parce qu'autrement il

ne remplirait pas son devoir envers le gouverneur de Rio-Grande, à qui il avait de nombreuses obligations ; il ajouta qu'il saisissait avec empressement toutes les occasions de lui témoigner sa reconnaissance. La raison qu'il me donnait de sa conduite hospitalière , mit fin à tout ce que j'aurais pu lui dire pour en empêcher la continuation. Il donna ordre que tous mes chevaux fussent conduits dans une île de la rivière , où il y avait de l'herbe en abondance. J'étais décidé à renvoyer John , par mer, à Pernambuco , et j'en parlai au senhor Barrozo , qui me dit aussitôt qu'un de ses bâtimens allait partir pour ce port , et que mon domestique pourrait y avoir une place. John , d'un tempérament délicat , était peu fait pour le genre de vie que nous avions mené , et que j'allais encore être obligé de continuer. Je restai à la maison toute la journée , et j'en employai la plus grande partie à dormir. Sur le soir , je rendis au senhor Barrozo sa visite. Un blanc , que mon guide de Goïana connaissait , vint me trouver , et nous arrangeâmes une promenade en canot pour le lendemain , afin de descendre la rivière jusqu'à son embouchure.

L'ami de mon guide vint à l'heure convenue ; son canot nous attendait. Les deux nègres le

poussaient avec des perches là où l'eau était basse , et ramaient quand elle devenait profonde. Nous passâmes entre plusieurs îles très-belles : sur quelques-unes il y avait des bestiaux ; le sol des autres est trop bas pour que l'herbe y pousse. Ces dernières sont couvertes de *man-groves* (1), qui croissent pareillement sur les bords de la rivière : les rives n'en sont débarrassées que là où l'on a formé des établissemens dont les propriétaires les ont extirpés. La rivière , en quelques endroits , a près d'un demi-mille de largeur ; dans d'autres , et principalement entre les îles , elle est plus étendue , à prendre des extrémités de ses deux branches.

La ville est à huit milles de la passe de la rivière. Nous allâmes à bord du bâtiment du senhor Barrozo ; nous prîmes sa chaloupe et atteignîmes cette passe , qui est étroite et dangereuse , à cause des bancs de sable qui la bordent de chaque côté , et sur lesquels la mer se brise avec violence. Le sable est si mouvant à l'embouchure de la rivière , que les patrons des bâtimens caboteurs sont obligés de prendre à chaque voyage autant de précau-

(1) Mot qui n'est point dans les dictionnaires , mais qui , je suppose , veut dire *mangles* ou *mangliers*.

tions, que s'ils entraient dans un port qui leur fût inconnu. La rivière s'élargit considérablement au-dessus de la passe et forme une baie spacieuse. Le port ne saurait jamais devenir d'une grande importance, quand il n'y aurait d'autre obstacle que les changemens fréquens dans la profondeur de l'eau à l'entrée : les caboteurs seuls peuvent y arriver. J'ai entendu dire que le sable s'accumule dans la rivière. En quelques endroits les bancs s'avancent tellement de chaque côté vers le milieu du fleuve, que la navigation devient très-difficile, à peu de distance au-dessus de la baie, même pour de petits bateaux (1). A notre retour, nous dînâmes au bord de la rivière, sur un domaine dont le propriétaire était connu de l'homme qui avait proposé la partie. Vis-à-vis l'habitation est une île où l'herbe croit abondamment, mais sur laquelle il n'y a pas d'eau douce. Aussi les bestiaux qui paissent dans cette île sont obligés de passer à la terre ferme pour boire, et de retourner ensuite à leur pâturage, ce que l'habitude leur a rendu

(1) J'ai appris, au commencement de l'année 1815, que la passe avait été complètement obstruée à la suite d'un coup de vent du large, lorsque deux caboteurs étaient dans la rivière, prenant des chargemens pour Pernambuco.

si familier, qu'il n'y a pas besoin de pâtre pour les y forcer. Nous les vîmes traverser la rivière à la nage pour venir à l'abreuvoir. Le maître du lieu me dit que les veaux, dans ce trajet, se tiennent toujours près de leurs mères, et du côté d'où vient la marée, pour ne pas être entraînés par la force du courant. Dans le fait, je remarquai que tous les veaux étaient sur une même ligne.

Le soir, je pris des arrangemens pour avoir deux chevaux de louage destinés à me porter avec un de mes gens à Séara. Je visitai de nouveau le senhor Barrozo, à qui je fis part de mon projet. Il me donna une lettre pour une personne qu'il connaissait à Séara, et me procura un guide pour ce voyage.

Les chevaux prêts, je partis de grand matin avec mon guide de Goïana et celui que j'avais retenu pour Séara. Il était monté sur un cheval qu'il avait été chargé de reconduire dans cette ville : c'était un vieillard à moitié fou et très-amusant. Nous appelâmes le batelier pour qu'il vînt nous prendre ; nous ne fûmes point entendus, et comme il n'était pas jour encore, personne ne nous aperçut. Nous nous servîmes alors d'un grand canot qui se trouvait là, et mon guide le dirigea avec assez de maladresse

jusque vers le milieu de la rivière, où le canot échoua. Il avait donné sur un banc de sable, parce que mon homme ne connaissait pas bien la rivière. Nous fûmes obligés de nous déshabiller en partie, et d'entrer dans l'eau pour mettre le canot à flot. Nous y réussîmes, et gagnâmes sains et saufs le bord opposé. Les chevaux, attachés aux deux côtés du canot, avaient passé la rivière à la nage, ou en prenant pied, suivant la profondeur de l'eau.

La distance entre Aracati et la *villa da Fortaleza do Seara-Grande* est de trente lieues de terres sablonneuses couvertes de buissons. Dans certains quartiers cependant le bois est un peu plus élevé et plus épais. Nous trouvâmes aussi quelques belles *varseas* ou terres basses et marécageuses, qui étaient alors suffisamment sèches pour être cultivées; c'étaient les seules où l'on pût cette année espérer une récolte. Le pays en général est plat; quelquefois le chemin s'approche de la mer, mais n'arrive nulle part tout-à-fait sur le bord. Nous vîmes beaucoup de cabapes et trois ou quatre hameaux. La facilité de se procurer du poisson procure plus de ressources et d'aisance aux habitants de ces cantons. Nous traversâmes un village indien et la ville de Saint-

Jozé, tous deux bâtis en carré et contenant chacun environ trois cents habitans. J'ai appris que les gouverneurs de Seara sont obligés d'aller prendre possession de leur emploi à Saint-Jozé. Nous fîmes la route en quatre jours, étant arrivés à *la villa da Fortaleza* le 16 décembre : nous eussions même pu y entrer à midi le quatrième jour ; mais je préfèrai attendre jusqu'au soir. Je fis le voyage de Natal à Seara, distance de cent soixante lieues, suivant la manière vague de compter du pays, en trente-quatre jours. Le lendemain de mon arrivée je renvoyai à Aracati les hommes et les chevaux qui étaient venus avec moi.

La ville de Seara est bâtie au milieu des sables en forme de carré avec quatre rues partant de la place. Elle a encore une autre longue rue qui suit une direction parallèle au côté septentrional de la place. Les maisons n'ont que le rez de chaussée ; les rues ne sont pas pavées, mais il y a quelques maisons qui sur le devant ont des trottoirs de brique. La ville renferme trois églises, le palais du gouverneur, la maison de ville, une prison, la douane et le trésor. Le nombre des habitans, autant que j'en ai pu juger, est de mille à douze cents. La forteresse, dont la ville tire son double nom, est située

sur une montagne de sable, près de la ville, et consiste en un rempart de terre du côté de la mer, et en une forte palanque du côté de la terre. On y voyait quatre ou cinq canons de différens calibres, et pointés de divers côtés. Je remarquai que la plus grosse pièce était tournée du côté de terre; celles qui sont dirigées vers la mer étaient d'un trop petit calibre pour atteindre un vaisseau dans le mouillage ordinaire. Le magasin à poudre est placé sur une autre partie de la montagne, tout-à-fait en face du port. Il serait difficile de justifier cette préférence accordée à la ville de Seara : elle n'a ni rivière ni havre, et la côte est d'un difficile accès. La mer brise avec violence le long de cette côte, et les récifs n'offrent pas aux vaisseaux un abri commode et sûr. Cet établissement était dans l'origine à trois lieues plus au nord, près d'une petite crique, où il n'existe plus que les ruines d'un vieux fort. La côte est escarpée, ce qui produit un *ressac* très-dangereux pour les bateaux qui cherchent à aborder. Un vaisseau était en déchargement lors de mon séjour : sa cargaison consistait en farine de manioc ; la chaloupe approchait de terre le plus qu'il était possible, sans échouer ; et des hommes chargeaient les sacs sur leur tête et les débar-

quaient ; ils devaient passer au milieu des brisans, et lorsqu'une vague les atteignait, la farine était mouillée ; aussi bien peu de sacs arrivèrent à terre parfaitement secs. Le mouillage est mauvais et exposé aux vents : heureusement ils soufflent toujours du sud à l'est ; car s'ils étaient variables, un vaisseau pourrait difficilement mouiller sur la côte. Les récifs forment une chaîne régulière à une grande distance de la terre ; on les voit à la basse mer.

Cette chaîne de rochers suit une direction parallèle à la côte sur la longueur d'environ un quart de mille ; elle a deux ouvertures, l'une au nord, l'autre au midi de la ville. Les petits bâtimens peuvent venir jeter l'ancre entre les récifs et la côte ; mais un grand navire doit mouiller au nord ou au midi de la ville, en dedans ou en dehors des passes ; la passe du nord est préférable. Un vaisseau venant du nord doit se diriger sur la pointe de Mocoripe, située à une lieue au sud de la ville, sur laquelle il y a un petit fort ; après quoi il peut aller droit au mouillage. Lorsqu'on aperçoit un navire, le fort arbore pavillon blanc. Au nord de la ville, entre les récifs et la côte, se trouve un rocher appelé *Pedra da Velha* (Roc de la Vieille), que l'on distingue même à la haute

mer par les lames qui brisent dessus. Lorsqu'un vaisseau quitte le mouillage, il peut passer entre ce roc et la côte, en évitant un écueil qui se trouve à cent verges au nord, ou bien il peut passer entre le roc et la chaîne des récifs.

Les édifices publics sont petits et bas, mais propres, blanchis à l'extérieur, et très-commodes pour l'objet auquel ils sont destinés. Malgré le triste aspect du sol sur lequel elle est bâtie, cette ville avait un certain air de prospérité, qui peut-être n'est pas très-réelle : en effet, la difficulté du transport par terre, le défaut d'un havre sûr, les terribles et fréquentes sécheresses, ne permettent guère d'espérer qu'elle atteigne jamais un haut degré d'opulence. Le commerce de Séara est très-borné et probablement ne prendra plus d'extension : les longs crédits qu'on est obligé d'accorder aux commerçans, empêchent les prompts retours, auxquels les négocians anglais sont accoutumés.

Je me rendis, aussitôt après mon arrivée, à la maison du senhor Marcos Bricio, chef de la trésorerie et du département de la marine, places auxquelles il joint d'autres titres qu'on ne peut rendre dans notre langue. J'avais pour lui une lettre de recommandation du

senhor Barrozo. Je trouvai rassemblées dans sa maison plusieurs personnes qui prenaient du thé et jouaient aux cartes. Le senhor Marcos est un homme instruit et spirituel, qui a vu le beau monde à Lisbonne, et qui remplissait une place supérieure à Maranham avant d'être envoyé à Seara. Je fus présenté au senhor Laurenço, qui avait des relations commerciales avec l'Angleterre. Il se rappela mon nom, car il avait connu à Lisbonne quelques-uns de mes proches parens. Il m'invita à demeurer chez lui, et j'en reçus toutes sortes de politesses.

Le lendemain, je visitai le gouverneur Luiz Barba Alardo de Meneges (1), et j'en fus reçu avec beaucoup d'affabilité. Il me dit qu'il aurait été flatté d'avoir plus d'occasions de me témoigner l'estime qu'il avait pour mes compatriotes, et qu'il désirait beaucoup que quelques-uns d'entre eux vinssent s'établir dans sa capitainerie. Il avait fait élever, pendant son administration, le principal corps de bâtiment du palais et s'était servi d'ouvriers indiens, qu'il payait moitié du prix ordinaire. Il avait l'habitude de parler de ce qui appartenait aux personnes de la

(1) Ce gouverneur a depuis été envoyé dans une province plus importante.

province , en langage de propriétaire : il disait : « Mes vaisseaux , mon coton , etc. ». Je me trouvais à Seara le jour anniversaire de la naissance de la reine de Portugal. La compagnie des troupes régulières , forte de cent quatorze hommes , fut passée en revue. Ils avaient bonne mine , et étaient assez bien tenus. Dans la grande salle du palais , on voyait un portrait en pied du prince régent de Portugal , placé contre la muraille , à environ trois pieds de terre. Cet espace était rempli par une estrade de trois ou quatre degrés. Sur le plus bas de ces degrés se tenait le gouverneur en grand uniforme ; tout le monde passait devant lui et s'inclinait , imitant de la sorte le cérémonial de la cour. Je dînai ce jour-là à la table du gouverneur , où se trouvaient réunis tous les officiers civils et militaires , ainsi que deux ou trois négocians. Il me plaça à sa droite comme étranger , montrant ainsi la haute estime qu'il a pour les Anglais. Il y avait environ trente personnes à table , dont plus de la moitié était en uniforme. En somme , la cérémonie fut plus brillante que je ne m'y étais attendu.

J'ai eu occasion de visiter les villages indiens d'Aronxas et de Masangana ; il y en a encore un troisième dans le voisinage de Seara ; j'en

ai oublié le nom. Ils sont à deux ou trois lieues de la ville , bâtis comme à l'ordinaire , en forme de carré , et contiennent chacun environ trois cents habitans. La personne qui me conduisit à ces villages connaissait le vicaire d'Aronxas ; en conséquence , nous lui rendîmes visite. Il habitait un édifice qui avait autrefois appartenu aux jésuites ; ce bâtiment tient à l'église , et est orné d'une galerie qui donne sur le chœur.

Les Indiens habitans de ce village et de tous ceux par lesquels j'ai passé sont chrétiens , quoiqu'on dise que quelques - uns d'entre eux adorent en secret le *maraca* , et pratiquent les cérémonies et rites de leur ancienne religion , dont on trouve une description exacte dans l'Histoire du Brésil par M. Southey. Lorsque la religion catholique romaine prend racine dans leur esprit , elle dégénère nécessairement en superstition. Leur attachement à des pratiques minutieuses , ordonnées , soit par la religion catholique romaine , ou prescrites par leur ancienne croyance , est la seule chose en quoi ils montrent quelque constance dans le caractère. Chaque village a son prêtre , ainsi qu'un magistrat directeur , qui exerce une grande puissance sur les personnes de la juridiction.

Si un propriétaire a besoin d'ouvriers, il s'adresse au directeur : celui-ci règle le prix du travail de la journée , et commande à un chef indien de prendre avec lui un certain nombre d'hommes, et de se rendre au domaine où leur travail est nécessaire. Les ouvriers reçoivent eux-mêmes leur salaire , et le dépensent comme il leur plaît ; toutefois ces marchés sont faits au-dessous du prix ordinaire. Il y a dans chaque village deux *juizes ordinarios* (juges ordinaires) en fonction pour un an. L'un est un blanc , l'autre un indien ; mais on peut s'imaginer que le premier a , dans le fait , toute l'autorité. Ces juges ont le pouvoir de détenir les personnes suspectes , et d'infliger des peines légères : pour les crimes d'une certaine gravité , il faut attendre le *coreïcam* (la tournée) de l'*ouvidor* (auditeur) de la capitainerie. Il y a dans tous les villages une maison de ville et une prison. On s'accorde à dire que la justice est très-mal rendue dans le *Sertam* ; on y obtient la rémission de tous les crimes , en payant une somme d'argent. Un innocent est souvent puni à la sollicitation d'un homme riche , à qui il a eu le malheur de déplaire ; et un assassin échappe au châtimement , s'il a le bonheur d'être sous la protection d'un patron puis-

sant. Ces abus proviennent plus encore d'un régime féodal existant dans cette partie du pays, que de la corruption des juges, qui souvent aimeraient à remplir leur devoir, mais qui savent bien que leurs efforts seraient inutiles, et pourraient leur devenir funestes à eux-mêmes. Les Indiens ont aussi des *capitams-mores*, à qui ce titre est conféré à vie ; il donne à celui qui en est investi quelque pouvoir sur les autres ; mais, comme on n'y attache aucun salaire, ni aucune propriété, les *capitams-mores* indiens sont tournés en ridicule par les blancs ; et véritablement l'officier à demi nu, avec sa canne à pomme d'or, est un personnage qui ferait sourire l'homme du monde le plus sérieux.

Les Indiens paraissent en général un peuple paisible et exempt de méchanceté : ils ne sont pas très-attachés à leurs maîtres ; mais, lorsqu'ils désertent, ils ne leur causent aucun dommage. La vie qu'ils mènent sous les yeux d'un directeur rempli de sévérité, a nécessairement peu d'attraits pour eux ; aussi il n'est pas surprenant de les voir abandonner leurs villages, et se débarrasser, par la fuite, d'un joug devenu trop importun ; mais ils sont d'un caractère si inconstant, que, lorsqu'ils se sont soustraits à la domination du directeur, ils ne se

fixent jamais nulle part. L'Indien ne plante guère pour lui ; quand il a planté, rarement il attend la récolte ; il vend son maïs ou son manioc, avant qu'ils soient mûrs, et se retire dans quelque autre canton. Ses plus grands plaisirs sont la chasse et la pêche ; un lac ou un ruisseau peuvent seuls le retenir quelque temps. Il est doué d'un caractère indépendant qui lui fait détester tout ce qui tend à le priver de la liberté d'agir comme il lui plaît ; il se soumet au directeur, parce qu'il n'a pas le pouvoir de résister. On ne peut jamais déterminer un Indien à donner à son maître le titre de *senhor* (seigneur), bien qu'il soit employé par les blancs entre eux, et par toutes les personnes libres dans le pays ; mais les nègres sont moins fiers et moins scrupuleux à cet égard. Un Indien se sert des termes d'*amo* ou *patram* (protecteur ou patron). La répugnance à faire usage du titre de *senhor*, peut avoir commencé chez les descendants des Indiens qui autrefois ont été esclaves ; ainsi elle se serait perpétuée par tradition. Ils refusent peut-être d'accorder par politesse ce qu'on exigeait d'eux jadis par contrainte. Néanmoins, si c'est là l'origine de cette habitude, elle ne continue pas par le même motif ; car, les Indiens à qui j'ai parlé,

et j'en ai vu beaucoup, paraissent ignorer que leurs ancêtres ont été obligés de travailler comme esclaves.

Le meurtre est rare parmi les Indiens ; ils sont plutôt filous que voleurs. Lorsqu'ils le peuvent, ils mangent immodérément ; mais, quand il le faut, ils se contentent d'une très-petite quantité de nourriture. Ils sont adonnés aux liqueurs fortes, et boiraient volontiers, jour et nuit, dansant en rond et en chantant quelques petites chansons monotones dans leur langue. Les mulâtres se considèrent comme supérieurs aux Indiens, et même les nègres créoles les regardent du haut en bas. *Mofino como caboclo* (misérable, gueux comme un Indien), est un proverbe commun chez les gens de la basse classe du Brésil. Les Indiens voient avec indifférence la conduite de leurs femmes et de leurs filles ; le mensonge et les autres vices tenant à la vie sauvage sont communs chez eux. Ils paraissent dépourvus de toute espèce d'affection, et semblent moins soigneux de la vie et du bien-être de leurs enfans qu'aucune autre classe d'hommes habitant ce pays. Les femmes, néanmoins, chez ces hommes demi-barbares, ne sont point employées à des travaux pénibles : l'homme va chercher l'eau au

ruisseau , et le bois dans la forêt ; il bâtit sa hutte , pendant que sa femme va chercher un abri sous le toit de quelques voisins. Cependant , lorsqu'il faut voyager , la femme doit porter ses enfans , les pots , les paniers et les gourdes creusées ; de son côté , le mari prend son sac de peau de chèvre et son hamac roulé sur son dos , son filet et ses armes , et marche par derrière. Les enfans , le jour même de leur naissance , sont lavés au ruisseau ou au puits le plus voisin. Les hommes et les femmes sont propres , particulièrement sur leurs personnes ; mais leurs manières ne répondent pas à cette propreté. Ils ne dédaignent aucune nourriture , et mangent presque tous leurs alimens sans préparation. Les rats , les souris , les serpens , les alligators , tout leur est bon.

L'instinct (car je ne sais quel autre terme employer) que possèdent les Indiens par-dessus tous les autres hommes , pour tracer leur route à travers un bois , et se rendre à un but désigné , sans sentier ni marque apparente , est très-surprenant : ils découvrent la trace des pas sur les feuilles mortes tombées sous les arbres. Les messagers d'une province à une autre sont , pour la plupart , Indiens ; ils ont tellement l'habitude de supporter de grandes fati-

gues, qu'ils marcheraient pendant des mois entiers sans prendre presque de repos. J'en ai rencontré avec leur sac de peau de chèvre sur l'épaule, marchant d'un bon pas, sans que rien de ce qui pouvait embarrasser la route retardât leur marche. Quoiqu'un cheval puisse devancer un de ces hommes pendant les premiers jours, si le voyage se prolonge, l'Indien arrive avant le cavalier. Lorsqu'un criminel a échappé aux recherches des officiers de police, on envoie à sa poursuite des Indiens comme dernière ressource. On sait bien qu'ils ne le prendront pas vivant; chacun de ceux qui aperçoivent le criminel fait feu sur lui; car ils ne se soucient pas d'en venir aux mains. Il n'est pas alors possible au magistrat de décider quel est celui des Indiens qui a tué le criminel; et si l'on demande qui lui a donné la mort, la réponse invariable est : *os homems* (les hommes).

On croit assez généralement qu'un parti d'Indiens se battrait assez bien, mais que deux ou trois prendraient la fuite à la première apparence de danger. Plusieurs d'entre eux, néanmoins, sont hardis et courageux; mais on suppose qu'ils sont en général poltrons, inconstans, dépourvus de délicatesse, aussi susceptibles d'oublier les bienfaits que les injures, en-

tétés, opiniâtres sur des bagatelles, insoucians sur des affaires importantes. Le caractère du nègre est plus prononcé. On peut faire des noirs les plus méchans hommes ; mais ils sont pareillement capables de grandes et de belles actions. L'Indien semble sans énergie et sans activité, aussi peu apte au bien qu'au mal portés à un certain degré. Il y a toutefois beaucoup à dire en leur faveur. On s'est conduit envers eux d'une manière injuste ; on les a d'abord écrasés, ensuite traités comme des enfans : ils ont toujours été sous le joug de ceux qui se regardent comme leurs supérieurs ; cette envie de les gouverner a été poussée jusqu'au point de s'emparer de la direction de leurs affaires domestiques. Mais, après tout, s'ils étaient une race d'êtres intelligens, capables d'énergie et de s'intéresser à quelque chose, ils auraient pu faire plus qu'ils n'ont fait. La profession ecclésiastique leur est ouverte, et ils n'en tirent aucun avantage (1). Je n'ai vu aucun Indien exercer un métier utile dans les villes : il n'y a pas d'exemple qu'aucun d'eux devienne riche ; des mulâ-

(1) Je tiens de bonne source qu'il y a eu deux exemples d'Indiens ordonnés prêtres séculiers, et que ces deux hommes sont morts à force de s'enivrer.

tres et des nègres opulens ne sont pas rares. J'ai employé beaucoup d'Indiens et n'ai point eu à m'en plaindre ; jamais ils ne m'ont fait de mal ; mais je n'en ai reçu non plus aucun bon office, excepté de la part de Julio. Ils sont excellens guides et messagers ; car leur inclination les porte à la vie errante que ces emplois exigent. Comme ouvriers, j'ai remarqué qu'ils ont du penchant à tromper ; mais leurs ruses sont grossières, et par conséquent faciles à découvrir. Je n'ai jamais pu compter longtemps sur eux : quant à leur faire des avances, en argent ou en habits, c'est une perte sûre. Lorsque j'avais un ouvrage à exécuter dans un temps donné, l'inspecteur comptait toujours sur ses mulâtres et ses nègres, mais ne portait jamais, sur la liste de ceux qui devaient travailler, aucun des Indiens que j'employais ; et, quand je lui en faisais la remarque, il répondait : *Cabo-clo he so para hoje*, ce qui veut dire qu'il ne faut compter l'Indien que pour un jour, et qu'on ne peut avoir de confiance en lui.

Comme la plupart des habitans primitifs de l'hémisphère occidental, ces Indiens sont de couleur cuivrée. Ils sont courts et ramassés ; mais leurs membres, quoique gros, n'ont pas l'air de la force ; leurs muscles ne sont point

prononcés : ils ont la face d'une largeur énorme , le nez plat, la bouche grande, les yeux petits et enfoncés, les cheveux noirs, épais et plats; ils n'ont point de moustaches, et la barbe qui garnit leur menton est peu fournie. Les femmes, dans leur jeunesse, ne sont pas dépourvues de charmes; mais elles se flétrissent promptement, leur taille manque d'élégance. Les difformités sont rares chez les Indiens, et je ne me souviens pas d'avoir vu un seul homme de cette race qui fût né contrefait : les personnes instruites avec lesquelles je me suis entretenu sur ce sujet, pensent que les Indiens sont à cet égard plus favorisés de la nature qu'aucun autre peuple du monde. Tous les Indiens de Pernambuco parlent le Portugais, mais peu le prononcent bien; il y a toujours un certain accent qui décèle que celui qui parle est Indien : un grand nombre d'entre eux cependant n'entendent que ce langage. Il est rare qu'un Indien parle portugais aussi bien que le commun des nègres créoles.

Quoique le magistrat - directeur puisse user de mauvais traitemens envers les Indiens, cette race n'est pas toutefois réduite à l'esclavage. On ne peut obliger l'Indien à travailler contre son gré; il ne peut être vendu. Un Indien confiera

quelquefois son enfant en bas âge à une personne riche, pour qu'on lui enseigne un métier, ou qu'il soit élevé comme serviteur dans la maison ; mais aussitôt que l'enfant est en âge de pourvoir à sa subsistance, il devient indépendant ; et il quitte la personne aux soins de laquelle il a été remis, si c'est sa volonté.

Deux Indiens se présentèrent un jour à la porte du couvent des Carmes à Goïana, et demandèrent à parler au prieur. Ils remirent entre ses mains une bourse remplie de pièces d'or, disant qu'ils l'avaient trouvée proche de Dous-Rios : ils le prièrent de faire dire pour eux un certain nombre de messes, dont il se payerait avec l'argent contenu dans la bourse. Le prieur, admirant ce trait d'honnêteté, demanda à l'un d'eux s'il voulait demeurer avec lui pour le servir ; il y consentit. Le bon père avait l'habitude d'aller souvent à la campagne, chez un ami, pour prendre le plaisir de la chasse. Peu de temps après avoir reçu l'Indien à son service, il partit du couvent pour faire une de ces excursions, et l'emmena avec lui. A moitié chemin il s'aperçut qu'il avait oublié sa poire à poudre ; il donna ses clefs à l'Indien, et lui ordonna d'aller chercher la poudre pendant qu'il continuerait sa route. Il attendit en vain son retour

et, en revenant le soir au couvent, il apprit que son domestique était parti. Il se rendit sur-le-champ à sa cellule, croyant avoir perdu son argent et tout ce que le drôle aurait pu emporter; mais, à sa grande joie, il reconnut bientôt qu'il n'avait soustrait que la poire à poudre, deux piastres, une vieille soutane et une paire de pantalons de nankin usés. Je tiens cette anecdote d'un ami intime du prieur.

Pendant mon séjour à Seara, je me rendis sur les bords d'un lac à deux ou trois lieues de la ville pour chasser; ce lac était presque à sec. Les terres sont arides dans le voisinage de Seara. On ne fait pas de sucre dans cette capitainerie; mais on y cultive le coton, dont la récolte avait été mauvaise cette année. La sécheresse avait été telle, que l'on craignait la famine; et la misère eût été à son comble, s'il ne fût arrivé du sud un navire chargé de farine de manioc. Le prix ordinaire de cette denrée est de six cent quarante *reis per alqueère*; mais la cargaison de ce bâtiment fut vendue dix fois ce prix, ce qui prouve que la disette était extrême. Autrefois on exportait de Seara pour les autres capitaineries beaucoup de bœuf salé et fumé; mais la mortalité occasionnée dans le bétail par les fréquentes sécheresses, a forcé les habitants d'a-

bandonner entièrement ce commerce ; tout le pays reçoit aujourd'hui ses provisions de Rio-Grande do Sul, frontière méridionale des possessions portugaises. Cependant le bœuf salé qui arrive à Pernambuco, du Rio - Grande do Sul, conserve toujours le nom de *carne do Seara* (viande de Seara). La partie du pays à l'est et au nord de Seara est, à ce qu'on m'a dit, moins aride que les environs ; et la capitainerie de Piahi, qui se trouve dans cette direction, est fertile et n'éprouve jamais de sécheresse.

J'ai entendu faire les plus grands éloges du dernier gouverneur de Seara. Joam Carlos, qui avait été élevé à cette place avant l'âge de vingt ans, était capitaine général de Mato Grosso à l'époque dont je parle. Sa manière de rendre la justice était en général très-expéditive ; cependant un jour il ne montra pas sa sévérité ordinaire. On vint le prévenir, pendant qu'il faisait sa partie à la maison du senhor Marcos, voisine du palais, qu'un soldat pillait son jardin. Il répondit : Le pauvre diable ! il faut qu'il ait bien faim pour se hasarder à entrer dans le jardin de son gouverneur. Ne lui faites pas de mal !

Quelques personnes avaient l'habitude de dé-

monter les portes, et de faire d'autres tours de cette espèce pendant la nuit : le gouverneur, après avoir en vain cherché à découvrir quels pouvaient être les auteurs de ces désordres, résolut enfin de s'envelopper dans son manteau pour les guetter et tâcher de les attraper lui-même. Un jeune homme avec qui je fis connaissance avait rencontré le gouverneur une nuit qu'il était aux aguets; celui-ci lui demanda son nom, et, découvrant qui il était, lui recommanda de rentrer de meilleure heure à l'avenir.

La famille des Feitozas existe toujours dans la capitainerie de Seara et dans celle de Piahi; elle possède de vastes domaines couverts d'immenses troupeaux de bœufs. Pendant l'administration de Joam Carlos, les chefs de cette famille étaient parvenus à un tel degré de pouvoir et d'indépendance, qu'ils refusaient d'obéir aux lois civiles et criminelles. Ils vengeaient eux-mêmes leurs injures : les personnes coupables envers eux étaient égorgées publiquement dans les villages de l'intérieur, le pauvre qui refusait de leur obéir était voué à la mort; et le riche qui n'était pas de leur parti, était obligé de tolérer en silence des actes qu'il n'approuvait pas. Les Feitozas descendent des Européens; mais plusieurs des branches de

cette famille sont d'un sang mêlé, et il n'est peut-être aucun de ses membres qui n'ait un peu de sang brésilien dans les veines. Le chef de la famille était colonel de milice, et pouvait au premier ordre mettre cent hommes sous les armes, ce qui équivalait à vingt fois ce nombre dans un pays bien peuplé. Il recevait les déserteurs et ceux qui avaient commis quelque assassinat pour se venger d'une injure : les voleurs n'étaient pas reçus, et à plus forte raison ceux qui avaient commis des meurtres pour se livrer au pillage.

Joam Carlos avait reçu de Lisbonne des instructions secrètes pour s'assurer de la personne de ce chef des Feitozas. Sa première démarche fut d'informer le colonel de l'intention où il était de lui faire une visite à un jour fixé pour passer la revue de son régiment. Le village n'est qu'à quelques lieues de la mer, mais très-éloigné de Seara par terre. Feitoza répondit qu'il se tiendrait prêt à recevoir son excellence. Le jour venu, Joam Carlos se rendit au village accompagné de dix ou douze personnes. Le colonel le reçut très-poliment ; il avait rassemblé tous ses hommes, afin que la revue fût brillante : après cette revue, on les renvoya chez eux très-fatigués de l'exercice de la journée,

car la plupart d'entre eux demeuraient à plusieurs lieues de là. Le soir le colonel, suivi de quelques-uns de ses plus proches parens, se retira dans sa maison avec le gouverneur. Lorsque tout le monde se disposait à se coucher, Joam Carlos, ayant fait signe aux personnes de sa suite, s'avança et mit un pistolet sur la poitrine du chef; ses compagnons en firent autant aux parens et aux serviteurs du colonel, qui ne purent opposer aucune résistance à une attaque si imprévue, et qui d'ailleurs étaient en nombre inférieur aux gens du gouverneur. Joam Carlos dit à Feitoza que, s'il bougeait ou disait un mot, il le tuerait, bien qu'il sût qu'il lui en coûterait la vie à lui-même. Il le conduisit à une porte de derrière et le fit monter, ainsi que les autres personnes arrêtées, sur des chevaux qu'on avait tenus prêts. Ils se dirigèrent vers le bord de la mer, où ils arrivèrent de grand matin. Des *jangadas* les attendaient pour les porter à bord d'un bâtiment qui croisait près de la côte. L'alarme avait été donnée au village des Feitozas peu après leur départ; et, comme le gouverneur mettait le pied à bord du navire, il vit sur la plage les partisans du colonel s'embarquant dans des *jangadas* pour tâcher de l'atteindre. Mais il était trop tard; le navire prit

le large , vint débarquer le gouverneur à Seara , et ensuite continua sa route. On suppose que Feitoza devait être dans la prison du Limoeiro à Lisbonne à l'époque où les Français y entrèrent , et qu'il y était mort ou avait été relâché par eux : (1) ses partisans comptent toujours sur son retour. Après cet événement la désunion se mit dans le parti ; et , privé de ses chefs , il

(1) Un autre membre de cette famille devait aussi être arrêté ; mais le gouverneur n'avait pu trouver aucun moyen de faire exécuter l'arrestation. Il fit appeler un homme d'un certain rang et d'une intrépidité connue , afin de le consulter à ce sujet. Cet homme offrit d'aller seul informer Feitoza des ordres lancés contre lui , et de tâcher de se saisir de sa personne. Il partit ; mais Feitoza , instruit de sa venue et de ses ordres , quitta sur-le-champ ses domaines , se rendit à Bahia et s'embarqua pour Lisbonne. Celui qui s'était chargé de l'arrêter le suivit à la piste , vint à Bahia , et s'y embarqua également pour Lisbonne. A son arrivée , il s'informa de Feitoza , et apprit qu'il avait parlé au secrétaire d'état et s'était rembarqué pour retourner au Brésil , mais que le navire était retenu par les vents contraires. Il se rendit alors aussi chez le secrétaire d'état , lui montra les ordres qu'il avait pour l'arrestation de Feitoza , et lui fit le détail des crimes qui avaient rendu cette arrestation nécessaire. Feitoza fut en conséquence saisi et enfermé dans la prison du Limoeiro , où son persécuteur alla le voir et l'aborda en ces termes : « Eh bien ! ne l'avais-je pas dit ? » faisant allusion à la résolution

cessa d'être redoutable. Il s'opère un changement avantageux dans les mœurs au Brésil, et ce pays sort à grands pas de son état de demi-barbarie.

Peu de temps avant mon arrivée, un jeune homme de Seara était allé à trente lieues dans l'intérieur, accompagné de deux espèces d'huisiers, pour faire une saisie sur un propriétaire son débiteur. Ils étaient partis sur de bons chevaux, afin d'arriver avant que le débiteur pût avoir connaissance de leur dessein et attenter à leur vie. C'est une chose périlleuse que d'aller dans l'intérieur pour se faire payer d'une dette. Les lois portugaises n'ordonnent point en ce cas la prise de corps ; mais, en vertu d'un arrêt, on peut saisir toutes les marchandises que le débiteur envoie à la ville pour y être embarquées.

J'e fus reçu à Seara de la manière la plus hospitalière ; le nom d'Anglais y était une

qu'il avait prise de le faire arrêter. Il retourna ensuite au Brésil, et rendit compte de sa mission au gouverneur dont il avait reçu les ordres. Cet homme est très-connu dans la province de Seara, et la vérité de l'histoire me fut garantie par des personnes très-respectables. On n'a plus entendu parler de ce Feitoza.

bonne recommandation. Je passais ordinairement la matinée chez moi ; dans l'après-midi j'allais me promener à cheval avec trois ou quatre jeunes gens de la ville, que je trouvais plus instruits que je ne m'y serais attendu ; le soir je voyais le senhor Marcos, où se réunissait une nombreuse société. Il y avait aussi des assemblées au palais ; après le thé ou le café, les cartes et la conversation faisaient passer la soirée très-rapidement. Le palais était la seule habitation dans la ville où les appartemens fussent parquetés : il me parut, d'abord, assez étrange d'être reçu, par un des premiers officiers de la province, dans une salle carrelée, et dont les murs n'étaient que blanchis, comme cela m'arriva chez le senhor Marcos.

J'avais reçu de cet officier un sac de satin cramoisi, contenant des dépêches du gouvernement, adressées au prince régent de Portugal et du Brésil, et il m'avait chargé de le remettre entre les mains du directeur de la poste à Pernambuco. Cette commission me donnait le droit de requérir des chevaux de tous les commandans sur la route. L'occasion était commode pour le senhor Marcos, qui trouvait plus de sûreté à me charger de ces dépêches, que

de les expédier par un homme à pied , comme c'est l'usage. Les personnes que l'on emploie en pareil cas sont dignes de confiance ; cependant il peut leur arriver des accidens.

Dans mon voyage de Goïana à Seara j'avais vu Pernambuco et les provinces voisines dans une situation déplorable, causée par une saison entière sans pluie ; mais les malheurs sont portés à leur comble lorsqu'il y a deux années consécutives de sécheresse. Pendant la seconde année les paysans tombent morts le long de la route , des familles s'éteignent , et des cantons entiers sont dépeuplés. Le pays fut en proie à ce terrible fléau dans les années 1791 , 92 et 93 ; car ces trois années s'écoulèrent sans qu'il tombât presque de pluie. En 1810, on pouvait se procurer des vivres , quoiqu'à un prix exorbitant : l'année suivante les pluies tombèrent en abondance et dissipèrent les craintes d'une famine. J'avais , dis-je , vu les provinces que je traversais alors dans la plus grande détresse , causée par le défaut de pluie ; j'avais moi-même éprouvé de grands désagréments dus à cette cause , et une fois en particulier j'avais considérablement souffert. A mon retour, ces contrées avaient changé d'aspect ; les pluies avaient commencé , et me firent sentir que les deux

extrêmes sont très-incommodes. Mais les sensations causées par la crainte de manquer d'eau sont beaucoup plus fâcheuses que le désagrément d'en avoir trop, c'est-à-dire, d'être trempé par de grosses pluies, et de voyager dans des terres noyées.

Je fus obligé de m'arrêter à Seara plus longtemps que je ne l'avais projeté, à la suite d'une indisposition qui me retint au lit pendant quelques jours. Aussitôt que je pus marcher, je fis les préparatifs nécessaires pour mon retour. J'achetai quatre chevaux, l'un pour porter mon coffre et un petit baril de biscuit; le second pour porter la *farinha*; le troisième pour le maïs, et le quatrième pour me servir de monture. Le senhor Laureço me procura trois Indiens de confiance pour m'accompagner; le 8 janvier 1811, je me mis en route pour revenir à Pernambuco.

CHAPITRE VIII.

Retour. — De Seara à Natal. — Les Sertanejos. — Le bétail. — La cire végétale. — De Natal à Récife.

JE quittai Seara au point du jour avec mes trois Indiens et trois chevaux chargés. Un des jeunes gens avec lesquels j'avais fait connaissance m'accompagna à une petite distance de la ville. En retournant à Aracati, je m'écartai un peu de la route que j'avais suivie pour venir à Seara. Le premier jour se passa sans aucun événement remarquable; je m'occupai principalement à reconnaître quelle sorte de gens étaient mes Indiens, car j'avais très-peu causé avec eux avant mon départ. Dans l'après-midi du second jour, après avoir demandé à un des Indiens si la route qui conduisait au lieu où nous devions passer la nuit était difficile à reconnaître, et en avoir reçu la réponse qu'il n'y avait aucun détour qui pût me faire perdre le droit chemin, je quittai la troupe et galopai en avant, parce que je m'ennuyais d'aller au pas; j'avais fait cette manœuvre en plusieurs occasions. Vers cinq heures je m'arrêtai auprès d'une

cabane, où je trouvai deux garçons qui avaient l'air misérable, mais qui parurent contens de pouvoir m'offrir un asile pour la nuit. Ils m'apprirent que leurs parens étaient allés à quelque distance faire avec la tige du carnauba de la pâte pour leur nourriture ; on ne pouvait plus, à quelque prix que ce fût, se procurer de farine de manioc dans le voisinage. Ils me montrèrent un peu de cette pâte qui était brune (1), et de la consistance de celle dont nous faisons le pain, quand elle n'est pas suffisamment pétrie : son goût était amer et nauséabonde. C'était toute la subsistance à laquelle étaient réduits ces malheureux, qui de temps en temps y ajoutaient un peu de viande ou de poisson séché. Ma troupe arriva peu après moi. Le soir, très-tard, le plus jeune des enfans s'approcha de moi ayant l'air de mendier, je lui donnai de l'argent sans réflexion ; mais bientôt il revint me dire que son frère l'avait chargé de me faire observer que ma bonté leur était inutile, puisqu'ils ne pourraient rien acheter avec cet argent. Je compris ce qu'ils dési-

(1) Arruda dit qu'elle est blanche (voyez *l'appendix*) ; en ce cas, quelque autre ingrédient avait été mêlé à celle que j'ai vue.

raient : mes gens allaient se mettre à table , ils invitèrent les enfans à souper avec eux. Ici, Feliciano, l'un des Indiens, s'avisa d'envelopper de deux peaux les sacs de *farinha* , disant, que si nous allions en avant sans cacher leur contenu, nous pourrions être arrêtés sur la route et obligés de céder aux habitans de quelque village , qui probablement nous en demanderaient une partie. Il n'avait su qu'en causant avec les enfans la disette terrible qui régnait dans le pays. Les habitans avaient déjà mangé leur petite récolte , et quelques-uns même , séduits par l'élévation du prix des vivres à Seara , avaient été tenté d'y porter les leurs pour les vendre : ils ne savaient pas que cette ville en avait reçu du midi. Nous arrivâmes à Aracati le cinquième jour.

Je demeurai deux jours dans cette dernière ville pour attendre qu'on ramenât mes chevaux de l'île où je les avais laissés. Je reconnus alors la vérité de ce que m'avait dit le guide au sujet des chevaux. Ils avaient tous perdu leur embonpoint , et paraissaient moins capables de soutenir la fatigue qu'à l'époque de ma première arrivée à Aracati , quoique naturellement , après avoir été si long - temps sans travailler , ils eussent dû être bien plus en état

de recommencer. Les Espagnols qui avaient fait les premières découvertes dans l'Amérique méridionale, avaient fortement inculqué dans l'esprit des peuples de cette partie du monde la nécessité de continuer un voyage régulièrement et sans s'arrêter, à moins que ce ne fût pour un temps assez long (1). J'achetai à Aracati un gros chien qui avait été dressé à garder le bagage des voyageurs.

Un homme se présenta à moi, me priant de lui permettre de me suivre jusqu'à Pernambuco. Il se donnait pour matelot portugais, Européen de naissance, ayant appartenu à la corvette portugaise l'*Andhorina*, qui avait fait naufrage sur la côte, entre Para et Maranham. Il avait voyagé, du lieu où il avait pris terre, jusqu'à Aracati sans avoir reçu aucun secours du gouvernement. Les autorités n'avaient fait aucune disposition pour la subsistance des hommes qui s'étaient sauvés du naufrage. Je lui accordai sa demande; il se comporta bien, et je n'ai eu par la suite aucun motif de douter de la vérité de son histoire.

J'avais beaucoup augmenté le nombre de

(1) On cite particulièrement Cabeça de Vaca. — History of Brazil, vol. 1, p. 109.

mes hommes et celui de mes chevaux ; mais on me conseilla de ne congédier personne , parce que les pluies pouvaient commencer et les rivières se gonfler. Dans ce cas , plus j'aurais d'hommes pour m'aider à en effectuer le passage , et moins l'opération offrirait de danger. Au moyen des chevaux que j'avais de plus , je pouvais répartir les charges en plus petites portions , et avoir toujours deux ou trois de ces utiles animaux prêts à soulager les autres en cas de besoin. Ma troupe comptait alors neuf hommes et onze chevaux. Le senhor Barrozo continua de me traiter avec la même bonté , et je ne cesserai jamais d'en ressentir la plus vive reconnaissance.

On m'avait engagé à gagner le bord de la mer le plus tôt qu'il serait possible après avoir quitté Aracati ; c'était en effet la meilleure route : en conséquence je passai la première nuit à trois lieues de cette ville , à la Lagoa do Matos , petit lac alors entièrement à sec. Le lendemain matin nous reprîmes notre route sur des sables ; nous traversâmes un village appelé Retiro , sur le bord de la mer , et vîmes coucher à Cajuaès , lieu que nous connaissions ; et de là jusqu'à Santa-Luzia , nous suivîmes le même chemin qu'en allant de Cajuaès à Seara :

nous revîmes Areias, lieu fameux par l'histoire du revenant, et nous fîmes halte à Tibou. Nous nous remîmes en route l'après-midi avec l'intention de coucher à la maison non achevée sur la route d'Illa; mais lorsque la nuit nous surprit, nous en étions encore à deux lieues : je jugeai convenable de m'arrêter, et de passer la nuit au milieu des broussailles. Nous avions eu plusieurs ondées depuis quelques jours; et, quoiqu'elles n'eussent pas été fortes, l'herbe commençait à pousser en certains quartiers. Les progrès de la végétation sont vraiment étonnans au Brésil. Dans un bon terrain, si, dans la soirée, il tombe de la pluie, le lendemain la terre a déjà une légère nuance de vert; si la pluie continue, on y verra le second jour de l'herbe longue d'un pouce, et le troisième elle sera assez grande pour servir de nourriture aux bestiaux.

Les broussailles au milieu desquelles nous avions résolu de nous établir pour la nuit, n'étaient ni hautes ni épaisses; aussi ne trouva-t-on que deux arbrisseaux assez forts et assez rapprochés pour supporter un hamac. Ce fut le mien qu'on y suspendit; mes gens se couchèrent sur le bagage du mieux qu'ils purent. Entre une et deux heures du matin, la pluie

commença à tomber modérément : le guide alors étendit quelques peaux au-dessus de mon hamac pour me faire une espèce de toit ; mais bientôt la pluie devint très-forte , et toute la troupe se groupa sous les peaux. Je me levai , et nous nous tîmes debout , les uns contre les autres , jusqu'au moment où les peaux entièrement mouillées tombèrent sur nous. Nos feux s'éteignirent. Je recommandai à mes gens de tenir à couvert les batteries de nos armes à feu , et ceux de la troupe qui connaissaient le *Sertam* savaient mieux que moi combien les jaguars sont nombreux dans ces *traverias*. J'avais à peine fini de parler que Féliciano me dit qu'il avait entendu le cri d'un de ces animaux : il avait raison , car une troupe de jumens galopait sur la route très-près de nous, et peu après nos oreilles furent frappées d'un bruit semblable. Soit que ce fût toujours le même jaguar , ou que plusieurs de ces bêtes féroces nous entourassent, les mêmes cris se firent entendre toute la nuit et de divers côtés. Nous nous tîmes dos à dos, ne nous croyant pas délivrés du danger d'une attaque , quoique les Indiens poussassent de temps en temps une espèce de hurlement (comme le font les Sertanejos lorsqu'ils conduisent de grands troupeaux de bœufs à demi

sauvages), avec l'intention d'effrayer les jaguars. Au point du jour cette espèce de déluge diminua; mais la pluie était toujours forte, et ne cessait pas. Nous eûmes, le matin, beaucoup de peine à retrouver les chevaux, que les jaguars avaient effarouchés et dispersés, nous doutions même qu'ils fussent tous vivans; cependant je suppose que ces tigres du Brésil avaient préféré la chair des bœufs sauvages; et, à dire vrai, ils étaient bien mieux portans que mes chevaux.

Nous partîmes pour Ilha, éloigné de six lieues environ du point où nous étions, et nous y arrivâmes à deux heures de l'après-midi. Nous avions essuyé douze heures consécutives de pluie. Le maître du domaine d'Ilha me fit dire qu'il désirait que je quittasse la maison éloignée où je m'étais établi et que je vinsse loger chez lui; j'acceptai cette offre. Son habitation est une cabane en terre couverte de tuiles; on s'est servi, pour la bâtir, de l'argile qu'on trouve sur les bords du marais salé qui est tout près de là. Il nous donna une grande quantité de lait et de viande fumée; la *farinha* était très-rare, mais on s'attendait à une année abondante. A mon entrée dans sa maison, il m'offrit le hamac sur lequel il était assis avant mon arrivée; je fis prendre le mien sur-le-champ, je m'y assis, et

nous causâmes en fumant pendant quelques heures. Les mosquitos nous importunaient beaucoup ; et véritablement depuis ce jour nous ne passâmes guère de nuit sans en être tourmentés plus ou moins, selon l'état du vent et la quantité de pluie qui tombait dans la journée. On ne saurait concevoir combien ces insectes sont gênans ; il faut l'avoir éprouvé.

Le lendemain nous arrivâmes, vers midi, au village de Santa-Luzia, et nous prîmes notre logement dans une maison non encore achevée. Peu après que nous eûmes déchargé nos chevaux, et que je me fus étendu dans mon hamac avec l'intention de reposer, le guide vint me dire que le peuple s'amassait autour de la maison, et que je devais me rappeler la querelle que nous avions eue en cet endroit à notre premier passage.

Je me levai, je sortis et demandai mon coffre. Je l'ouvris sans affectation et me mis à tourner et retourner tout ce qui était dedans ; j'en tirai le sac de satin cramoisi ; je le posai sur une grosse pièce de bois qui se trouvait à côté de moi, et je continuai de fouiller, comme si je cherchais quelque chose que j'eusse beaucoup de peine à trouver. Lorsque je tournai la tête, tout le monde avait disparu :

tel fut l'effet magique du sac rouge. La rivière voisine de Santa-Luzia n'était pas encore remplie. Nous gagnâmes dans l'après-midi les bords de la rivière de Panema, qui est étroite et rapide. Un de mes gens y entra pour voir si elle était guéable ; mais, avant de l'avoir traversée à moitié, il trouva que le passage était impraticable, et que, tant à cause de la profondeur de l'eau que de la rapidité du courant, on ne pouvait tenter de faire transporter le bagage par nos Indiens. J'ordonnai à mes gens de rester où ils étaient, tandis que je retournerais, avec le guide de Goïana, pour tâcher de découvrir quelque habitation ; car, les pluies ayant commencé, il était très - imprudent de coucher en plein air.

Nous nous dirigeâmes vers une maison que nous aperçûmes au milieu des Carnaúbas à quelque distance de la route ; et comme le propriétaire consentit à nous recevoir, et qu'il y avait près de là de l'herbe en abondance pour nos chevaux, le guide retourna pour diriger la troupe vers cet endroit, connu sous le nom de Santa-Anna. Pendant la nuit j'eus une attaque de fièvre qui m'aurait forcé de m'arrêter, quand même la hauteur des eaux ne m'eût pas empêché d'aller plus loin. Quoi

qu'il en soit, mon mal empira : peut-être je me crus plus malade que je ne l'étais en effet ; mais je commençais à désirer ardemment d'arriver à la ville d'Açu ; j'avais l'espérance d'y trouver quelque prêtre à qui je pourrais confier toutes les lettres que je jugerais à propos d'écrire à mes amis. Quoique ma maladie ne parût pas dangereuse, je savais quels accidens la fièvre traîne à sa suite. Aussitôt que les eaux commencèrent à baisser, je me déterminai à partir ; mais, comme je ne pouvais monter à cheval, il était nécessaire que je fusse porté en hamac. Toute la difficulté consistait à me procurer un nombre d'hommes suffisant pour cet objet. En retardant encore un jour, j'obtins six hommes des fermes voisines, dont quelques-unes étaient éloignées de plus d'une lieue. Je partis après être demeuré cinq jours à Santa-Anna. Nous passâmes la rivière, qui était à peine guéable, et nous entrâmes sur des terres inondées. Les eaux couvraient toute la surface du pays que nous traversions, mais elles baissaient tous les jours. En quelques endroits on en avait jusqu'à la ceinture ; le plus ordinairement elle allait jusqu'aux genoux. Les nouveaux hommes que j'avais loués connaissaient le chemin par habitude ; le guide que j'avais pris à Açu n'aurait pu s'y

reconnaître sans le secours de ces nouveaux conducteurs. A midi, sans que je quittasse mon hamac , on le suspendit entre deux arbres , en appuyant sur leurs branches les bouts de la perche au moyen de laquelle ces hommes me portaient sur leurs épaules. Des peaux furent étendues sur cette perche pour me mettre à l'abri du soleil , car les arbres , dépouillés par la sécheresse , n'avaient point encore repris leur feuillage. Mes gens suspendirent aussi leurs hamacs , et le bagage fut également soutenu par des branches d'arbres ; les chevaux demeurèrent, les jambes dans l'eau, mangeant leur portion de maïs dans des sacs attachés derrière leurs oreilles. L'eau était basse en cet endroit , parce qu'il était un peu plus élevé que les autres ; il y avait même une place où la terre commençait à paraître au-dessus des eaux. A la brune , nous atteignîmes Chafaris, *Fazenda* située sur un terrain sec , et nous nous arrêtâmes à une maison qui n'était point achevée. Les chevaux qui portaient mon coffre et ma caisse de bouteilles étaient tombés ; pour comble de désagrément , mes habits furent mouillés ; le sac rouge lui-même éprouva cet accident.

• Je passai une mauvaise nuit , causée par la

fièvre et la fatigue. Le lendemain, j'eus une conversation avec le propriétaire, et je lui achetai deux chevaux: A midi je fis partir le *camboio* sous la direction de Feliciano, à qui j'enjoignis de gagner Piato le lendemain soir. Je demeurai avec le guide de Goïana et Julio, qui avait été promu, à la place de John, au grade de valet. Ce fut avec beaucoup de peine qu'on parvint à transporter le bagage de l'autre côté de la rivière, qui passe tout auprès de ce domaine. Le courant était alors très-rapide, et le lit pierreux de la rivière, augmentait encore les difficultés. Lorsque je passai, le lendemain matin, l'eau était moins profonde, et la rapidité du courant avait beaucoup diminué; il n'était pas tombé de pluie pendant la nuit. Les deux personnes qui m'accompagnaient étaient montées sur les chevaux que j'avais achetés la veille; quant à moi, je montais un cheval de main qui était tout frais: mon dessein était d'arriver à Piato le même jour, c'est-à-dire, de faire dix lieues. J'en vins à bout, en ne me reposant qu'un peu à midi. J'étais hors d'état de faire beaucoup d'exercice; mais l'urgence de la situation ne me laissait pas la liberté du choix.

Je rejoignis mes gens, et nous fîmes tous halte à midi au même endroit. Feliciano tua

une antilope , qui servit à notre dîner. Nous eûmes rarement besoin de nos fusils pour nous procurer des alimens. Nous trouvions souvent à acheter de la viande fumée, ou bien on nous en fournissait gratuitement. Nous pouvions quelquefois nous procurer des moutons et de la volaille dans les fermes ; mais , quelque grand nombre de poules et de poulets que nous visions auprès des huttes, et quelque prix que nous pussions en offrir , ceux à qui ils appartenaient refusaient ordinairement de les vendre. Les femmes , comme on le suppose bien , ont le département de la basse-cour ; après avoir long-temps marchandé avec nous , elles finissaient par nous déclarer qu'elles et leurs enfans aimaient trop ces pauvres oiseaux pour en laisser tuer un seul. Cette manière d'agir était si commune , que , dans la suite , lorsque le guide ou moi nous galopions vers une ferme pour tâcher d'acheter une poule , et que l'homme s'en rapportait sur ce point à sa femme , nous réparitions sur-le-champ , à moins que nous ne voulussions perdre notre temps à jaser.

Mon ami le commandant résidait toujours à Piato. Il me semblait que je retournais chez moi ; mes esprits étaient abattus , et cependant la moindre bagatelle relevait mon courage. Ce

soir-là j'étais encore très-mal ; ma soif était extrême ; rien ne me soulageait autant que les melons d'eau , qui croissent en abondance dans les environs ; j'en mangeai plusieurs. Le guide me dit que je me rendrais plus malade , mais je ne l'écoutai point, tant j'aime ce fruit. Le lendemain , en me réveillant , je me trouvais tout autre ; la fièvre ne revint plus. Le guide , étonné , observa qu'il n'aurait jamais pu croire que les melons d'eau pussent guérir de la fièvre. Il regardait toutefois comme évident qu'ils avaient opéré ma guérison , et qu'ils produiraient le même effet sur toutes les personnes atteintes de la même maladie. Cette espèce de fièvre est très-singulière dans son cours ; souvent elle cesse tout d'un coup , d'autres fois elle amène des redoublemens et le délire ; néanmoins elle est rarement dangereuse.

Le lendemain nous quittâmes Piato , où notre troupe s'était augmentée d'un petit mouton et d'un *tatu bolu* , ou armadille apprivoisé , qui m'avaient été donnés par le commandant. Le premier trotta plusieurs jours au milieu des chevaux , et ne nous donna aucune peine ; mais à la longue il se fatigua , et je fus obligé de le placer dans un des paniers , où il se reposait un jour ou deux et marchait ensuite. On portait

l'armadille dans un petit sac ; nous le mettions en liberté aux endroits où nous nous arrêtons , et il restait parmi le bagage , s'occupant à manger, ou roulé en boule. Ce fut avec beaucoup de peine qu'on empêcha Mimoza de le harceler ; cependant à la fin la chienne et l'armadille devinrent bons amis. A Açú je changeai un de mes chevaux pour un autre qui était en meilleur état , et je donnai environ une guinée de retour.

Le sellier et le maître de la maison où j'avais logé en allant nous reçurent très-cordialement , et nous offrirent de nous aider à passer la rivière, qui alors était gonflée. Ils me conseillèrent d'attendre qu'elle fût moins profonde et moins rapide ; mais j'avais envie de partir, et mes gens ne me firent aucune objection. Je laissai à Açú le jeune homme que j'y avais pris pour guide.

Nous passâmes le petit bras de la rivière ayant de l'eau jusqu'au ventre des chevaux. Lorsque nous arrivâmes au bord du grand bras , nous vîmes qu'il fallait une *jangada* pour transporter le bagage. Plusieurs habitants de la ville nous avaient suivis , comptant que nous aurions besoin de leurs services , et qu'ils seraient payés de leurs peines. On trouva bientôt des pièces de bois ; quelques - unes , que le courant avait entraînées , étaient sur le bord de

la rivière ; on en apporta d'autres de la ville ; les cordes qui attachaient mes ballots sur les bâts des chevaux servirent d'amarrages pour former le radeau. Le père de mon guide était venu nous aider, et avait amené Mimoza avec lui. Je lui dis de prendre garde à sa chienne, parce que je pensais qu'elle voudrait me suivre ; il la renvoya à la ville sous la conduite d'un petit garçon. Lorsque le radeau fut prêt, on y mit le bagage et je m'assis dessus. Quatre hommes entrèrent dans l'eau poussant le radeau ; et, lorsqu'ils perdirent pied, ils s'y accrochèrent d'une main et nagèrent de l'autre. Malgré tous leurs efforts, le courant nous fit dériver plus de cinquante verges avant d'arriver au bord opposé, que cependant nous atteignîmes sains et saufs. Les Indiens y étaient déjà avec les chevaux. La rivière d'Açu peut avoir dans cette partie de deux à trois cents verges de largeur. Elle était alors profonde et dangereuse, à cause de la force du courant, et un guide était nécessaire pour reconnaître les endroits guéables. Les Sertanejos se servent, pour traverser les rivières, d'une machine curieuse, composée de trois pièces de bois, sur laquelle ils se placent et rament eux-mêmes. J'en ai entendu souvent parler sous le nom de *cavalette* ; mais, comme je n'en ai pas

vu, je ne puis en donner une exacte description (1).

Les hommes qui nous avaient passés nous quittèrent aussitôt, et je faisais charger le bagage avec promptitude, lorsqu'en me retournant je vis Mimoza venir à moi en rampant et toute tremblante. J'avais souvent témoigné le désir d'acheter cette chienne, mais rien n'avait pu déterminer le maître à s'en défaire. Il disait qu'il l'avait eue toute petite, et que la pauvre bête n'avait jamais refusé une occasion de remplir sa marmite : c'était là une manière de parler figurée, par laquelle il voulait faire entendre combien elle était adroite à la chasse. Elle nous suivit, parce qu'elle s'était bien trouvée de notre compagnie. Nous allâmes jusqu'à Santa-Ursula, *fazenda* éloignée d'Açu d'une lieue et demie ; nous y couchâmes. Nous avions passé par des bois épais. De là, à la rivière de Seara-Meirim le pays était nouveau pour moi, parce que je déviais de la route que j'avais suivie en venant à Açu. Je prenais cette fois-ci le plus court chemin pour aller à Natal ; mais

(1) Il y a, dans Barlœus, une estampe qui représente les Portugais traversant la rivière de Saint - François sur des pièces de bois. Je pense qu'elles doivent être disposées comme celles dont on se sert aujourd'hui dans le Sertam.

je devais encore traverser fréquemment cette rivière tortueuse.

Pendant que je dînais, Mimoza se tenait près de moi attendant sa part ; tout d'un coup elle se tapit sous le banc sur lequel j'étais assis. Je vis bientôt quelle en était la cause : le père de son maître venait la redemander. Je le décidai à me la vendre. Lorsqu'il partit, Mimoza sortit de sa retraite et alla le caresser. Je lui dis de continuer sa route et de l'engager à le suivre ; mais alors elle revint en grognant se replacer sous le banc. Elle avait été beaucoup mieux traitée et nourrie par moi que par son maître : je lui donnais toujours à manger moi-même , et souvent j'avais empêché qu'elle ne fût battue.

Le lendemain nous passâmes près des *fazendas* de Passagem et de Barra ; nous cheminâmes sur un sable très-mouvant, et nous traversâmes un marais desséché. Dans l'après-midi nous allâmes de Saint-Bento à Anjicos, en passant sur des hauteurs et dans des chemins difficiles, très-fatigans pour nos chevaux. Nous franchîmes plusieurs fois un ruisseau où l'eau était très-basse.

Le jour suivant nous atteignîmes un terrain encore plus raboteux. Les personnes auxquelles

je m'adressai nous dirent qu'il n'était pas tombé de pluie dans ce canton, et en effet la campagne paraissait comme un désert. Les chevaux manquèrent d'eau à midi; car le puits était petit, et la source qui l'alimentait ne pouvait fournir assez d'eau pour un si grand nombre de bêtes. J'eus soif dans l'après-midi, et en conséquence je laissai le convoi suivre sa route au pas ordinaire, et je galopai en avant accompagné de Julio : les deux chiens nous suivirent. Nous entrâmes dans une plaine, et pour la seconde fois je vis une *éma* (sorte d'autruche). Malgré mes efforts, les chiens la poursuivirent, et, à mon grand déplaisir, je fus obligé d'attendre leur retour. L'oiseau fuyait devant eux avec une grande rapidité, agitant ses ailes, mais ne quittant jamais la terre. Les *émas* devancent les chevaux les plus agiles. Celles que nous vîmes étaient de couleur grisâtre et de la hauteur d'un homme à cheval, dont elles avaient un peu l'apparence à une distance très-éloignée. Les Sertanejos prétendent que, lorsque l'*éma* est poursuivie, elle s'*éperonne* elle-même pour s'exciter à la course; que les éperons ou pointes osseuses sont sous ses ailes, et qu'en les agitant ces pointes touchent les flancs et les piquent. J'ai entendu dire à beaucoup de personnes que, quand une

éma est prise après une longue chasse , on lui trouve les flancs déchirés et sanglans. Il est possible que cet effet soit produit par quelque cause semblable à celle qui fait qu'un pourceau se coupe la gorge avec ses pieds en nageant. Les œufs d'*éma* sont gros , et quoiqu'ils offrent une nourriture assez grossière , le goût n'en est pas désagréable. Ses plumes sont très-estimées. Lorsque les chiens revinrent nous nous remîmes en route parmi des rochers assez élevés. Au bout de quelque temps nos chiens quittèrent subitement le chemin et s'élancèrent sur le sommet d'un roc , qui s'abaissait vers la route en pente assez douce pour qu'un cheval pût la gravir. Nos chevaux s'arrêtèrent au même instant , et levèrent la tête en soufflant des narines. Julio s'écria : *de l'eau ! de l'eau !* il poussa son cheval du côté des chiens , je suivis son exemple. Julio avait deviné juste , en voyant les chiens partir et les chevaux s'arrêter. Il y avait dans le rocher une fente longue , mais très - étroite , presque remplie d'une eau claire et fraîche. Les bords de la fente rentraient en dedans et l'eau était au-dessous de l'ouverture , de sorte que les chiens tournaient autour en aboyant , et sans pouvoir arriver au liquide. Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre et que les chevaux eu-

rent senti l'eau , ils commencèrent à piaffer et à témoigner une grande impatience. Nous n'avions aucun vaisseau propre à servir d'abreuvoirs , nous fûmes obligés d'avoir recours à nos chapeaux pour présenter de l'eau aux chiens et aux chevaux. Le reste de la troupe arriva peu de temps après : Feliciano connaissait le lieu ; mais si les chevaux et les chiens ne l'eussent indiqué à Julio , nous aurions probablement passé outre.

J'appris de Feliciano que ces fissures dans les rochers sont assez communes , mais que peu de personnes savent où elles se trouvent. Il n'y a que ceux de sa classe et de sa profession qui en aient connaissance ; ce qui leur procure de l'eau abondamment quand les autres sont dans la plus grande détresse. Nous ne refusons jamais , me dit-il , d'indiquer ces réservoirs ; mais nous disons à ce sujet le moins que nous pouvons. Je fis route jusqu'à dix heures du soir , désirant arriver à quelque *fazenda* pour ne pas coucher en plein air ; certains nuages épais et chassés avec rapidité par le vent , annonçaient une violente pluie , s'il survenait du calme. Nous atteignîmes une *fazenda* , et y demandâmes un logement pour la nuit , ce qui nous fut accordé ; mais , après avoir jeté un coup d'œil dans l'inté-

rieur de la maison , je préfèrai le grand air avec tous ses désagrémens. La maison était pleine de gens des fermes voisines qui étaient venus aider à rassembler le bétail, et que les signes d'un orage prochain y retenaient. Ils prenaient leur repas de viande fumée , et s'étaient, par je ne sais quel moyen , procuré une certaine quantité de rhum. Je m'établis à quelque distance de la maison. Nous ne reposâmes guère , de peur de la pluie , et dans la crainte que nos voisins ne vinssent nous dérober quelques - uns de nos chevaux pour se divertir.

Le lendemain , nous traversâmes une plaine , en partie nue , en partie couverte de halliers. J'avais poussé en avant avec Julio , laissant le *comboio* derrière. Nous perdîmes notre chemin à un endroit où plusieurs sentiers venaient aboutir. La science de Julio même était en défaut , et si nous n'eussions rencontré quelques voyageurs qui nous remirent sur la voie , je ne sais à quelle distance nous nous serions trouvés des bagages vers la fin du jour.

Le lendemain , je poursuivis ma route : nous prîmes auprès d'une ferme de l'eau dans des outres, et à midi nous nous arrêtâmes au milieu d'un ruisseau où il y avait de bonne herbe , mais point d'eau. Comme le lit de ce ruisseau était

moins élevé que ses bords, la première ondée y avait fait pousser l'herbe ; notre armadille s'égara dans les buissons, Feliciano suivit ses traces par les marques de ses pas sur l'herbe et les feuilles sèches ; il le rattrapa. Je suis très-sûr qu'il ne l'avait pas vu s'enfuir, et toute personne moins habituée que lui à découvrir les traces des animaux n'en eût aperçu aucune. Si l'armadille eût passé sur le sable, rien de plus facile que de le suivre à la piste ; mais sur le gazon et sur des feuilles sèches, un si petit animal ne peut laisser que des marques presque imperceptibles. Je me plaignis que nos outres, qui étaient neuves gâtaient l'eau, et qu'elle sentait l'huile dont les peaux avaient été frottées. Feliciano m'entendit, prit une outre dont la peau avait perdu par l'usage toute espèce d'odeur, et dit : « Je vais vous en chercher de meilleure. » Il partit, et, environ une heure après, il revint avec son outre pleine d'eau excellente. Il s'était ressouvenu d'une fente de rocher dans le voisinage ; c'est là qu'il avait fait la provision.

Nous couchâmes à une *fazenda*, et le lendemain nous repartîmes, espérant atteindre le Seara - Meirim, ce qui arriva effectivement. Dans toute cette portion du pays, les traces de la sécheresse n'avaient pas disparu entièrement ;

cependant les arbres commençaient à se couvrir de feuilles, et l'herbe qui croissait sous l'ombrage était, en beaucoup d'endroits, assez longue pour que nos chevaux pussent la brouter. L'eau était toujours rare et mauvaise, quoique les pluies l'eussent rendue un peu plus abondante et moins saumâtre. Nous passâmes le plus vite qu'il nous fut possible sur la *travessia*, parce que les grandes pluies devaient commencer sous peu, et, comme je l'ai déjà dit, l'eau tombe souvent avec une abondance presque incroyable. Il y a du danger, en pareil cas, à se trouver surpris sur une des presqu'îles ou des îles que forme cette rivière tortueuse ; car alors on est obligé de traverser dix fois de suite ou plus un courant rapide, ce qui est trop pénible pour les chevaux, surtout lorsqu'ils sont déjà fatigués par un long voyage. Nous quittâmes le Seara-Meirim après quatre jours ; nous passâmes à Pai-Paulo, et de bonne heure, le cinquième, nous arrivâmes à *Lagoa-Seca*. Les habitants de ce village étaient sur le point de décamper ; on attendait les pluies, ou plutôt elles avaient déjà commencé. Nous rencontrâmes plusieurs troupes de voyageurs, qui profitaient des premières pluies pour traverser cette contrée, et qui se hâtaient de la quitter avant que les torrens n'eussent gonflé la rivière.

Janvier n'est pas , à proprement parler , la saison des pluies. Celles qui tombent au commencement de l'année sont nommées *primeiras aguas*, et durent quinze jours ou trois semaines ; après quoi , le temps reste généralement fixé au beau jusqu'en mai ou juin : depuis cette époque jusqu'à la fin d'août , les pluies cessent rarement. Depuis août ou septembre jusqu'au renouvellement de l'année , il tombe à peine quelques gouttes de pluie. On peut avec plus de certitude compter sur le temps sec de septembre à janvier , que de février à mai ; et pareillement on doit plutôt s'attendre aux pluies depuis juin jusqu'au mois d'août qu'en janvier. Il y a très-peu de jours dans l'année où il pleuve sans interruption. Ce que je dis au reste touchant les saisons , se rapporte à une certaine latitude ; car elles varient suivant les climats.

On me rendit fidèlement le cheval que j'avais laissé à *Lagoa-Seca* , et je poursuivis ma route le lendemain jusqu'à Natal. Le gouverneur m'y reçut encore avec la même cordialité.

J'avais alors quitté le *Sertam* ; et quoique j'aie eu à y souffrir , j'ai toujours désiré y retourner. Il y a un certain plaisir à traverser des contrées inconnues ; et cette portion de terri-

toire sur laquelle j'ai voyagé était tout-à-fait nouvelle pour un Anglais. D'après mes propres sensations, je me figure très-bien ce que des voyageurs qui parcourent des terres non explorées doivent éprouver à chaque pas, à chaque objet nouveau qui vient frapper leurs regards. Il y a encore, sur le continent de l'Amérique méridionale, de vastes contrées à reconnaître; et j'aurais souhaité ardemment d'être le premier européen qui eût fait la route de Pernambuco à Lima.

Ce que j'ai dit des habitans des *fazendas* ou domaines à bétail, n'en donnera peut-être pas une idée suffisante. Différent des peuples qui habitent le pays voisin de la rivière de la Plata, le Sertanejo se sépare rarement de sa famille, et si on le compare aux premiers, il vit dans un état d'aisance. Les cabanes sont petites et bâties en terre; on les couvre de tuiles toutes les fois qu'on peut s'en procurer; autrement, ce qui est plus général, on emploie les feuilles du carnaúba. Les hamacs tiennent lieu de lits et sont beaucoup plus commodes; ils servent aussi très-souvent de sièges. Dans quelques cabanes, il y a des tables; mais la coutume la plus générale est de s'accroupir sur une natte, où toute la famille forme un cercle autour des

gourdes creusées qui servent d'assiettes et de plats : c'est ainsi que les Sertanejos prennent leurs repas. On ne connaît guère les couteaux ni les fourchettes dans cette contrée, et les basses classes ne s'en servent point en mangeant. D'après un usage antique, que j'ai vu pratiquer dans toutes les parties du Brésil que j'ai visitées, on présente aux convives, avant le repas, un bassin soit d'argent, ou de terre, ou même une moitié de gourde, avec une serviette de batiste garnie de franges, ou un morceau de la grosse toile de coton du pays, afin que chacun se lave les mains. Cette même cérémonie, ou plutôt cet acte nécessaire de propreté, a lieu également à la fin des repas. Les gourdes sont employées comme ustensiles de ménage : on les coupe en deux, et on en ôte la pulpe ; on les fait sécher ensuite, et elles servent en guise de poterie ; ce sont aussi les mesures usuelles de capacité. Leur diamètre varie de deux pouces à un pied, et elles sont ordinairement de forme ovale. La gourde, lorsqu'elle est entière, est nommée *cabaça*, et *cuia* lorsqu'elle est coupée en deux. C'est une plante rampante qui croît spontanément en certains cantons, en d'autres on la sème parmi le manioc.

La conversation des Sertanejos roule d'ordinaire sur l'état de leur bétail et sur leurs femmes ; il arrive parfois qu'ils racontent des choses qui se sont passées à Récife ou dans une autre ville. Ils discutent aussi le mérite des prêtres qui les visitent , et ils tournent en ridicule leurs pratiques irrégulières. J'ai déjà décrit le costume des hommes en voyage : lorsqu'ils sont chez eux , ce costume se réduit à une chemise et des pantalons. Les femmes ont l'air plus négligé que les hommes : leur toilette consiste en une chemise et un jupon court ; elles ne mettent point de bas et souvent point de souliers. Lorsqu'elles quittent la maison , ce qui est très-rare , elles ajoutent à cette toilette une grande pièce de grosse toile de coton des manufactures du pays ou de celles d'Europe , qu'elles jettent sur la tête et sur les épaules. Elles montent très-bien à cheval , et les selles élevées à la portugaise leur semblent très-commodes. Elles s'assistent de côté ; je n'ai jamais vu une seule femme au Brésil monter à cheval à la manière des hommes , comme cela se voit quelquefois en Portugal. Les femmes , dans le *Sertam* , s'occupent uniquement des détails du ménage , (car ce sont les hommes qui vont traire les chèvres et les vaches) ; elles filent et travail-

lent à l'aiguille. Jamais une femme libre ne s'occupe au dehors d'aucun travail, excepté pour aller accidentellement chercher de l'eau et du bois quand son mari est absent. On laisse généralement les enfans tout nus jusqu'à un certain âge ; à Récife même, on voit souvent de petits garçons de six ou sept ans courir dans les rues sans aucun espèce de vêtement. Autrefois, je veux dire avant que ce pays commerçât directement avec l'Angleterre, les personnes des deux sexes s'habillaient de toile de coton grossière, qui se travaille dans le pays ; on teignait ordinairement les jupons avec du rouge extrait de l'écorce du *coipuna*, arbre commun dans les forêts du Brésil ; aujourd'hui même on se sert de cette teinture pour les filets de pêcheurs, et l'on croit qu'en les teignant ainsi ils durent plus long-temps.

A cette époque, un vêtement de toile de coton imprimée des manufactures anglaises ou portugaises, coûtait de huit à douze *mille reis*, (entre deux et trois guinées), parce que le monopole du commerce était dévolu aux marchands de Récife, qui mettaient ces objets au prix qu'il leur plaisait ; les autres articles étaient en proportion. Le prix énorme des habillemens d'Europe faisait que les riches seuls pou-

vaient s'en procurer. Néanmoins, depuis l'ouverture des ports du Brésil au commerce étranger, les marchandises anglaises commencent à se répandre dans le pays, et les colporteurs y sont très-nombreux. Les femmes du Sertanejos paraissent peu devant les étrangers; et, quand cela arrive, elles ne prennent aucune part à la conversation. Lorsqu'elles sont présentes pendant que les hommes parlent elles se tiennent accroupies du côté de la porte qui conduit dans l'intérieur de la maison, et se bornent à écouter. Les mœurs des hommes ne sont pas très-régulières, et il est assez naturel de croire que ce dérèglement doit avoir quelque influence sur la conduite des femmes; mais les Sertanejos sont très-jaloux, et l'on voit dix fois plus de meurtres et de querelles produits par cette cause que par toute autre. Ils sont vindicatifs, et, à défaut de loi, chacun se fait justice par ses propres mains. Ces sortes d'actes sont sans doute affreux, et je ne prétends point les justifier; mais, lorsqu'on recherchait les causes des meurtres commis et des coups donnés, j'ai toujours vu que le mort ou le battu n'avaient reçu qu'un châtiment mérité. Le vol est presque inconnu dans le *Sertam*; la terre, dans les bonnes années, est trop fertile pour que le besoin pousse au larcin, et

dans les années de disette tout le monde souffre également. On doit chercher sa subsistance d'une autre manière que par le vol dans un pays fertile, où les hommes sont tous aussi braves et aussi déterminés les uns que les autres : quoi qu'il en soit, je pense que les Sertanejos sont de bonnes gens. Ils sont traitables et susceptibles d'instruction, excepté en matière religieuse ; ils sont très-entêtés sur cet article : telle était leur idée d'un Anglais, d'un hérétique, que ce fut avec une peine infinie que moi, porteur d'une figure humaine, je parvins à leur persuader que j'appartenais à cette race d'animaux inconnus. Ils sont extrêmement ignorans ; très-peu d'entre eux possèdent les plus simples notions de la lecture et de l'écriture. Leur religion se borne à la pratique de certaines cérémonies, à la répétition fréquente de certaines prières et à l'adoration des reliques ; ils croient aux sortilèges et à d'autres chimères semblables. Les Sertanejos sont courageux, francs, généreux, hospitaliers. Lorsqu'on leur demande quelque chose, ils ne savent pas refuser ; mais si l'on trafique avec eux pour du bétail ou pour tout autre objet, leur caractère change : ils cherchent à vous tromper, parce qu'ils regardent le succès en affaires

comme la preuve d'une habileté dont ils aiment à se glorifier.

L'anecdote suivante offre un trait remarquable du caractère de ces hommes. Un Sertanejo était venu de l'intérieur avec un grand troupeau de bœufs qu'il avait été chargé de vendre ; il trouva un acquéreur, qui devait le payer au bout de deux ou trois mois. Le Sertanejo attendit dans la ville le terme où il devait recevoir son paiement , parce qu'il demeurerait trop loin pour revenir exprès. Avant l'expiration du terme , l'acquéreur trouva le moyen de faire emprisonner son créancier. Il alla le trouver dans sa prison ; et, feignant d'être extrêmement affligé de son malheur, il lui fit entendre qu'il essaierait de le faire relâcher , s'il voulait lui permettre de dépenser une partie de la dette pour cet objet ; le Sertanejo y consentit , et recouvra bientôt sa liberté. Il apprit peu de temps après comment l'affaire avait été conduite par l'acheteur , pour éviter de payer une dette légitime ; et le pauvre homme ne put obtenir aucune partie de son argent. Ayant fait part de l'aventure aux gens du *Sertam* qui l'avaient chargé de la vente , il en reçut , pour réponse , que la perte de l'argent était peu de chose , mais qu'il fallait ou qu'il assassinât l'homme qui l'avait

trompé, ou qu'il renonçât à retourner dans le pays, parce qu'il serait lui-même puni si l'outrage restait sans vengeance. Le Sertanejo fit sur-le-champ les préparatifs de son retour : il avait toujours feint une grande reconnaissance envers son débiteur pour le service qu'il lui avait rendu en le délivrant de sa prison, et une ignorance totale de sa coupable conduite. Le jour de son départ, il arrive à cheval avec deux camarades à la maison de l'homme dont il avait résolu de se défaire ; il met pied à terre, fait tenir son cheval par un de ses compagnons, et entre. Il s'approche du maître de la maison ; et, en lui donnant le baiser d'adieu, il lui plonge son couteau dans le flanc ; il sort aussitôt, saute promptement sur son cheval, et tous trois s'enfuient au grand galop. Personne n'osa s'opposer à leur fuite, ils étaient armés. Quoique cette scène se fût passée dans une grande ville, comme ils trouvèrent au dehors un nombre considérable de leurs compatriotes qui les attendaient, ils regagnèrent leur pays sans qu'on tentât de les poursuivre. Cet événement est arrivé il y a plusieurs années ; mais les parens du mort conservent toujours la résolution de venger ce meurtre sur celui qui l'a commis, s'ils parviennent

jamais à l'atteindre. Plusieurs témoins peuvent attester la vérité de cette histoire.

La couleur de la peau des Sertanejos varie du blanc au brun foncé, et ces variétés sont si nombreuses, qu'on voit très-rarement deux personnes qui soient exactement de la même couleur. Les enfans des mêmes père et mère sont plus ou moins bruns ; la différence est toujours sensible, et dans beaucoup de cas elle est si frappante, qu'elle ferait douter de la légitimité de leur naissance ; mais la chose est si commune, que ce doute s'évanouit. L'enfant de deux personnes, l'une blanche et l'autre noire, le plus souvent approche plus de l'une que de l'autre, et il arrive qu'un second enfant offre la teinte opposée (1). Ces remarques conviennent non-seulement au *Sertam*, mais s'appliquent aussi à toutes les parties du pays que j'ai eu occasion de visiter. Le Sertanejo, en faisant abstraction de sa couleur, est beau ; les femmes, lorsqu'elles sont jeunes, ont des formes agréables, et plusieurs d'entre elles de

(1) Une mulâtresse me dit un jour : « *Filho de mulatto he como filho de cachorro, hum sahe branco, outro pardo e outro negro* ; » ce qui veut dire à peu près : les enfans de mulâtres sont, comme les petits chiens, de toutes les couleurs.

beaux traits. J'ai vu dans ces cantons des personnes blanches qui seraient admirées en Europe. Les habitants de l'intérieur, constamment exposés aux rayons du soleil, dont la force est plus grande à une certaine distance de la mer, sont beaucoup plus bruns que ceux qui demeurent sur la côte; mais cette couleur foncée et qui paraît permanente, est d'un aspect plus agréable que ce teint jaunâtre, semblable à celui des personnes malades dans nos climats.

Les gens qui résident sur les domaines à bétail et qui en prennent soin, sont appelés *vaqueiros* (vachers). Ils ont une part des veaux et des poulains qu'ils élèvent; et, quant aux agneaux, aux cochons, aux chèvres, ils n'en rendent aucun compte au propriétaire: le gros bétail même est compté avec très-peu d'exactitude, de sorte que ces places sont agréables et lucratives; mais les devoirs en sont pénibles et demandent une extrême activité, beaucoup de courage, et une grande force de corps. Quelques propriétaires vivent sur leurs domaines; mais la plus grande partie est composée de gens riches qui habitent les villes situées sur la côte, ou qui sont planteurs de sucre en même temps qu'ils élèvent du bétail.

Rio-Grande, Paraíba et Seara ne contiennent,

point à proprement parler, de bétail sauvage (1). Deux fois par an les pâtres de plusieurs domaines se réunissent pour rassembler les bestiaux. Les vaches sont chassées de toutes parts vers le terrain qui est au-devant de la maison, et là, entourées de plusieurs hommes à cheval, elles sont poussées dans de grands parcs. Alors les hommes mettent pied à terre, et si quelques vaches deviennent inquiètes ou furieuses, comme cela arrive souvent, on leur jette un nœud coulant sur les cornes, afin de les contenir. Ils ont une autre méthode, qui consiste à passer le nœud coulant autour d'une des jambes de derrière de l'animal, et à faire revenir la corde de manière à entourer son corps et à pouvoir ainsi le terrasser. On prend ensuite les veaux, ce qui n'est pas difficile, et on les marque sur la cuisse droite du signe adopté par le propriétaire. Lorsqu'il s'agit de rassembler les bœufs, l'opération est plus dangereuse, et fréquemment le

(1) Manoel Arruda da Camara dit qu'avant la terrible sécheresse de 1793, on regardait comme un des devoirs des *vaqueiros* de détruire le bétail sauvage, de peur que celui qui était à moitié domestique ne se mêlât avec celui-là et ne redevînt sauvage. Il ajoute que cette précaution est toujours prise dans les Sertoens de Piauí. Il a publié ses ouvrages en 1810.

cavalier est dans la nécessité de frapper quelques-uns de ces animaux d'une longue perche, de la manière que je l'ai déjà rapporté. Lorsque le *vaqueiro* s'approche du bœuf, celui-ci s'enfuit vers le bois le plus proche : on le suit d'aussi près qu'il est possible, afin de profiter de l'ouverture qu'il fait en écartant les branches, lesquelles se rapprochent bientôt après, et reprennent leur position. Quelquefois le bœuf passe sous une grosse branche peu élevée : le cavalier s'élance dans la même direction ; et, pour y parvenir, il se penche tellement sur la droite, qu'il peut saisir la sangle de sa main gauche ; en même temps il s'accroche du pied gauche au côté de la selle : dans cette position, traînant presque à terre, la perche dans la main droite, il suit l'animal sans ralentir l'allure de son cheval, et se remet en selle dès qu'il a franchi l'obstacle. Lorsqu'il atteint le bœuf, il le frappe de sa lance dans le flanc, et, s'il le fait avec adresse, il le renverse. Il descend alors de cheval, lie ensemble les jambes de l'animal, ou lui passe une des jambes de devant par-dessus les cornes, ce qui suffit pour s'assurer de lui. Les hommes qui se livrent à cet exercice reçoivent souvent des blessures, mais il est rare qu'elles soient mortelles.

En traversant le Seara-Meirim, j'ai parlé d'une vache qui s'était écartée à une distance très-grande de son pâturage ordinaire. Ce penchant à errer est commun parmi les bêtes à cornes, et ne vient pas toujours du manque d'herbe ou d'eau. Souvent, à l'époque où l'on rassemble les troupeaux, des hommes qui ont été très-loin aider leurs amis, ramènent beaucoup d'animaux à leur marque, quoique les domaines soient souvent éloignés de plus de vingt lieues les uns des autres. Lorsqu'un voyageur souffre du manque d'eau, il n'a rien de mieux à faire que de suivre les traces des bestiaux, parce que ordinairement le chemin qu'elles indiquent conduit en droite ligne à la source la plus proche. Ces chemins sont faciles à reconnaître dans les bois : ils sont très-étroits ; les branches se joignent par le haut, laissant au-dessous d'elles un petit sentier couvert, de la hauteur des animaux qui l'ont traversé.

Chaque troupe de jumens, composée de quinze ou vingt de ces animaux, est poussée dans les parcs avec son étalon : les poulains sont marqués de la même manière que les veaux. Il est à remarquer, et la chose m'a été souvent répétée, que l'étalon chasse de la troupe non-seulement les poulains, mais encore les pouliches,

dès qu'ils sont devenus forts. J'en avais déjà vu deux ou trois exemples : la personne qui me donnait ces détails, ajouta que si l'étalon oublie de faire cette opération, on le retire de la troupe et on le met au bât, comme ne convenant point au service exigé de lui. Lorsqu'on veut dresser un cheval on s'y prend de la manière suivante : après l'avoir mis dans un parc, on l'attache à un pieu. Le jour suivant, et quelquefois l'après-midi du même jour, s'il paraît tout-à-fait docile, on place sur son dos une petite selle basse ; alors le cavalier s'élance sur le cheval, et le contient par un double licou. L'animal s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes ; loin de l'en empêcher, on l'excite à courir : néanmoins on ne fait en général usage du fouet et de l'éperon que lorsqu'il est rétif et refuse d'avancer. On assure que les chevaux de bonne race sont les plus aisés à dompter. Le cheval, ainsi lancé, court jusqu'à ce qu'il soit rendu de fatigue : alors il est ramené tout doucement par son cavalier ; il arrive souvent qu'il ne retourne pas au logis le même jour. Le cavalier ne doit point descendre avant d'être revenu au lieu d'où il est parti, parce qu'il aurait une peine infinie à remettre son cheval en route. On continue le même manège

aussi long-temps que l'animal n'est pas suffisamment dompté. Quelquefois , par un effort violent , le cheval se débarrasse à la fois de l'homme et de la selle , et alors on est long-temps sans le retrouver : toutefois , à moins qu'il ne rompe la sangle , il parvient rarement à jeter bas son cavalier , car les Sertanejos sont d'excellens écuyers.

Les chevaux en général sont petits , mais il y en a de très-bien faits , quoique l'on prenne peu de soin d'améliorer les races. On tient beaucoup à la couleur dans le choix de ces animaux , quelques couleurs particulières étant regardées comme des indices d'une plus grande vigueur que les autres. C'est ainsi qu'un cheval blanc , avec la queue et la crinière de la même couleur , est destiné au bât ou à tout autre travail pénible , et vendu à plus bas prix que tout autre animal de la même encolure , mais qui a un poil différent : néanmoins si un cheval de cette espèce est très - bien fait , on le regarde comme propre à la selle , mais pour des courses peu longues. Un cheval blanc , avec la queue et la crinière noires , passe pour être vigoureux. Les couleurs les plus communes sont le bai et le gris ; le brun , le noir et le blanc se rencontrent plus rarement. On croit que les

chevaux qui ont une jambe de devant blanche et l'autre de la même couleur que le corps, sont sujets à s'abattre. Les chevaux les plus estimés pour le travail sont bai-brun, avec la queue et la crinière noires, ou gris tacheté de brun. On dresse les étalons pour la selle et pour le bât dans le voisinage des villes ; mais les Sertanejos se servent de chevaux hongres par nécessité, et parce qu'ils connaissent leur force et leur aptitude à supporter la fatigue. Il n'est pas toujours sans danger de monter un cheval très-vigoureux dans le *Sertam* ; car il peut arriver, lorsqu'il hennit, qu'un étalon sauvage accoure pour l'attaquer, et que tous deux étant également animés, le cavalier ne soit obligé de s'éloigner des combattans : cependant, s'il a soin d'avoir en main un bâton, et s'il peut parvenir à empêcher son cheval de se cabrer quand l'animal sauvage approche, il s'en tire sain et sauf.

On élève des moutons dans les domaines, pour en manger la chair quand d'autres viandes plus estimées viennent à manquer ; c'est-à-dire dans le cas où les bœufs sont devenus trop maigres par suite d'une longue sécheresse, ou bien que le pâtre est trop occupé à la ferme, ou trop paresseux pour aller en tuer un au dehors.

La chair des moutons n'est jamais d'un bon goût dans le *Sertam*; on pourrait croire que cela vient du peu de soin qu'on y prend de ces animaux : quant à moi, je ne pense pas qu'on puisse jamais parvenir à en faire un mets délicat (1). Les agneaux sont couverts d'une laine fine jusqu'à ce qu'ils aient un an ou deux; à cette époque elle commence à tomber et est remplacée par une espèce de poil : quelquefois cette laine ne tombe pas sitôt; elle m'a paru, dans ce cas, grossière et courte (2). Les blessures des moutons sont plus difficiles à guérir que celles des

(1) Lorsque je résidais à Jaguaribe et dans l'île d'Itamaraca en 1813 et 1814, je pris quelque peine pour élever des moutons; mais la chair n'en devint jamais bonne. En général toutes les viandes au Brésil ont moins de goût qu'en Angleterre, et particulièrement la chair de mouton.

(2) Le lieutenant colonel Joan da Silva Feijo, dans un petit ouvrage publié à Rio-Janeiro, en 1811, sur les moutons de la province de Seara, dit : « Les moutons de cette partie du pays portent de la laine qui a l'air d'être d'une qualité supérieure, c'est-à-dire qu'elle est généralement douce, brillante, bien frisée, longue et forte. » Il ajoute que le gouverneur (le même dont j'ai parlé) en avait envoyé un échantillon en Angleterre, où elle avait été admirée. Je n'ai fait aucune observation particulière sur les moutons de Seara, conséquemment l'opinion de cet écrivain doit être préférée à

autres animaux; leur chair est, de toutes, celle qui tombe le plus vite en putréfaction.

La division des propriétés, dans le *Sertam*, est très-indéterminée; et cela se concevra facilement quand on saura que la manière la plus ordinaire de faire connaître l'étendue d'une *fazenda* est de dire qu'elle est à tel nombre de lieues de la plus voisine, ou de supputer le nombre de centaines de veaux qu'elle donne annuellement, sans faire aucune mention de la quantité de terrain qu'elle occupe. Peu de personnes prennent la peine de se rendre compte de l'étendue exacte de leurs propriétés, et peut-être n'en viendraient-elles pas à bout si elles essayaient de le faire.

Le climat est généralement bon; mais la partie intérieure du pays est plus saine que les bords de la mer. J'aurais de la peine à nommer une maladie particulière à cette partie du pays; cependant on y trouve des malades. Les fièvres

la mienne; il est d'ailleurs le naturaliste de sa province. Quoi qu'il en soit, j'ai acheté beaucoup de moutons pour les manger, et leurs toisons étaient telles que je l'ai dit plus haut. Quand je résidais à la Jaguaribe et à Itamaraca, j'avais un grand nombre de moutons, et je puis parler affirmativement de ceux-là.

sont assez rares dans ce pays; il y a aussi quelques hydropisies; les ulcères aux jambes sont communs, mais moins que sur la côte; les hernies s'y voient fréquemment. La petite vérole y fait de terribles ravages (1), et la rougeole y est très - redoutée. Lorsque la maladie vénérienne attaque un individu, il arrive rarement qu'il s'en débarrasse tout-à-fait. On applique des herbes comme remèdes; mais, les gens du pays ignorant le traitement qui convient à cette maladie, ou incapables de le suivre exactement, plusieurs de ceux qui en sont atteints deviennent perclus, et la plus grande partie d'entre eux ne recouvrent jamais une parfaite santé : on voit aussi des personnes attaquées du *yaws*, c'est le nom d'une maladie; mais comme j'ai eu depuis l'occasion de l'observer, je n'en parlerai pas pour le moment. Il y a des exemples de consommation (phthisie). Je n'ai trouvé la coqueluche (*hooping-cough*) dans aucune des provinces que j'ai visitées : j'ai fait beaucoup de questions sur cette maladie, et je n'ai jamais rien appris à ce sujet. J'ai couché bien des fois en plein air, et n'en ai jamais

(1) La vaccine commence à s'établir dans le pays, en dépit du préjugé. — 1815.

éprouvé de mauvais effet : la rosée est peu abondante, et un vent assez fort s'élève ordinairement la nuit. Le soleil est très-ardent, et sa chaleur est plus importune lorsqu'on voyage sur des sables mouvans; cependant elle ne m'a point incommodé. Jamais je n'ai souffert du mal de tête, et à l'exception d'une attaque de fièvre, qui doit être attribuée à la forte pluie que j'avais reçue sur le corps, je n'ai joui nulle part d'une meilleure santé.

La nourriture des habitans du *Sertam* consiste principalement en viandes qu'ils mangent à leurs trois repas, ils y ajoutent de la farine de manioc réduite en pâte; quelquefois le riz en tient lieu. L'espèce de fèves appelées communément, 'en Angleterre, fèves françaises (*les haricots*), forme leur nourriture favorite; on les laisse monter en graine, et on ne les cueille que quand elles sont tout-à-fait sèches et dures. J'ai été souvent surpris de voir combien peu le maïs leur est utile comme aliment; ils en mangent cependant quelquefois. A défaut de toutes ces choses on se sert de la pâte du carnàûba, et même j'ai vu servir la viande avec du lait caillé. Ils ne connaissent pas l'usage des légumes verts, et ils sourient à l'idée de manger de la salade. Les fruits sauvages sont

très-variés et croissent en abondance ; mais ils en cultivent peu. Je citerai parmi ces derniers le melon d'eau et le plantain. Le fromage du *Sertam* est excellent quand il est frais, mais au bout de quatre ou cinq semaines il se durcit. Un très-petit nombre de personnes font du beurre, en battant le lait dans une bouteille ordinaire ; mais ce sont des expériences particulières et nullement une pratique générale. Dans les villes même du *Sertam* le beurre d'Irlande est le seul qu'on puisse se procurer. Là où les terres peuvent le permettre, on plante du manioc et du riz ; mais une grande partie des alimens que les habitans du *Sertam* tirent du règne végétal leur viennent des cantons plus fertiles voisins de la côte, ou d'établissemens plus reculés encore dans l'intérieur, comme les vallées du Cariris, de la Serra do Teixeira et autres montagnes.

Les objets de commerce reçus au *Sertam* consistent en une petite quantité d'étoffes des manufactures d'Europe (1) ; en toiles de coton, dont une partie se travaille dans le pays même ;

(1) Cette branche de commerce fait de très-grands progrès. — 1815.

en une petite quantité de poterie de terre blanche, et beaucoup de poterie de terre brune, confectionnée en partie par les Indiens qui habitent les lieux où se trouve la terre propre à cet usage ; du rum en petits barils, du beurre, du tabac à fumer et en poudre ; du sucre ou cassonade en boucaux, des éperons, des mors de bride et autres objets d'équipement pour les chevaux, excepté les selles, dont la plus grande partie se fait chez eux ; des bijoux d'or et d'argent y trouvent aussi quelque débit. Les colporteurs vont de village en village et d'un domaine à l'autre, troquant leurs marchandises pour des bestiaux de toutes espèces, du fromage et des peaux de bêtes à cornes. Un poulain de deux ou trois ans est évalué environ une guinée ; un cheval de bât deux ou trois guinées, et un cheval dressé pour la selle, cinq à six ; un jeune taureau de deux ans vaut dix schellings ; un bœuf dans toute sa force, une guinée et demie. Le prix des vaches varie beaucoup, suivant la quantité de lait qu'elles donnent, et s'élève d'une à cinq guinées. Un mouton s'évalue deux ou trois schellings ; une chèvre commune vaut beaucoup moins, mais une bonne chèvre à traire est estimée une guinée et quelquefois davantage. Les enfans sont souvent allaités par des chèvres, ce

qui augmente la valeur de ces animaux. La chèvre qui sert de nourrice reçoit le nom de *comadre* (commère), terme reçu entre la mère et la marraine d'un enfant ; et cela arrive si généralement, qu'on appelle même souvent du nom de *comadres* des chèvres qui n'ont pas eu l'honneur d'allaiter leurs jeunes maîtres. Les chiens valent une, deux guinées ou même davantage, s'ils sont bons chiens de chasse ou de garde. Une poule est aussi chère qu'un mouton ou une chèvre ; et, dans une certaine circonstance, comme je l'ai rapporté, j'ai payé, pour un de ces volatiles, quatre fois autant que j'avais donné pour un chevreau. Les colporteurs reçoivent rarement de l'argent en échange de leurs marchandises ; ils prennent ordinairement tout ce qu'on leur offre, et louent des hommes pour les aider à conduire le bétail et à transporter les autres objets qu'ils ont reçus, jusqu'à une ville de marché, où ils les échantent de nouveau contre des marchandises d'Europe pour retourner ensuite dans l'intérieur. Une de ces tournées dure quelquefois un an, mais les bénéfices sont très-considérables, et s'élèvent à deux ou trois cents pour cent.

Pendant mon séjour à Natal, le gouverneur

me fit voir une espèce de cire que l'on extrait des feuilles du carnaúba, arbre dont j'ai souvent fait mention. Il avait envoyé une certaine quantité de cette cire à Rio de Janeiro : le fait est rapporté dans un des ouvrages du docteur Arruda; un échantillon était parvenu en Angleterre, et avait été examiné par la Société royale de Londres (1). Le gouverneur, se trouvant en voyage dans sa province, passa la nuit, comme cela arrive souvent, dans la hutte d'un paysan. Une espèce de bougie de cire fut placée devant lui; elle était grossièrement faite, mais elle donnait beaucoup de lumière. Il en fut un peu surpris, parce que l'on se sert généralement d'huile à brûler dans cette contrée. En interrogeant le paysan, il sut que cette cire découlait des feuilles qui couvraient la cabane, lorsqu'elles étaient frappées par le soleil. Je suppose que la cabane était neuve, ou avait été recouverte nouvellement. Le gouverneur, à son retour, fit lui-même des expériences : il essaya quelques-unes de ces chandelles, et acquit la conviction de l'importance de la découverte. Il me donna aussi un morceau de mine de fer, production de la

(1) Voyez, dans l'appendix, de plus grands détails sur cette cire.

capitainerie de Rio-Grande. Il me dit qu'il ne doutait pas qu'il n'existât de grandes quantités de ce métal dans cette partie du pays, et que le gouvernement serait bien dédommagé de ses frais, s'il envoyait des personnes instruites faire des recherches pour découvrir la position des mines. J'ai vu chez lui un échantillon de toile qui avait été faite avec les filamens de la *crauatá* (1). Ce tissu ressemblait un peu à la grosse toile dont nous faisons des draps. Je possède des échantillons de fil de *crauatá*.

Lorsque j'eus fait mes dispositions pour quitter Natal le 6 février au matin, le gouverneur me prévint qu'il devait partir le même jour pour des affaires relatives à l'administration de sa province. Nous prîmes congé l'un de l'autre la veille au soir; et, quand je me levai, je me trouvai le maître de la maison; le gouverneur en était parti à quatre heures. Nous ne nous mîmes en route qu'à sept, à raison du temps qu'il nous fallut mettre à charger nos chevaux. A Natal je me regardais comme arrivé au terme de mon voyage, quoique je fusse à soixante et dix lieues de Récife; mais cette partie du Brésil

(1) Voyez, dans l'appendix, pour cette plante.

est bien boisée, bien arrosée, et passablement peuplée, en la comparant au reste du pays.

Je repassai par le village indien de Saint-Jozé, mais je ne me détournai pas de la route pour aller à Papari ; je couchai à un petit hameau, et le lendemain matin je gagnai Cunhàû. Vers dix heures nous fûmes dans la nécessité de décharger et de laisser derrière nous un cheval que j'avais acheté à Chafaris : il était tout-à-fait harassé et ne put aller plus loin. Le colonel de Cunhàû n'était point chez lui. Son *majordomo* m'invita à disposer de la maison de son maître ; je me bornai à lui dire que j'avais abandonné un cheval à quelque distance sur les terres de la plantation, et le guide, pour qu'il pût le reconnaître, traça la marque qu'il avait sur la croupe. J'ai souvent admiré l'adresse de ces hommes à reconnaître une marque qu'ils ont vue, et à la tracer après y avoir seulement jeté un coup d'œil, même lorsque plusieurs semaines se sont écoulées depuis cette légère inspection (1). Nous poussâmes ensuite jus-

(1) En 1813, j'étais un soir en compagnie, lorsque j'entendis quelqu'un prier une personne de la société de demander aux Anglais présents si quelqu'un d'entre eux n'avait pas laissé un cheval sur sa plantation. Je me retournai et

qu'au hameau, éloigné d'une demi-lieue. Le commandant vint au - devant de moi et me traita fort civilement. Il fit mettre mon cheval dans son écurie, et m'invita à demeurer chez lui jusqu'au lendemain ; mais je lui dis que je préférais continuer ma route, et j'allai coucher dans un autre hameau à deux lieues plus loin. Nous passâmes ce jour-là plusieurs ruisseaux qui étaient tous très-gonflés, mais aucun ne l'était de manière à nous empêcher de poursuivre notre route. Il était déjà tombé une assez grande quantité de pluie. Deux messagers passèrent le soir au hameau : je profitai de cette occasion pour écrire à un de mes amis à Pernambuco, et pour le prier de faire tenir la chaumière de la Cruz das Almas prête pour mon arrivée.

Le lendemain nous passâmes près de quelques plantations à sucre, et nous vîmes des montagnes. Tout le pays était couvert de verdure et avait un aspect très-agréable. Je traversai un large ruisseau au pied d'une montagne, et de l'autre côté je m'arrêtai à une cabane isolée. La famille était composée d'un

reconnus le colonel de Cunha. Le cheval me fut renvoyé un mois après.

homme veuf et de quelques beaux enfans des deux sexes. Cette cabane me parut trop petite pour nous loger tous, et, conséquemment, j'avais le projet de passer la nuit en plein air; mais le vieillard insista pour que je prisse un lit dans sa maison : je n'en fus pas fâché, parce que je craignais le retour de la fièvre. Vers le coucher du soleil, ou à la chute du jour, ce qui, dans ce pays, arrive presque au même instant, je m'aperçus que mon mouton avait disparu : on fit beaucoup de recherches, mais sans succès. Le vieillard ordonna à deux de ses fils d'aller à la quête, et de ne revenir que lorsqu'ils auraient pris des informations dans tout le voisinage. Je fis mon possible pour l'en détourner, mais il persista, en disant : « Je vous ai reçu sous mon toit, et cet accident pourrait vous donner de moi une opinion défavorable. » La nuit était déjà avancée, lorsque les deux jeunes gens revinrent avec le mouton et un mulâtre qu'ils avaient arrêté. Je voulais qu'on relâchât cet homme; mais ils s'y opposèrent sous prétexte que c'était un esclave déserteur qui avait commis beaucoup de déprédations, et pour l'arrestation duquel une forte récompense avait été offerte par son maître. Ils avaient suivi, sur le sable, les traces du

mouton tant qu'il avait fait clair, et ensuite ils avaient pris une route qu'ils savaient devoir les conduire à quelques *mocambos*, ou huttes, que les esclaves fugitifs élèvent dans les bois. Après s'être avancés un peu dans cette direction, ils avaient entendu le bêlement du mouton; ils prirent alors leurs mesures, et fondirent subitement sur cet homme et sur une femme qui se trouvait aussi dans la hutte; la femme s'échappa, et ils en avaient beaucoup de regret, parce que c'était probablement aussi une esclave fugitive. Le mulâtre fut conduit dans la maison et attaché sur un banc; on eut soin de faire passer la corde plusieurs fois autour de ses jambes et de ses bras. C'était dans la chambre où je devois passer la nuit qu'on l'avait confiné. La famille se retira et nous laissa tous les deux ensemble. J'avais mon couteau sur moi: mais bientôt, comme on peut le croire, je m'endormis. Le matin on retrouva le banc et les cordes, mais l'homme était parti; il avait passé par une petite fenêtre de la chambre. Les jeunes gens de la maison parurent très-irrités; j'observai que c'était leur faute, parce que l'un d'eux aurait dû rester en sentinelle, ne pouvant pas supposer que je demeurasse toute la nuit éveillé, fatigué comme je l'étais. La crainte nous vint au même

instant qu'il n'eût pris un de mes chevaux pour fuir plus à son aise. Heureusement il n'avait pas eu cette idée.

Ce jour-là nous repassâmes par le village de Mamanguape. A quelque distance au-delà, je quittai la route accompagné de mon guide, et j'allai à l'habitation d'un planteur demander un gîte pour la nuit. On me dit que le maître se trouvait absent, et qu'il était très-douteux qu'il consentît à nous recevoir quand même il serait au logis. Pendant que nous causions à la porte, un jeune homme de couleur vint, sauta sur un cheval non sellé qui l'attendait, et s'éloigna sans avoir l'air de faire attention à nous. Une des négresses me dit : « Pourquoi ne lui avez-vous pas parlé ? c'est un de nos jeunes maîtres. » Je sus alors que le propriétaire de la maison et ses enfans étaient des mulâtres. C'est la seule fois que j'aie été reçu avec incivilité, et la seule circonstance, pendant mon séjour au Brésil, où l'on m'ait refusé l'hospitalité. Je passai la nuit sous un arbre, à environ cent verges de l'*engenho*, près d'une cabane propre et commode en apparence, habitée par une femme d'un certain âge. Elle fut très - polie envers nous, et parut mécontente du traitement qu'on nous avait fait éprouver.

Il avait plu très-peu en cet endroit ; l'herbe, dans le pré et sur la plantation, était encore sèche, et le bétail avait mauvaise mine.

Vers le soir du lendemain nous atteignîmes un hameau, et j'obtins la permission de passer la nuit dans une des cabanes. Il y avait un apprentis sur le devant de la maison, j'y suspendis mon hamac ; mais je fus bien surpris que, la maison étant habitée, on tint la porte fermée, et qu'on nous parlât au travers sans l'ouvrir. Cela me parut étrange ; je commençais à soupçonner que l'homme qui se trouvait dans l'intérieur était attaqué de quelque maladie contagieuse, et avait été abandonné par ses amis, ou plutôt qu'on avait conseillé à sa famille de se retirer dans quelque cabane du voisinage. Mais le guide m'apprit que cet homme avait été mordu par une espèce de serpent dont la morsure devient mortelle, si le blessé jette les yeux sur un animal femelle, et particulièrement sur une femme, dans les trente jours qui suivent l'accident. Comme les gens du peuple croient que tous les serpents sont venimeux, il n'est pas surprenant qu'on regarde comme efficaces les spécifiques du charlatanisme. On sait que beaucoup de ces reptiles ne sont pas malfaisants ; mais, comme cette opinion n'est pas celle

du peuple en général, il est naturel de voir attribuer à toute autre cause que la véritable la guérison d'une morsure.

Le lendemain nous laissâmes ces bonnes gens dans l'attente de la guérison de leur ami à l'époque prescrite, et nous allâmes dîner sur les bords de la rivière Paraïba, à un endroit peu éloigné de la plantation d'Espirito - Santo, où nous avions passé la nuit pendant notre voyage vers le nord. La rivière était encore dans le même état que pendant la sécheresse ; c'est-à-dire que les mares ou trous qui se rencontrent dans son lit renfermaient de l'eau, mais pas en quantité suffisante pour déborder, pour s'unir et former un courant. Nous arrivâmes sur ces bords à dix heures, et nous apprîmes, de plusieurs personnes, que la rivière se remplissait très-vite en ce moment. En effet, à midi l'eau commença à paraître, et, avant que nous quittassions la place, elle avait trois pieds de haut. Nous apprîmes plus tard que, dès cinq heures du soir, la rivière n'était plus guéable, et qu'elle avait continué à couler avec une grande rapidité pendant plusieurs jours. Je galopai vers Espirito-Santo, et je parlai au *Capitammor*; mais je ne descendis pas de cheval, tant j'avais à cœur de terminer mon voyage.

Nous passâmes la nuit dans une cabane isolée, à environ deux lieues de là; et, le lendemain matin nous nous remîmes en route. Vers midi, car j'avais cheminé sans faire halte jusqu'à cette heure, nous descendions une côte longue et roide, lorsqu'une forte ondée nous surprit, et fit couler avec fracas et rapidité un torrent dans la route. L'argile dont la montagne est formée devint extrêmement glissante; et, loin que cela facilitât la marche des chevaux, ils devinrent timides, et posaient les pieds avec beaucoup de précaution. En pareil cas, il est inutile d'essayer de les faire aller plus vite qu'ils ne veulent : ils connaissent le danger d'un faux pas; et, malgré tous les efforts du cavalier, un vieux *routier* ne change pas son allure habituelle. Au pied de la montagne nous vîmes une *venda* (boutique où l'on vend des liqueurs), où les voyageurs ont coutume de s'arrêter. La plupart des hameaux contiennent une de ces boutiques; et nous en avons rencontré plus fréquemment, depuis que nous étions rentrés dans la grande route des convois de bétail. Dans l'état où la pluie nous avait mis, il nous eût été impossible d'aller plus loin ce jour-là; aussi nous fûmes très-satisfaits d'avoir trouvé une maison si proche, d'autant plus que le mau-

vais temps continua pendant la plus grande partie de l'après-midi. Nous étions dans une vallée étroite et très-belle, couverte de tous côtés de plantations de cannes à sucre, dont la verdure était très-agréable à l'œil. Je vis cette nuit-là, mais non pour la première fois, le bel insecte lumineux (*elater noctilucus*), que les Portugais appellent *cacafogo*. On le trouve principalement dans les terres bien boisées; il jette, par intervalles, une lumière vive, mais de courte durée.

Après nous être remis en route le lendemain, nous nous aperçûmes qu'il nous manquait quelques petits objets qui faisaient partie de notre bagage. Je renvoyai le guide avec un autre homme pour les chercher, mais ils revinrent après des perquisitions infructueuses. Nous avions, il est vrai, pris nos logemens dans une maison publique; si cela me fût arrivé plus souvent, peut-être aurais-je eu plus d'une occasion de me plaindre. Quoi qu'il en soit, c'est le seul cas où, ayant perdu quelque chose de mon bagage, j'aie eu des raisons de soupçonner qu'on m'avait volé.

Nous nous reposâmes à midi près de Dous-Rios, et nous arrivâmes à Goïana vers le coucher du soleil. On se rappellera que j'avais

acheté quelques-uns de mes chevaux à Goïana. Il me restait encore deux de ces animaux ; ce qui prouve qu'ils étaient de la meilleure espèce. Lorsque nous fûmes à environ une lieue de Goïana, l'un d'eux se dirigea vers un petit sentier sur la droite de la route, et son conducteur eût bien de la peine à l'empêcher d'y entrer. Aussitôt qu'il eût passé outre, il parut si faible, que je fus obligé d'ordonner qu'on le déchargeât, et en même temps qu'on le tint par la bride, autrement il serait retourné sur ses pas. Il avait l'air écrasé de fatigue. Je ne pus me rendre compte de la chose, qu'en supposant que le chemin qu'il avait voulu prendre conduisait à la maison de son ancien maître, et que le pauvre animal avait fait tous ses efforts pour y arriver, comptant que ce serait là le terme de son voyage.

Je fus reçu par mes amis de Goïana avec leur bienveillance ordinaire ; mais je trouvai la ville dans un état déplorable par le manque de vivres. On disait qu'une personne était déjà morte de faim ; un habitant m'assura que plusieurs dames respectables étaient venues chez lui demander de la farinha, offrant leurs bijoux d'or en échange.

Le 15 février au matin je quittai Goïana ;

j'aidai mes gens à traverser la rivière. Aussitôt que tout eut été transporté sain et sauf sur la rive, du côté de Récife, je poussai en avant, accompagné de Julio et de Feliciano, tous trois montés sur mes meilleurs chevaux. Nous nous reposâmes pendant la chaleur du jour à Iguaçu. Mon cheval reconnut les lieux; car en entrant dans la ville il doubla le pas, et, sans que je le guidasse, il alla droit à la porte de l'auberge, et ne voulut pas aller plus loin que je n'eusse mis pied à terre. Nous arrivâmes peu de temps après le coucher du soleil à la Cruz das Almas. John était prêt à me recevoir, mais il ne m'attendait qu'un ou deux jours plus tard.

Le lendemain matin, je me rendis à cheval à Récife. J'y fus reçu par mes amis comme un homme qu'on avait désespéré de revoir, et même l'ami particulier auquel j'avais écrit ne m'attendait pas sitôt. Quand je revins le soir chez moi, je trouvai le reste de ma troupe arrivée. Feliciano et ses deux compagnons partirent deux jours après pour retourner à Seara (1).

(1) Dans l'année 1812, je retrouvai Feliciano, et un des deux autres indiens qui était son beau-frère, dans les rues de Récife. Ils me reconnurent et m'arrêtèrent par les pans de mon habit. Ils me demandèrent si j'allais encore voyager, parce que,

Julio me quitta également , ce qui me fit beaucoup de peine (1).

CHAPITRE IX.

Voyage de Pernambuco à Maranh. — Saint-Luiz. — Commerce. — Les Indiens sauvages. — Le Gouverneur. — Alcantara. — L'auteur fait voile de Saint-Luiz et arrive en Angleterre.

HUIT jours après mon retour de Seara , un navire arriva d'Angleterre et m'apporta des let-

n'étant pas employés, ils m'accompagneraient. Leurs manières avaient plus l'air d'une attaque violente que de témoignages d'une vieille amitié ; aussi deux ou trois personnes de ma connaissance , qui vinrent à passer , s'arrêtèrent et s'informèrent de quoi il s'agissait , supposant que je m'étais fait une mauvaise affaire. Les deux Indiens ne me lâchèrent pas que je n'eusse répondu à toutes leurs questions. Leur fidélité semble démentir ce que j'ai dit de défavorable des Indiens ; mais malheureusement quelques exemples particuliers ne prouvent pas grand'chose.

(1) J'avais cru qu'il n'avait pas l'intention de reprendre du service ; mais , à mon second voyage à Pernambuco , je le trouvai employé comme domestique chez un de mes amis. J'appris qu'il était retourné à Récife deux jours après mon départ , avec le projet de demeurer auprès de moi , mais que , me voyant parti , il était entré dans la maison où je le

tres qui m'obligèrent de quitter Pernambuco et de me rendre à Maranh. Comme on ne put trouver une cargaison pour ce bâtiment dans la première de ces deux villes, le consignataire se décida à l'envoyer à Maranh ; et comme je désirais profiter de la plus prochaine occasion , je me préparai pour le voyage , et mis à la voile au bout de quarante-huit heures.

Nous levâmes l'ancre le 25 février , et nous fîmes une heureuse traversée qui dura sept jours. Nous eûmes presque toujours la terre en vue , et souvent nous en approchâmes de fort près , parce que le bâtiment était petit , et que le patron désirait faire , autant que possible , la reconnaissance des principaux points de la côte. Les navires portugais vont très-rarement le long de cette côte sans pilote ; et il n'est pas prudent d'agir autrement ; mais nous ne pouvions en avoir un , qu'en retardant notre départ , et le patron s'y opposa. Il n'avait presque jamais quitté les mers d'Angleterre ; mais c'est une bonne école , et il suivit sa route

revis. Julio faisait exception à tout ce que j'ai dit des mauvaises qualités des Indiens : si je devais voyager de nouveau , je ferais tout ce qui dépendrait de moi pour le retrouver. Il appartenait à Alhandra.

jusqu'à Maranham avec autant d'adresse qu'un pilote expérimenté. Cette côte est généralement difficile et dangereuse. Elle est d'un aspect triste et nu , surtout après qu'on a passé Rio-Grande. Nous entrâmes dans la baie de Saint-Marcos , la sonde à la main ; nous primes le chenal à l'est du *baixo do meio* (la basse ou le banc du milieu) , et après avoir passé sous le fort de Saint-Marcos , nous vîmes mouiller vis-à-vis et très-près des bancs de sable qui sont à l'entrée du hâvre de Saint-Luiz. Aucun pilote ne s'étant présenté, nous nous jetâmes le patron et moi dans un canot , et partîmes pour en aller chercher un ; mais comme nous passions sous le fort Saint-Francisco , on nous tira un coup de canon à poudre , et la sentinelle nous fit signe de retourner au navire. Nous fîmes ramer vers le fort , et quand nous fûmes à portée d'être hélés , on nous transmit , par le moyen d'un énorme porte-voix , l'ordre de ne pas aller à la ville. Malgré cela , nous descendîmes au fort , et je dis à l'officier que le patron désirait beaucoup avoir un pilote , parce qu'il ne connaissait pas la baie , et que nous savions qu'elle est remplie de bancs de sable. On nous répondit que le pilote viendrait quand il en serait temps : nos remontrances étant sans effet ,

nous retournâmes à bord du navire. Quand le pilote arriva , il était accompagné d'un soldat et d'un officier de la douane. Ce fut avec beaucoup de peine que je parvins à persuader au patron de laisser monter à bord le premier de ces deux hommes. Les matelots et les soldats ne sont jamais d'accord, et mon anglais, un peu brusque de son naturel, déclara qu'il ne souffrirait pas que son vaisseau lui fût enlevé par un drôle en habit d'arlequin. C'était au reste une formalité nouvelle; mais en vérité toutes celles que l'on doit remplir au port de Maranham, m'ont rappelé le vieux proverbe : beaucoup de bruit et peu de besogne. Lorsque notre navire fut entré dans le hâvre, nous reçûmes la visite des officiers sanitaires et de la douane. La troupe des visiteurs était composée de plusieurs hommes bien vêtus, dont quelques-uns portaient des chapeaux à la française et des épées. Ils mangèrent tous beaucoup de pain et de fromage, et burent copieusement de porter. *L'administrador* des douanes était au nombre de ces messieurs. Je crois que je n'ai jamais vu de figure qui exprimât plus d'étonnement que celle de mon patron. Il était accoutumé à l'usage de nos ports, où tant d'affaires s'expédient si tranquillement, et ne put s'empêcher

de me dire, d'un air moitié gai et moitié sérieux : « Quoi ! ce n'est pas assez d'un, il en vient une bande pour me prendre mon navire ». Malgré la visite de ces messieurs, et l'embarras qu'ils nous avaient causé, je fus encore obligé de passer la nuit à bord du bâtiment, parce que le *guardamare*, c'est-à-dire, l'officier spécialement chargé d'empêcher la contrebande, n'était pas venu nous visiter. Heureusement je trouvais le moyen d'envoyer mes lettres à terre ; autrement le bâtiment serait arrivé vingt - quatre heures avant que les marchands qui en étaient consignataires pussent en avoir connaissance. Pour ajouter aux agrémens de la situation, la pluie tomba abondamment : le pont était mal calfaté ; vers minuit je fus obligé de me lever pour chercher un abri contre l'orage.

La ville de Saint-Luiz, située sur l'île de Maranham, et capitale de l'*Estado do Maranham*, est la résidence d'un capitaine général, et le siège d'un évêché. Elle est bâtie sur un terrain très-inégal ; elle s'étend depuis le bord de l'eau, jusqu'à environ un mille et demi dans la direction du N.-E. L'espace qu'elle couvre pourrait contenir beaucoup plus d'habitans qu'il n'en renferme effectivement ; mais les maisons sont très - écartées les unes des autres, et la

ville contient des rues très - larges et quelques grandes places : de cette manière l'air y circule facilement , ce qui est très - agréable dans un climat aussi chaud. Cependant la position de la ville de Saint-Luiz , dans la partie occidentale de l'île et sur le bord d'une anse , l'empêche de recevoir la brise de mer , et la rend conséquemment moins saine que si elle était mieux exposée. Sa population peut être évaluée à un peu plus de douze mille âmes, en y comprenant les nègres qui y sont proportionnellement plus nombreux qu'à Pernambuco. Les rues sont en grande partie pavées , mais mal entretenues. Les maisons n'ont qu'un seul étage , et sont presque toutes propres et jolies : le rez-de-chaussée est destiné au logement des domestiques, ou sert de boutique , et de magasins , comme à Pernambuco. Les maîtres habitent l'étage supérieur, dont les fenêtres s'ouvrent au niveau du plancher et sont ornées de balcons en fer. Les églises sont nombreuses; on y voit aussi des couvens, tels que ceux des franciscains et des carmélites. Les églises sont richement décorées à l'intérieur; mais on ne paraît avoir suivi aucun plan d'architecture dans la construction des bâtimens; quant aux couvens, ils ont l'aspect commun à tous les édifi-

fices de ce genre. Le palais du gouverneur est situé sur une hauteur, à peu de distance du bord de l'eau ; la façade est du côté de la ville. C'est un bâtiment long et régulier, à un seul étage. L'entrée principale est large, mais sans portique. L'aile occidentale est contiguë à la maison de ville et à la prison, qui semblent faire partie du même édifice. Une place oblongue et couverte de gazon se trouve en avant du palais.

L'un des côtés de cette place est ouvert vis-à-vis du port et d'une forteresse construite près de l'eau ; le côté opposé est presque entièrement occupé par la cathédrale ; le troisième l'est aussi à peu près en entier par le palais ; et en face il y a des maisons particulières, et des rues qui conduisent aux différentes parties de la ville. Le sol de toute la ville est formé de pierres rougeâtres ; de sorte que les plus petites rues sont remplies de tranchées irrégulières, creusées par les eaux dans la saison des pluies. Ces rues se composent de maisons à un seul étage et couvertes en chaume ; leurs fenêtres sont sans vitres, et l'intérieur présente l'aspect le plus misérable. La ville a un hôtel des douanes et une trésorerie. Le premier de ces édifices est petit ; mais il était bien assez vaste pour les affaires qui se sont faites dans la ville jusqu'à ces derniers temps.

Le port est formé par une anse , et son entrée donne dans la baie de Saint - Marcos. Le chenal est assez profond pour les bâtimens marchands de moyenne grandeur ; mais il est très-étroit , et l'on ne peut y entrer sans pilote.

En face de la ville , et du côté opposé de la baie , l'eau est très-basse au jusan. Il est à remarquer que la hauteur de la marée augmente graduellement le long des côtes de Brésil du sud au nord. Ainsi à Rio de Janeiro cette hauteur est peu sensible , à Pernambuco elle est de cinq à six pieds , à Itamaraca de huit pieds , et à Maranham de dix-huit. Les forts de Maranham sont tous , dit-on , en mauvais état. J'ai entendu quelqu'un soutenir très-sérieusement , qu'il n'y avait pas , dans chacun de ces forts , plus de quatre canons en état de servir. Je n'ai point vu le fort de Saint-Marcos qui est placé à l'entrée de la baie ; mais on dit qu'il est dans le même état que les autres : ceux que j'ai vus sont petits et construits en pierres. Les soldats étaient bien habillés , bien nourris et avaient bonne mine. Les casernes sont neuves et grandes , si on les compare aux autres bâtimens ; elles ont été bâties dans un lieu aéré , à l'extrémité de la ville. La garnison consiste en un régiment d'infanterie de ligne , d'environ

mille hommes au complet ; il est réparti dans les différens forts. Il se recrute parmi la basse classe des blancs et les hommes de couleur. Les soldats de ce régiment n'avaient jamais été exercés aux manœuvres de l'artillerie , et étaient seulement rompus à la vieille routine militaire ; cependant , en différentes occasions , de petits détachemens avaient été envoyés sur le continent voisin pour protéger les planteurs contre les Indiens sauvages.

L'île de Maranham forme le côté S. E. de la baie de Saint-Marcos , et conséquemment cette baie est à l'occident de l'île ; à l'orient est la baie de Saint-Jozé. D'après la ressemblance de la pointe d'Itacolona , qui sert de marque aux vaisseaux pour entrer dans la baie de Saint-Marcos , avec une autre pointe de terre située sur la petite île de Santa-Anna , qui se trouve à l'entrée de la baie de Saint-Jozé , il arrive que des navires , prenant l'une de ces pointes pour l'autre , entrent dans cette dernière , au lieu d'entrer dans la baie de Saint-Marcos. Cette erreur cause de grands dangers et beaucoup d'inconvéniens ; car , les vents soufflant presque toujours de la partie de l'est , il est presque impossible à un navire de sortir de cette baie par le même chemin ; il est obligé de faire le

tour de l'île de Maranham , en passant par le chenal étroit qui se trouve entre cette île et la terre ferme , passage qui présente de grandes difficultés (1). La baie de Saint - Marcos est semée de plusieurs îles. Sa largeur , depuis Saint-Luiz jusqu'à la rive opposée , est de quatre à cinq lieues. Sa longueur est plus considérable ; vers l'extrémité méridionale il y a plusieurs bancs de sable , et l'eau a moins de profondeur. Elle reçoit ici les eaux d'une rivière ,

(1) Je dois la substance de cette note à Juan Roman Trivino , capitaine du navire espagnol *le Saint-Joze* , du port de 300 tonneaux. Il avait reçu l'ordre de se rendre de Rio de Janeiro à Maranham , pour y prendre un chargement de coton , au commencement de 1815. Il arriva en vue de l'établissement de Seara , et il envoya chercher un pilote à terre. On lui fit dire qu'il n'en résidait aucun à Seara , mais qu'il en trouverait un à Jeriquaquara , lieu situé sur une haute montagne entre Seara et Parnaíba. En arrivant dans les environs de Jeriquaquara , il vit un Indien qui pêchait dans sa pirogue ; cet Indien vint à son bord , et offrit de le piloter à Saint-Luiz. Il accepta cette offre et continua sa route. Mais, ayant pris une pointe pour l'autre, de la manière rapportée ci-dessus , l'Indien conduisit le vaisseau dans la baie de Saint-Jozé , le 15 mars. Il donna en plein dans cette baie avant de s'être aperçu de son erreur.

Le vaisseau jeta l'ancre par onze brasses d'eau au large du village de Saint-Jozé , qui est situé sur la côte N. E. de l'île

sur les bords de laquelle sont situées plusieurs habitations où l'on élève des bestiaux. Mais les

Maranham. Ils se tinrent toujours dans le chenal de la baie, et y trouvèrent de dix-huit à vingt brasses d'eau. La profondeur de la baie diminue graduellement en allant du centre vers la terre de chaque côté; mais elle ne contient pas de bancs de sable isolés. Le navire resta deux jours à l'ancre, à la hauteur du village; ensuite il fit voile et enfila le chenal, de chaque coté duquel s'élèvent des mangroves. Il est si étroit en quelques parties, que les vergues frappaient contre les branches: le vent était bon, et il avança à l'aide de ses voiles, sans avoir besoin d'être toué ni halé. La profondeur de l'eau variait de cinq à deux brasses et demie. Le fond était vaseux à environ moitié du chenal; la marée qui vient de la baie de Saint-Jozé et celle qui vient de la baie de Saint - Marcos se rencontrent à peu près vis - à - vis de l'embouchure de la rivière Itapicura. Il fallut deux jours pour aller du mouillage de Saint-Jozé à l'île de Taua qui est située près de la pointe sud-ouest de l'île de Maranham. Là, le navire mouilla par neuf brasses d'eau sur un fond de sable. Le capitaine envoya chercher un autre pilote à Saint-Luiz, parce que celui qui les avait conduits jusque-là ne connaissait pas la navigation qu'il leur restait à faire. L'île de Taua n'est que du roc; elle est inhabitée et couverte de palmiers. Le village de S.-Jozé parut considérable au capitaine Trivino. Mais toutes les maisons, à l'exception de deux ou trois, étaient construites de petites pièces de bois et de feuilles de différentes espèces de palmiers. Ses habitants étaient, pour la plupart, des pêcheurs. Il dit qu'il y avait vu un cordonnier

bords de la rivière Itapicura, qui coule dans l'étroit chenal qui est entre l'île et le continent, jouissent de la plus grande portion de culture ; ils sont extrêmement fertiles, et on y a établi les principales plantations de coton et de sucre, qui sont les deux principaux et presque les seuls articles de commerce pour la ville de Saint-Luiz. L'île elle-même est peu cultivée, et ne contient pas de plantations considérables. Quelques-uns des négocians qui résident à la ville ont des maisons de campagne à une lieue de distance à peu près ; le reste des terres est inculte, et cela tient, dit-on, à la mauvaise qualité du sol, qui le rend impropre à l'agriculture (1). Il

à l'ouvrage. Le capitaine Trivino apprit de son pilote que la rivière Itapicura a cent vingt verges de large à son embouchure, et que sa profondeur est d'une brasse et demie.

(1) Joam IV envoya de Portugal un nommé Barthélemi Barreiros de Ataïde avec trois mineurs, l'un vénitien, et les deux autres français, pour chercher de l'or et de l'argent : après deux ans de recherches, en remontant la rivière des Amazones, ils revinrent à Maranham, et offrirent de fournir du fer aux habitans à raison d'une *croisade*, environ 2 fr. 80 c. par quintal du poids de 115 lfv., si l'état voulait s'engager à prendre tout celui qu'ils fourniraient à ce prix. On craignit de former un pareil engagement : l'île était si riche de ce minéral, que les cosmographes étrangers l'appelaient

y a un sentier qui traverse l'île et conduit à une maison située vis-à-vis de l'embouchure de la rivière Itapicura ; là est placé un canot pour transporter les habitans d'une rive à l'autre. Un second sentier, pour les chevaux, mène au village et à la chapelle de Saint-Jozé.

L'importance de la province a augmenté rapidement. Il y a soixante ans qu'on n'exportait point de coton ; et j'ai ouï dire que, lorsque la première balle était sur le point d'être embarquée, une pétition fut présentée par plusieurs habitans à la *Camera* ou municipalité, pour demander que l'exportation ne fût pas permise, parce qu'ils craignaient que cet article ne manquât pour la consommation du pays. On s' imagine bien que la pétition ne produisit aucun effet ; maintenant le nombre de sacs de coton exportés annuellement est de quarante à cinquante mille, pesant chacun, terme moyen,

l'ilha do ferro dans leurs cartes ; le minéral qu'on y trouve passait, aux yeux de tous les connaisseurs, pour être de la meilleure qualité, circonstance très - importante pour le Portugal qui achetait tout son fer ; et cependant cette découverte fut négligée. — Extrait d'un mémoire de Manoel Guedes Aranha, procurador de Maranhão, 1685, 6^e. vol. de la collection Pinheiro de manuscrits que possède M. Southey.

cent quatre - vingt livres (1). La quantité de riz que l'on y recueille est considérable (2);

Il a été établi, dans la capitainerie de Saint-Paulo, une manufacture royale de fer, appelée la manufacture royale de Saint-Joam de Ypanema. J'ai eu connaissance de ce fait par deux lettres insérées dans les Nos. 45 et 56 de l'investigador Portuguez, ouvrage périodique publié à Londres. Je suis fâché de dire que les deux lettres dont je parle ont été écrites à l'occasion de quelques disputes parmi les directeurs de la manufacture.

(1) Je viens de recevoir, fort à propos, l'état suivant de l'exportation du coton de Maranham depuis 1809 jusqu'en 1815 :

	Navires.	Sacs.
1809 Pour l'Angleterre sur	51	55,835
Pour d'autres parties.	29	21,006
1810 Pour l'Angleterre. .	37	40,684
Pour d'autres parties.	19	11,793
1811 Pour l'Angleterre. .	36	48,705
Pour d'autres parties.	19	6,053
1812 Pour l'Angleterre. .	29	35,567
Pour d'autres parties.	29	4,803
1813 Pour l'Angleterre. .	35	50,072
Pour d'autres parties.	27	10,101
1814 Pour l'Angleterre. .	22	31,205
Pour d'autres parties.	34	14,436
1815 Pour l'Angleterre. .	32	28,539
Pour d'autres parties.	49	22,206

(1) C'est un particulier, du nom de Belfort, qui a le pre-

mais le sucre nécessaire pour la consommation de la province vient des ports méridionaux. On a dernièrement planté quelques cannes, mais jusqu'ici on n'en a fait que de la mélasse. J'ai ouï dire à plusieurs personnes que les terres ne sont pas propres à la culture de la canne à sucre (1). Le riz et le coton se transportent à Saint-Luiz dans des barques de vingt-cinq à trente tonneaux; elles descendent les rivières avec le courant. Le retour n'est pas aussi facile: on est obligé de les conduire à la rame ou de les haler; mais, comme elles sont vides ou presque vides, la difficulté n'est pas très-grande.

Depuis l'ouverture du commerce, il est arrivé d'Angleterre des quantités considérables de produits industriels, soit à Saint-Luiz, soit dans les autres ports de cette côte; mais le débit n'a été ni prompt ni avantageux. La province de Maranhão ne peut entrer en comparaison

mier planté du riz à Maranhão. Quelques-uns de ses descendants y résident à présent; ils sont dans l'opulence.

(1) Il y avait cinq sucreries à Itapicuru, qui fournissent pour 5000 arrobas de produits. On trouvait sur l'île six sucreries en pleine activité. — 1641. Histoire du Brésil, vol. 11, page 9.

avec celle de Pernambuco. C'est un état qui est dans son enfance. On y voit encore des Indiens sauvages, et les plantations situées dans l'intérieur sont toujours exposées à leurs attaques.

La quantité des personnes libres est très-limitée, les esclaves l'emportent de beaucoup par le nombre ; mais cette dernière classe consomme peu de marchandises de luxe. Il existe à Saint-Luiz une grande inégalité de rangs. Les principales richesses du pays sont entre les mains d'un petit nombre d'hommes qui possèdent de vastes propriétés territoriales, des troupes nombreuses d'esclaves, et qui sont en outre négocians. La fortune de ces particuliers et le caractère de quelques-uns d'entre eux leur ont donné beaucoup de poids et d'importance : bientôt un gouverneur apprend à ses dépens qu'il est impossible, sans leur concours, de tenter aucune amélioration, et difficile d'opprimer longtemps le reste de la communauté. Mais cette grande inégalité annonce que les progrès de cette ville ont été moins rapides que ceux des autres établissemens méridionaux, où la société est plus amalgamée et où les propriétés sont plus divisées. Sous le rapport du commerce avec l'Europe, Saint-Luiz peut être regardé comme le quatrième établissement de la côte

du Brésil; on le classe après Rio de Janeiro, Bahia et Pernambuco.

Les Indiens sauvages passent quelquefois du continent dans l'île, et mettent au pillage les maisons et les jardins dans le voisinage de Saint-Luiz. Quelques-uns d'entre eux ont été, à plusieurs reprises, faits prisonniers et amenés à la ville, où je crains bien qu'on ait pris peu de peine pour se concilier leur affection. Je n'en ai vu aucun; mais on les dépeint comme des êtres effroyables. L'aspect de ces sauvages est hideux; une chevelure noire et longue couvre leur visage et tombe sur leurs épaules. Ils sont d'une couleur cuivrée plus foncée que celle des Indiens qui ont été assujettis à la vie domestique. Les derniers individus que l'on prit furent amenés dans la ville tout nus, au nombre de quatre ou cinq; on les renferma dans une étroite prison, et j'ai appris qu'ils y étaient morts. Je n'ai pu découvrir qu'on eût fait la moindre tentative pour les renvoyer comme médiateurs, ou qu'on eût essayé quelque plan de conciliation. Lorsque j'ai voulu dire quelque chose à ce sujet, on m'a répondu que les voies de rigueur étaient les seules qu'on pût employer efficacement à leur égard. Je ne crois pas que ce soit l'opinion générale; mais il ne faut pas espé-

rer qu'on montre jamais de zèle pour leur civilisation. Il n'y a plus de missionnaires enthousiastes. Les Jésuites n'existent plus dans ce pays-là, et les autres ordres de moines sont indolens et corrompus. Cependant les Indiens ne peuvent être réduits à la condition d'esclaves ; au moins on ne les poursuit plus, ainsi qu'on le faisait autrefois, comme des bêtes sauvages. Le nom que l'on donne généralement ici et à Pernambuco aux Indiens sauvages est *Tapuya* ; celui de *Caboclo* sert à désigner ceux qui ont été civilisés.

Après avoir présenté une esquisse du lieu où j'étais arrivé, qu'il me soit permis de quitter mon logement à bord du brick et de mettre pied à terre : c'est ce que j'exécutai le lendemain de mon entrée dans le port. Je trouvai sur le quai un de mes amis, jeune Portugais avec qui j'avais eu des liaisons intimes en Angleterre et à Pernambuco. Il me dit qu'il était nécessaire d'aller au palais pour y présenter mon passeport, attendu que les réglemens de police étaient strictement suivis depuis quelque temps, et qu'on en avait même récemment ajouté d'autres. Alors, pour la première fois, je me rappelai que je n'avais pas de passe-port, ayant oublié d'en prendre un, dans la hâte où j'étais de

quitter Pernambuco. Cette circonstance me fit hésiter ; mon ami craignait que je ne fusse jeté en prison, le gouverneur n'étant pas l'ami des Anglais. Cependant je me décidai à me faire passer pour le subrécargue du brick, et nous nous rendîmes au palais. L'entrée en était gardée par deux sentinelles, et nous en rencontrâmes plusieurs autres en montant l'escalier pour entrer dans une antichambre, où nous fûmes reçus par un officier de fort bonne mine, qui écouta ce que j'avais à dire, ne me fit aucune question et nous congédia aussitôt. Je croyais avoir vu le gouverneur lui-même ; mais on me détrompa, et j'appris que rarement il honorait quelqu'un d'une audience : l'officier auquel nous avions parlé était le lieutenant colonel du régiment d'infanterie régulière. La garde qui faisait le service consistait en une compagnie. Les mousquets étaient en faisceau en face de la grande entrée et paraissaient en bon état.

Je m'aperçus bientôt que la ville de Saint-Luiz était soumise au pouvoir le plus despôtique. L'on craignait de parler, car on ne savait si l'on ne serait pas arrêté pour l'expression la plus insignifiante. Le gouverneur avait une si haute idée de son pouvoir et de ses dignités, qu'il exigeait que tous ceux qui traversaient

l'esplanade, sur le devant du palais, restassent découverts jusqu'à ce qu'ils eussent passé l'édifice : non que le gouverneur fût toujours en vue; mais cette marque de soumission et de respect était jugée nécessaire, même envers la maison qu'il habitait. Une autre distinction réservée par l'église romaine à ses plus grands dignitaires, n'était pas regardée par son excellence comme au-dessus de sa dignité et de ses droits. Les cloches de la cathédrale sonnaient toutes les fois qu'il sortait en voiture. Les personnes à cheval ou en carrosse qui le rencontraient, même les plus distinguées de la ville, devaient s'arrêter et laisser passer cette excellence, avant de se remettre en mouvement.

Je fus introduit dans les maisons des premiers négocians et planteurs, particulièrement chez les colonels Joze Gonçalves da Silva et Simplicio Dias da Silva : ce dernier est sous-gouverneur de Parnaíba, petit port situé à environ trois degrés à l'est de Saint-Luiz. Ils sont riches et ont un caractère indépendant. Le premier est un homme âgé, qui a fait une grande fortune dans le commerce, et qui l'a dernièrement augmentée par la culture du coton; il possède mille à quinze cents esclaves. Un jour le mulâtre qui menait sa voiture, quoi-

qu'il eût reçu de son maître l'ordre de s'arrêter pour laisser passer le gouverneur, refusa d'obéir. Le lendemain matin arrive un officier chargé d'arrêter ce domestique. Le colonel fait venir le mulâtre et lui dit : « Va, j'aurai soin de toi. » Puis s'adressant à l'officier : « Dites à son excellence que j'ai encore d'autres cochers. » A la grande surprise de tous ceux qui étaient dans la prison, deux domestiques parurent le soir portant un plateau, couvert d'une serviette très-bien brodée et rempli des meilleurs mets ; les confitures, le vin n'étaient point oubliés. Tout était pour le cocher. Ce régal se renouvela trois fois par jour, jusqu'à ce que le domestique fût remis en liberté.

Le colonel Simplicio avait été appelé à Saint-Luiz par le gouverneur ; et, sans les circonstances dans lesquelles il se trouvait placé, je serais allé à sa résidence de Parnaíba, où il tient un magnifique état de maison. On remarque parmi ses esclaves une bande de musiciens qui pour la plupart ont été élevés à Lisbonne et à Rio de Janeiro. Ce n'est que d'hommes tels que le colonel, qu'on peut attendre des améliorations. Je fis aussi connaissance avec un particulier qui avait été mis en prison pour une légère infraction à quelque nouveau règlement

du port. Tous ses amis obtinrent la permission de le voir, et je passai quelques soirées fort agréables avec lui dans le logement, composé de deux chambres, qu'on lui avait accordé. D'autres personnes se réunissaient à nous; il fut ainsi détenu pendant plusieurs mois. L'*ouvidor* de la province fut aussi suspendu de l'exercice de ses fonctions, éloigné de Saint-Luiz, et emprisonné dans l'un des forts. Le *juiz de fora*, second officier de justice, remplissait pendant ce temps les devoirs de sa charge; c'était un Brésilien d'un caractère élevé, qui parlait et agissait librement, malgré la place qu'il occupait, et les dangers qu'il courait sous un pareil gouvernement. Un capitaine de bâtiment marchand anglais venait aussi d'être arrêté pour avoir enfreint quelque règlement maritime; il resta pendant trois jours dans un misérable cachot. J'appris bien d'autres anecdotes du même genre; mais celles-ci suffiront, je crois, pour montrer l'état de la ville de Saint-Luiz à l'époque où j'y arrivai.

Le gouverneur, encore très-jeune, appartenait à une des premières familles nobles du Portugal (1). Il y a peu de places où il soit plus

(1) Il fut destitué, et reçut l'ordre de se rendre à Lisbonne.

facile de se faire aimer ou de se faire haïr, que dans celle de gouverneur de province au Brésil : un homme, dans ce poste, peut être le bienfaiteur ou le fléau du peuple confié à ses soins.

La maison de l'ami chez lequel je résidais pendant mon séjour à Saint-Luiz, était située sur le bord de l'eau, presque à portée de la voix, des navires mouillés dans le port. Je m'amusaïs quelquefois de la rapidité avec laquelle les pêcheurs conduisaient leurs canots, qui sont tout juste assez larges pour deux hommes assis de front. J'en ai vu dans lesquels il y avait seize matelots sur deux rangs, ayant chacun une pagaie dont ils frappaient l'eau avec beaucoup de vitesse et de régularité. Les deux hommes qui se trouvent sur le dernier banc dirigent au besoin le canot, en plaçant leurs pagaies de manière à servir de gouvernail.

Ces canotiers sont, pour la plupart, des mulâtres d'une couleur très-foncée, ou des noirs; ils sont entièrement nus, excepté la tête qu'ils couvrent d'un chapeau; mais lorsqu'ils viennent à terre, ils se couvrent de quelques

A son retour à Rio de Janeiro, il ne fut admis que difficilement à voir le prince régent.

vêtemens. La gravure donnera une idée de leur étrange figure. La nudité des nègres esclaves n'est pas non plus suffisamment cachée. Les hommes et les femmes sont découverts depuis la ceinture en haut, excepté les dimanches et les fêtes; quoique le climat permette de se passer de vêtemens, il me semble qu'il serait bien de consulter un peu plus la décence. Je parle ici des esclaves qui travaillent dans les rues; car, pour les domestiques de la maison, ils sont passablement couverts; quelques-uns d'entre eux sont proprement vêtus, même d'une manière trop recherchée. A Pernambuco, les esclaves sont toujours décentement habillés. Les criminels que l'on voit enchaînés ensemble, comme à Pernambuco, paraissent ici plus nombreux; en passant dans les rues, le bruit des chaînes frappe incessamment les oreilles, et ne permet jamais d'oublier la présence du despotisme. Le pouvoir d'un gouverneur est si étendu, qu'une personne respectable peut être condamnée à cette affreuse punition, au moins jusqu'à ce que justice puisse être obtenue au siège du gouvernement; ce qui exige un délai de quatre mois, et même davantage.

J'amenai avec moi le cheval qui m'avait servi jusqu'à Rio-Grande dans mon voyage à Seara,

et je fis plusieurs excursions dans le voisinage de la ville , avec un Anglais qui y résidait. Les routes sont très-mauvaises , même dans le voisinage immédiat de Saint - Luiz ; aussi nous nous contentions ordinairement de faire plusieurs fois le tour du terrain sur lequel sont placées les casernes. Maranhão est encore , à cet égard , inférieur à l'endroit que je venais de quitter ; il y a peu de maisons de campagne et peu de sentiers , encore n'en prend-on aucun soin. Malgré cela , plusieurs personnes ont des voitures de la même forme que celles dont on se sert à Lisbonne , et qui ressemblent beaucoup aux chaises de poste à deux chevaux que l'on voit en France et en Flandre. Les chevaux que l'on peut acheter à Saint-Luiz sont petits ; il y en a peu de bien faits. L'herbe est rare , et l'équitation est si peu agréable dans cette île, qu'il ne faut pas s'étonner si le nombre des chevaux est peu considérable , et s'ils sont pour la plupart communs. Si ces animaux s'y vendaient bien , on en conduirait sans doute de Piauí à Maranhão , ce qu'on pourrait faire avec aussi peu de difficulté qu'on n'en éprouve pour en amener un grand nombre de Pernambuco à Recife.

Un Anglais de ma connaissance arriva à Ma-

ranham peu après que ce port eût été ouvert aux navires anglais. Une après-midi qu'il se promenait à cheval dans les environs de la ville, il fut accosté par une vieille femme qui lui demanda s'il était vrai, comme elle l'avait entendu dire, qu'il fût arrivé un Anglais, parce que, allant à Saint-Luiz, ce serait pour elle un grand plaisir de voir ce *bicho*, cet animal. Après une plus longue conversation à ce sujet, il lui dit que le *bicho* à qui elle parlait, était cet Anglais lui-même. Il eut beaucoup de peine à le lui persuader ; mais lorsqu'elle en fut certaine, elle s'écria : « *Ai tam bonito! oh qu'il est beau!* » Elle s'attendait sans doute qu'on lui montrerait quelque bête horriblement laide, dont il était dangereux de s'approcher : aussi fut-elle agréablement surprise d'apprendre qu'elle s'était trompée, et de voir de la chair et du sang réunis sous une assez belle forme humaine : *and to see flesh and blood in human form, handsomely put together.*

Je fus sur le point de perdre une certaine quantité de livres que j'avais emportés avec moi. La caisse qui les contenait était déposée à la douane ; ils en furent retirés, et l'on me pria d'en traduire tous les titres ; ce que je fis. Quoiqu'il n'y eût que des livres d'histoire, je

m'aperçus que l'officier, qui les visitait, n'avait nulle envie de me les rendre, et quelqu'un de ma connaissance me donna à entendre que je pouvais les regarder comme perdus sans retour. Cependant je fis sur-le-champ une pétition au gouverneur pour demander qu'on me permit de les renvoyer à bord : ce qui me fut accordé, et je parvins ainsi à les sauver ; si j'avais mis quelque retard dans ma démarche, je suis presque sûr que je ne les aurais plus revus. Les difficultés que l'on éprouve pour l'entrée des livres dans les parties du Brésil que j'ai visitées, sont si grandes, qu'on n'a d'autre moyen que celui de les faire entrer de contrebande (1). J'espère cependant que le ministre éclairé qui est à présent à la tête des affaires, levera cet obstacle aux améliorations intellectuelles.

(1) On ne sait peut-être pas généralement qu'il se publie, à Londres, trois ou quatre ouvrages périodiques en langue portugaise : l'un d'eux est prohibé au Brésil, et j'ai même ouï dire qu'il en était ainsi des autres ; mais comme ils sont principalement destinés pour les lecteurs brésiliens, ils se répandent dans tout le pays, malgré la prohibition. Je les ai vus dans les mains des officiers civils, militaires et ecclésiastiques. On dit que le régent les lit, et s'amuse quelquefois de leurs invectives contre certains hommes puissans.

J'avais été chargé , par une de mes connaissances à Pernambuco, d'une lettre pour un habitant qui demeure à Alcantara , petite ville située de l'autre côté de la ville de Saint-Marcos. Mon ami de Saint-Luiz , un autre jeune portugais et moi , accompagnés de deux domestiques , nous convînmes de louer une embarcation pour aller lui rendre visite et voir Alcantara. Nous louâmes , à cet effet , une petite barque , et nous fîmes voile un matin de bonne heure , avec un vent faible, mais favorable. Les beautés de la baie ne peuvent être aperçues que lorsqu'on la traverse. Les îles nombreuses dont elle est semée donnent à chaque instant un nouvel aspect au paysage , soit par la découverte de quelque point caché , ou par un changement dans la forme de la terre , qui est une conséquence du changement continuel dans la position du canot. En examinant l'entrée du port d'Alcantara , la ville elle-même , l'exiguité de notre embarcation , je m'imaginai que je voyais les modèles réduits de ces objets ; la ville , le port et notre bateau , tout était petit et de dimensions proportionnées , ressemblant beaucoup à des hochets d'enfant , *play things*. Nous n'entrâmes pas avec autant de facilité que le fait ordinairement une petite embarcation

dans un grand port ; car , comme il y avait fort peu d'eau sur la barre , il nous fallut autant de pilotage que pour un grand navire qui vient mouiller à Saint-Luiz ; nous mîmes environ cinq heures pour arriver au terme de notre voyage. Les bateliers nous procurèrent une petite chaumière près de la baie ; nous voulions être libres , et faire préparer nos provisions par nos propres domestiques. Mais à peine fûmes - nous établis , que la personne pour laquelle nous avions une lettre se présenta ; elle avait été informée de notre arrivée , et voulut absolument que nous allassions chez elle.

La ville est bâtie sur une montagne en demi-cercle : au premier coup d'œil , lorsqu'on la voit du port , elle paraît très-jolie , mais elle perd beaucoup à être examinée de près ; quelques maisons ont un étage et sont bâties en pierre , mais la plus grande partie n'a que le rez-de-chaussée ; cette ville s'étend assez loin sur les derrières , mais les maisons , pour la plupart couvertes en chaume et dégradées , sont séparées les unes des autres par des jardins et de grands espaces vides. On ne découvre pas , au premier aspect , la plus mauvaise partie de la ville , parce que la colline qui s'élève par une

pente douce, depuis le bord de l'eau, n'est pas haute, et que les terres qui sont au-delà, inclinent un peu dans une direction contraire. Alcantara, cependant, est dans un état progressif de prospérité, parce que les terres du voisinage sont recherchées pour les plantations de coton. On construisait un beau quai en pierre dans un angle rentrant formé par la terre, autour duquel s'étend le port pour les petites embarcations. La ville contient une maison commune et plusieurs églises.

Nous passâmes la soirée avec notre nouvel ami et son associé, qui étaient tous les deux des hommes fort agréables. Le dernier nous mena à une église voisine pour entendre un fameux prédicateur, et voir le beau monde d'Alcantara. Il y avait foule : le prédicateur, moine franciscain, fort bel homme et doué d'une voix sonore, prononça un discours très-fleuri, avec beaucoup de force et de vivacité. Ce franciscain et un autre prédicateur sont les seuls de ceux que j'ai entendus au Brésil, qui se soient écartés de la méthode ordinaire, laquelle consiste à parler uniquement de la sainte Vierge et des saints. C'était un sermon rempli d'observations utiles et de bonnes réflexions morales ; néanmoins, pour se conformer à la règle établie,

il ramenait de temps en temps, dans son discours, le patron en l'honneur duquel se célébrait la fête (1). La journée du lendemain s'écoula agréablement en société; le soir on apporta des guitares, et quelques jeunes gens de la ville vinrent ajouter à l'amusement de la compagnie: on chanta, on joua, et l'on se divertit beaucoup. On avait banni l'étiquette; mais la conduite de toutes ces personnes fut très-polie, et leur conversation amusante.

On me parla d'une certaine habitation dont les esclaves, en assez grand nombre, s'étaient révoltés. Plusieurs régisseurs avaient été tués, et pendant quelque temps ces rebelles restèrent sans maître ni directeur; toutefois ils ne quittèrent point l'habitation. Les choses étaient depuis quelque temps en cet état, lorsqu'il se présenta un particulier né en Portugal, qui offrit au propriétaire de se charger, moyennant un *conso de reis*, environ six mille francs par an (ce qui est un salaire énorme), et pourvu qu'on signât un arrangement, d'après lequel il ne

(1) Environ un an après, j'eus l'occasion de connaître personnellement ce religieux, et je le trouvai bien supérieur à tous ceux que j'avais connus de son ordre, et même de tout autre ordre.

serait responsable de la mort d'aucun des esclaves qu'on pourrait tuer, de réduire les autres à l'obéissance. Ces propositions acceptées, il partit accompagné de deux amis et d'un guide, tous bien pourvus d'armes à feu et de munitions. Arrivés à la nuit sur le lieu de la scène, ils trouvèrent la porte de la maison principale ouverte, et y prirent leur logement. Le lendemain matin, plusieurs des nègres devinant les projets de ceux qui étaient en possession de la maison, s'assemblèrent sur la pelouse en face, et tinrent conseil à quelque distance. Le nouveau régisseur parut bientôt à la porte sans armes, ne permettant pas à ses camarades de paraître. Il appela l'un des chefs par son nom, comme si tout eût été dans l'ordre naturel; l'esclave répondit et sortit du groupe, mais refusa de s'approcher.

Le régisseur prit sur-le-champ son parti : saisissant un fusil chargé qui était en dedans de la porte, il abattit son homme, et appela un autre nègre. Personne n'ayant répondu, les compagnons du régisseur se présentèrent et firent feu tous à la fois parmi les esclaves. Tel fut l'effet de cette manière sommaire de procéder, que dans deux ou trois jours la tranquillité se rétablit; il ne s'évada qu'un petit nombre

d'esclaves, et tout reprit son cours comme avant la rébellion.

A notre retour d'Alcantara, nous eûmes une traversée désagréable. La violence du vent et de la pluie nous faisait craindre de ne pouvoir atteindre le port de Saint-Luiz. Notre barque n'avait pas de chambre, mais elle était pontée; nous fûmes donc forcés de nous réfugier dans la calle, où nous ne pouvions nous tenir debout, et où l'eau croupissante mouillait nos pieds. Cette situation donna lieu à des plaisanteries; enfin nous arrivâmes sans accident. Non loin de l'embouchure du port d'Alcantara, se trouve une île de trois milles de long, sur environ un mille de large, appelée l'*Ilha do Livramento*; elle est habitée par un homme et une femme chargés de veiller à une chapelle dédiée à *Notre - Dame de la délivrance*, laquelle est visitée par les habitans des rives voisines une fois par an, pour y entendre célébrer l'office de la Vierge. Mon départ de Maranhão, qui arriva plus tôt que je ne l'avais d'abord résolu, m'empêcha de voir cette île et d'y passer une journée. Je ne sais quelle idée j'aurais pu m'en former, si je l'avais examinée, de près; mais de loin, elle paraissait très-belle. D'après ce que j'en ai ouï dire, je crois que si quelqu'un

voulait s'établir à Maranham , c'est là qu'il devait d'abord fixer sa résidence.

Je fus présenté par mon ami à une famille respectable de Saint-Luiz. Nous lui rendîmes visite un soir , sans être invités , selon l'usage , et l'on nous fit entrer dans une chambre assez grande , meublée d'un lit et de trois beaux hamacs qui étaient tendus en travers dans différentes directions ; il y avait aussi dans l'appartement une commode et plusieurs chaises. La maîtresse de la maison , dame d'un certain âge , était assise sur un hamac , et une dame en visite sur un autre ; ses deux filles et quelques parens avaient des chaises. La compagnie , qui , à notre arrivée , consistait en deux ou trois personnes , formait un demi-cercle vers les hamacs. On nous reçut avec cérémonie , et la conversation s'engagea principalement entre les hommes ; de temps en temps l'une ou l'autre des vieilles dames plaçait une remarque ; les filles répondirent à une question qui leur fut faite , et gardèrent ensuite le silence. Quelques-uns des sujets qu'on traita n'auraient pas été tolérés en Angleterre dans une société mêlée. Une partie des formalités aurait peut-être disparu après une plus longue connaissance. L'éducation des femmes est négligée , ce qui

les empêcherait de parler sur divers sujets , quand même on jugerait convenable de les admettre aux entretiens. Cependant toutes les dames de Saint-Luiz ne sont pas aussi réservées ; on joue beaucoup , et la passion du jeu est commune aux deux sexes. Une jeune fille , allant un soir en société avec sa mère , passa dans l'appartement où son père était occupé à jouer avec quelques amis ; celui-ci engagea sa fille à prendre une carte , elle obéit et continua de jouer jusqu'à ce qu'elle eût perdu trois cents *mil reis* , environ quatre - vingts louis : alors elle avoua qu'elle n'avait plus d'argent. On remplit de nouveau sa bourse , et elle suivit sa mère dans une autre maison , où le jeu fut encore l'amusement de la soirée. La danse est un exercice beaucoup trop violent pour ce climat , et on ne s'y livre que dans les grandes occasions. Il est facile d'expliquer cet amour du jeu dans un pays où l'on a peu ou point de goût pour la lecture , et où l'on amasse de grandes sommes d'argent sans avoir aucun moyen de le dépenser. La nourriture est à bon compte ; on peut se procurer à peu de frais une belle maison , une voiture et un grand nombre de domestiques. L'ouverture du commerce a pourtant fourni aux habitans de ce pays de nou-

velles jouissances , par la facilité qu'ils ont d'acheter des objets de parure et d'ameublement.

Je n'ai trouvé que deux négocians anglais établis à Saint-Luiz. Les affaires des maisons de commerce anglaises étaient confiées principalement à des négocians portugais de cette ville (1) ; plusieurs de ces derniers se mettaient fort à l'aise , et se promenaient dans les rues en gilet rond ; quelques-uns d'eux étaient sans cravate , et un petit nombre sans bas ; mais d'autres s'habillent à l'européenne. J'eus beaucoup de peine à persuader à la plupart de ceux avec qui je conversais , que je n'avais point d'affaire à traiter ; ils ne pouvaient comprendre qu'un homme se soumit aux inconvéniens d'un long voyage , seulement pour s'instruire ou pour s'amuser. Je ne pus réussir à faire entrer cette idée dans la tête de certaines personnes , qui , s'imaginant que je dissimulais , persistèrent à croire que j'avais des vues sinistres.

J'eus fort peu d'occasions de me procurer des renseignemens sur l'état de l'intérieur ; cependant je vais rapporter ce que j'en ai appris. Les

(1) Un consul anglais depuis cette époque a été envoyé à Maranham.

bords de la rivière Itapicuru , quoique très-cultivés , en comparaison de ce qu'ils étaient il y a quelques années , sont cependant sauvages , et il y a un espace incalculable pour de nouveaux colons. Le bétail abonde dans la capitainerie de Piauí et dans l'intérieur de l'état de Maranhão , et ces cantons ne sont pas sujets à la sécheresse. La ville d'Aldeas Altas (1) , qui est située dans le dernier , et la ville d'Oeiras dans la première , et plus avant dans les terres , sont , dit-on , florissantes. On conduit annuellement de grandes quantités de bétail de ces parties du *Sertão* à Bahia et à Pernambuco. Les propriétaires des biens situés dans des districts si éloignés du gouvernement , sont parfois réfractaires aux lois. Une troupe de soldats qu'on avait envoyée quelque temps avant mon arrivée à Saint-Luiz , pour arrêter un de ces mutins , retourna sans avoir pu remplir l'objet de sa mission.

Entre autres anecdotes , j'ai entendu raconter celle-ci. Un esclave mulâtre s'échappa de la

(1) On a nommé un *ouvidor* pour Aldeas Altas , et Piauí a été élevé au rang de gouvernement provincial indépendant : voilà des améliorations qui prouvent que le gouvernement régulier gagne du terrain.

maison de son maître : devenu riche, au bout de quelques années, il acheta une belle habitation couverte de bestiaux. A une certaine époque, tandis qu'il rassemblait dans ses parcs un grand nombre de bœufs, et faisait ses dispositions pour les envoyer vendre à différens marchés, un étranger, seul, à cheval, arrive, s'approche de lui, et lui demande un entretien particulier. Ils se retirent à quelque distance, et le maître de l'habitation dit à l'étranger : « Je » vous remercie de n'avoir pas fait connaître » les rapports qui existent entre nous pendant » que mes gens étaient présens. » Cet étranger, son ancien maître, réduit à une extrême misère, lui avait rendu cette visite dans l'espoir d'en obtenir quelques faibles secours. Il savait bien qu'il ne devait pas songer à le réclamer comme esclave, et qu'il se mettait au pouvoir d'un homme qui aurait pu le faire assassiner sur-le-champ. Celui-ci donna à son maître plusieurs centaines de bœufs et quelques - uns de ses gens pour les conduire au marché, leur faisant entendre qu'il venait d'acquitter une vieille dette, dont il avait presque perdu le souvenir. Un homme capable d'une pareille action méritait la liberté qu'il avait obtenue.

Comme j'avais l'intention de passer l'été sui-

vant en Angleterre , et qu'il n'arrivait point de bâtimens de ce pays , je craignis d'être retardé pendant quelques mois , faute d'occasion ; c'est ce qui me décida à prendre mon passage dans un des navires qui allaient faire voile : je préfèrai le *Brutus*, parce que le subrécargue , jeune Portugais , était mon ami intime. Nous fîmes voile de Saint-Luiz le 8 avril , de compagnie avec un autre navire anglais ; nous fûmes bientôt hors de vue l'un de l'autre , parce qu'un des deux navires tenait mieux le vent. Le 18 , nous atteignîmes les vents variables dans la latitude 22°. nord , longitude 50°. ouest. Il n'est pas ordinaire de les trouver si loin au sud.

Le temps était beau , le vent favorable ; aussi nous passâmes nos journées fort agréablement. Le 7 mai ; le vent fraîchit , mais nous avions un bon bâtiment , et nous étions loin des côtes. Le 8 au matin , une vague frappa contre la poupe et entra dans la chambre ; tout y flottait ; nous ne faisons que de nous lever. Le 9, nous découvrîmes deux navires à une grande distance ; tous deux étaient en panne ; mais bientôt ils nous parurent prendre des bords différens. L'un se trouva être un brick anglais chargé de bois de construction ; sa cale était pleine d'eau ; il était sur le point de couler ; nous reconnûmes

l'autre pour un bâtiment américain qui avait mis en panne, et qui s'occupait à sauver l'équipage du brick. Si ce dernier n'eût pas été chargé de bois, il n'aurait pas tenu si long-temps sur l'eau. Comme le navire américain retournait dans son pays, nous prîmes le malheureux équipage, composé de neuf personnes, à bord du *Brutus* ; elles étaient dans le plus triste état, les unes perclues, les autres presque nues, et toutes mourant de froid et de faim. Il s'était déclaré une voie d'eau, qui augmentait avec tant de rapidité, qu'ils avaient été forcés de quitter le pont pour se réfugier dans la hune de misaine, où ils passèrent trois jours et deux nuits presque sans provisions.

Nous arrivâmes sans aucun accident fâcheux le 20 mai à la hauteur de Falmouth. Là, le subrécargue et moi nous nous fîmes mettre à terre, et nous partîmes pour Londres.

CHAPITRE X.

L'auteur fait voile de Gravesende et arrive à Pernambuco. —

État de Récife. — Voyage à Bom-Jardim avec un capitam-mor et retour à Récife.

AU commencement de l'hiver, mes amis me recommandant encore de retourner dans un climat plus tempéré que celui de l'Angleterre, et apprenant que le navire portugais le *Serra-Pequeno* était sur le point de partir, je pris passage à son bord. Il était mouillé à Gravesende; le 4 octobre 1811, je me rembarquai pour Pernambuco.

Les vents contraires retinrent le navire à Portsmouth pendant six semaines. Le 20 novembre le vent passa au nord-est, et les coups de canon de signaux des bâtimens de guerre chargés de nous convoier, nous réveillèrent; aussitôt tout fut en agitation à Cowes, où se trouvaient un grand nombre de personnes dans la même situation que nous. Les bâtimens furent bientôt sous voile, et avant la nuit ils avaient déjà doublé les *Aiguilles*. Le *Serra-Pequeno* et les autres navires portugais s'étaient abouchés avec une frégate destinée pour la Méditerranée.

née, dans l'intention d'aller de conserve avec elle, tant que sa destination et la leur les obligeraient de suivre la même route ; mais au matin nous nous aperçûmes que nous étions avec une autre frégate qui allait à Lisbonne. Nous la quittâmes bientôt, et nous fûmes accompagnés par deux autres navires portugais. Dans la nuit du 22 nous rencontrâmes la corvette le *Kangaroo*, destinée pour la côte d'Afrique, avec quelques bâtimens sous son convoi. Le 24 mars nous nous séparâmes de ces vaisseaux, et le 26 nous fîmes route avec un navire portugais seulement. Notre voyage fut heureux ; nous n'eûmes pas de gros temps, et nous éprouvâmes peu de calmes. Le 3 décembre, en vue des îles Canaries, nous rencontrâmes l'*Aréthuse*. Le capitaine du *Serra* fut obligé de porter ses papiers à bord de la frégate. Les réglemens relatifs au commerce des esclaves par les Portugais occasionèrent peut-être plus de recherches qu'on n'aurait autrement jugé convenable d'en faire. Nous coupâmes la ligne le 22 ; le soir du 26 nous gouvernâmes vers la terre, dans la supposition que nous avions atteint la latitude du port, mais que nous en étions beaucoup à l'est ; cependant vers le point du jour nous découvrîmes la terre, plusieurs

heures plus tôt que les officiers du vaisseau ne l'avaient pensé. Ce mécompte arrive fréquemment à bord des navires qui n'ont point de chronomètre, le calcul de la longitude manquant presque toujours d'exactitude lorsqu'on est privé de leur assistance. Au point du jour nous étions un peu au nord d'Olinda. Nous entrâmes dans le port à neuf heures, et nous allâmes mouiller dans le havre inférieur, appelé le Poço.

Le *Serra-Pequeno* est un de ces gros navires du Brésil qui exigent un nombreux équipage pour les manœuvrer. Presque tout se faisait à bord de la même manière que dans les navires anglais, seulement il y avait moins de propreté et plus de bruit.

Le second officier que, dans le service marchand anglais, on appelle *mate* (ce qui correspond à notre *second capitaine*), a dans les navires portugais le titre de pilote, et les règlements de leur marine bornent ses devoirs à conduire le navire; abandonnant aux soins d'un officier inférieur le chargement et le déchargement, enfin tout le détail, soit en mer, soit dans le port.

Je fus accueilli de toutes les personnes que j'avais eu précédemment le plaisir de connaître, avec la même amitié qu'elles m'avaient

témoignée. Plusieurs Anglais m'offrirent un appartement dans leurs maisons, jusqu'à ce que je m'en fusse procuré un ; j'acceptai l'offre qui me fut faite par celui aux soins obligeans duquel je devais tant de reconnaissance, depuis la sévère attaque de fièvre que j'avais eue l'année précédente. Les premières semaines se passèrent à visiter mes amis et mes connaissances. Quelques-uns d'entre eux vivaient retirés dans le voisinage de la ville, qui, dans cette saison, comme je l'ai dit ailleurs, est presque déserte.

J'aperçus une grande différence dans l'aspect de Récife et de ses habitans, quoique j'eusse été absent si peu de temps. Plusieurs maisons se trouvaient réparées. Les lourdes et sombres jalousies avaient été, presque généralement, remplacées par des volets vitrés et des balcons en fer. Il y était arrivé quelques familles de Lisbonne et trois d'Angleterre. Les femmes des premières donnaient l'exemple de se rendre à pied à la messe en plein jour, et les autres avaient l'habitude d'aller à la promenade vers le soir. Ces innovations, une fois introduites et pratiquées par quelques personnes, furent bientôt approuvées de certains habitans qui avaient craint jusque là le reproche de singularité, et adoptées par d'autres qui les trouvaient agréa-

bles. Les étoffes de soie et de satin , devenues une parure moins ordinaire pour les jours de fêtes , étaient remplacées en grande partie par des mousselines et d'autres tissus de coton. Les hommes , qui précédemment paraissaient tous les jours en habit noir , avec des boucles d'or et des chapeaux à trois cornes , ne se faisaient plus de scrupule de porter des chapeaux ronds , des pantalons de nankin et des demi-bottes. Même la haute et lourde selle était beaucoup moins en usage , on en voyait fréquemment d'une forme plus moderne. Les chaises à porteurs dont les dames se servent pour aller à l'église et pour rendre visite à leurs amies , avaient une tournure plus élégante , et les porteurs étaient plus richement habillés. Ces derniers ne peuvent manquer d'attirer l'attention des étrangers par la richesse de leurs habits , leurs casques , leurs plumes et leurs jambes nues. (Voyez la gravure qui représente un de ces équipages.)

De nombreuses maisons de campagne avaient été bâties depuis peu. La valeur des terres , dans les environs de Récife , était augmentée ; la fabrication des briques devenait un métier lucratif ; les ouvriers étaient recherchés ; et sans compter plusieurs autres parties du terrain , l'es-

pace situé entre les villages de *Poço da Panella* et de *Monteiro*, d'environ un mille d'étendue , qui , en 1810 , était couvert de halliers, avait été nettoyé ; on s'occupait à y construire des maisons et à l'orner de jardins. La grande église de Corpo-Sancto, située dans cette partie de la ville, proprement appelée Récife, était finie, et l'on projetait plusieurs autres embellissemens. Le temps des améliorations est arrivé (1) ; des hommes qui pendant tant d'années n'ont pas songé à faire le moindre changement, ni à l'extérieur, ni dans l'intérieur de leurs maisons , se procurent aujourd'hui les commodités et même les décorations du luxe : tout prend un air moderne dans ce pays.

Cet esprit d'innovation produit quelquefois

(1) Avant que je partisse en 1815 , on avait haussé une portion considérable du sable (couvert par la marée à la haute mer) entre Saint-Antonio et Boa-Vista , et l'on y construisait des maisons. La principale rue de Saint-Antonio était pavée. On avait reconstruit en bois le pont de Boa-Vista , et on était sur le point de faire des réparations considérables à celui qui est placé entre Saint-Antonio et Récife. Les hopitaux devaient aussi éprouver des améliorations ; et, comme depuis mon retour en Angleterre j'ai appris que l'on avait choisi un homme recommandable pour directeur , j'espère que cette intention aura été réalisée.

des conséquences assez risibles : une dame d'une corpulence extraordinaire avait conçu le projet de suivre exactement les modes nouvelles. La circonférence de sa taille égalait sa hauteur ; mais, en dépit de cette malheureuse rotondité, elle eut la fantaisie de s'habiller à l'anglaise. Elle avait sur la tête un petit chapeau à la bohémienne, noué sous le menton. Les corsets n'avaient été introduits que depuis peu de temps, et elle ne les avait pas encore adoptés. Cependant il fallait que sa robe fût aussi à la mode ; elle fut coupée et échancrée de manière à révéler certaines protubérances qui se dérobent ordinairement aux regards. Cette robe était de mousseline, et brodée en diverses couleurs autour de la ceinture. Cette dame avait de petits souliers ; mais son malheureux embonpoint s'étendait aussi jusqu'à ses chevilles et à ses pieds, et rendait la compression nécessaire ; de sorte qu'après s'être bien parée, il lui était impossible de se mouvoir et de faire un pas.

Je me liai d'une manière assez intime avec le *capitam-mor* d'un district voisin, que je voyais fréquemment dans une maison de la ville où j'allais passer les soirées ; il devait, sous peu de jours, faire une tournée dans son district, et il nous invita, un de mes amis

et moi, à l'accompagner dans cette inspection, ou plutôt cette visite qu'il allait rendre à ses officiers : nous acceptâmes son offre. Il fut convenu qu'il nous instruirait du jour fixé pour son départ, afin que nous pussions aller le joindre à son habitation, d'où nous devions partir avec lui et sa suite pour l'intérieur du pays.

Les *capitaens-mores*, capitaines majors, sont des officiers investis d'un pouvoir considérable ; ils ont à remplir des devoirs civils aussi bien que des devoirs militaires, et devraient être choisis parmi les planteurs qui ont le plus de fortune et de considération personnelle dans les divers *termes*, districts. Mais on s'est écarté de cette règle pour plaire à des familles ou à des parens qui étaient en crédit à la cour, et quelquefois on a nommé à ces places des personnes incapables de les remplir. Le gouvernement du Brésil paraît entièrement militaire. Tous les hommes de seize à soixante ans doivent être enrôlés comme soldats dans la ligne, ou comme miliciens, ou comme appartenant au corps des *ordenenças*. J'ai parlé ailleurs des soldats réguliers. Quant à la seconde classe, chaque ville a un régiment, dont les individus, excepté le major et les adjudans, et, dans quelques cas, le colonel, ne reçoivent aucune paye ;

mais ils sont considérés comme incorporés ; on les rassemble à certaines époques , pendant le courant de l'année , pour passer des revues. Les frais occasionés par ces déplacements empêchent plusieurs personnes d'appartenir à cette classe , et c'est en vain que le gouvernement voudrait augmenter les régimens de milice. Les soldats sont soumis à leurs capitaines , au colonel et au gouverneur de la province. Les colonels sont , ou de riches planteurs , ou des majors , des lieutenans colonels des troupes de ligne , que l'on choisit pour commander ces régimens. Dans ce dernier cas seulement ils reçoivent une paye. Il serait convenable qu'ils eussent des propriétés dans le district , et si l'on s'écarte de cette règle , c'est un abus ; j'ignore , à cet égard , les dispositions de la loi. Les majors et les adjudans sont aussi quelquefois des officiers de la ligne que l'on a promu à ce grade. Mais qu'ils soient ou non militaires de profession , ils sont soldés , parce que la distribution des ordres et les autres affaires du régiment leur donnent une peine considérable.

La troisième classe , composée de la portion la plus considérable des blancs et des mulâtres de toutes les classes , reconnaît pour ses chefs immédiats les *capitaens-mores* , qui n'ont point

de paye ; tous ceux qui servent dans les *orac-nenças* sont pareillement obligés de servir sans rétribution. Chaque district a un *capitam-more*, qui doit posséder une propriété territoriale dans l'étendue du pays où il doit commander. Il est assisté par un major ou capitaine des *alfêres*, qui sont lieutenans ou enseignes, et par des sergens et des caporaux. Il est du devoir du *capitam-more* de veiller à ce que chaque individu qui est sous son commandement soit fourni de quelque espèce d'arme, fusil, épée ou pique ; il est chargé de notifier les ordres du gouverneur ; il a le droit de punir un délinquant par vingt-quatre heures de prison, et d'envoyer toute personne prévenue d'un crime, sous escorte, au magistrat supérieur de son district.

Les abus de cette charge de *capitam-more* sont nombreux, et les basses classes des personnes libres sont sujettes à être opprimées par ces officiers et par leurs subalternes, jusqu'aux caporaux. On envoie souvent les paysans faire des messages qui n'ont aucun rapport aux affaires publiques ; on oblige ces malheureux de quitter leurs travaux et leurs familles pour porter quelque lettre particulière du chef, de ses capitaines ou de ses lieutenans, et cela sans qu'ils reçoivent

la moindre gratification. Il vient rarement à l'idée de ces hommes en place de se servir de leurs esclaves dans ces occasions, ou de payer les personnes libres ainsi employées. J'ai été cent fois témoin de ces vexations, et partout j'ai entendu des plaintes à ce sujet ; c'est un abus inexcusable. Rien ne révolte autant un Brésilien, que d'être persuadé qu'il perd son temps et ses peines pour un service qui n'est pas demandé par son souverain. On met quelquefois, pour des bagatelles et pendant plusieurs jours de suite, au pilori, des individus, qui sont ensuite relâchés sans être traduits devant le magistrat civil, sans même avoir été entendus. Cependant j'éprouve quelque plaisir à publier que je connais des hommes dont la conduite est différente de celle dont je viens de parler, mais le pouvoir confié à ces officiers est trop grand, et la probabilité qu'ils seront appelés à rendre compte des abus d'autorité, trop éloignée, pour que ce pouvoir soit toujours exercé d'une manière convenable.

Les mulâtres et les nègres libres, dont les noms sont inscrits sur les rôles des régimens de milice, commandés par des officiers blancs, ou par des hommes de leur couleur ou de leur propre classe, ne sont pas, à proprement par-

ler, soumis aux *capitaens-mores* ; ces officiers et les colonels reçoivent leurs brevets du gouvernement suprême, et les officiers subalternes, du gouverneur de chaque province.

J'ai cru nécessaire de donner ces explications sur l'état du gouvernement intérieur, pour mettre le lecteur à même de comprendre les motifs qui me firent entreprendre le voyage dont je vais donner la relation. •

Le 28 janvier 1812, le *capitam-more* nous envoya un de ses domestiques pour nous avertir de nous rendre à son habitation, et pour nous servir de guide. Le lendemain nous partîmes de bonne heure à cheval, très-satisfaits, mon ami et moi, parce que nous nous attendions à voir quelque chose de nouveau et d'intéressant. J'avais auparavant, comme je l'ai déjà dit, visité les parties les moins peuplées du pays ; mais je n'avais eu que très-peu de communications avec les habitans ; à cette époque, je voyageais trop rapidement pour que je pusse me procurer, sur leurs mœurs et leurs usages, autant de renseignemens que je l'aurais désiré.

Nous prîmes la route d'Olinda ; nous traversâmes avec beaucoup de précaution les rues mal pavées, et en descendant la colline sur laquelle elle est bâtie du côté de terre, nous vîmes

une étendue considérable de terrain marécageux, couvert en partie de manioc, planté sur des couches élevées, ou monticules en forme circulaire, afin que l'eau ne pût atteindre les racines des plantes. Le reste du terrain n'était pas encore desséché et ne produisait rien. Le vert foncé des plantes qui croissent dans les terrains marécageux, les fait connaître à la première vue. Le pays que l'on découvre dans l'éloignement est couvert de bois. Nous traversâmes le petit ruisseau qui communique avec le marais de chaque côté du chemin, et nous poursuivîmes notre route sur un terrain élevé, rencontrant quelques chaumières éparses jusqu'à environ une lieue d'Olinda ; on trouve ensuite les terres basses qui environnent la colline sur laquelle est située la plantation à sucre de Fragozo. Depuis ce point jusqu'à l'habitation de Paulistas, le sol est humide et offre une surface unie. Dans cette étendue de pays, on voit un assez grand nombre de beaux sites ; on rencontre quelquefois, parmi les arbres et les halliers, des chaumières bâties en terre et couvertes de feuilles de cocotier. Elles ont ordinairement un large appentis ; sur le devant duquel est une esplanade proprement entretenue. Sous cet appentis est tendu le hamac où le propriétaire au

teint basané est nonchalamment bercé : il lève la tête aussitôt qu'il entend les pas des chevaux ; on voit le chien étendu au soleil ou couché à l'ombre, et toujours prêt à se jeter sur les étrangers ; les paniers de pêches et les gourdes sont suspendus çà et là aux tiges des feuilles de cotiers dont l'humble hutte est couverte. Quelquefois l'aspect de ces demeures sauvages est égayé par la figure d'une femme, qui s'enfuit et se cache lorsque le voyageur tourne les yeux vers le petit sentier qui mène à la chaumière. La route elle-même est étroite (car ce n'est pas là le grand chemin des bestiaux). La vue est très-bornée par les bois qui bordent les deux côtés de la route ; les branches des arbres frappent souvent les jambes du cavalier, et il est obligé de faire pénétrer son cheval dans les halliers, lorsqu'il rencontre un porteur avec ses paniers, ou avec des sacs de coton de chaque côté de son cheval ; ou bien l'une des charrettes employées dans les habitations. La gravure représente un de ces porteurs de coton. Sur le devant on voit l'espèce de palmier appelé tucum (1) ; et derrière se trouve le mamociro, qui porte son fruit sur la tige : ce fruit est gros et la pulpe

(1) Voyez l'appendix.

en est douce ; il ressemble beaucoup , par la consistance et le goût , à un melon trop mûr ; sa forme est celle d'une petite cantaloupe.

Ceux qui ne sont pas habitués à un pays qui est couvert de bois , où , par conséquent , la vue ne peut s'étendre au loin sur les objets environnans , et où l'air ne circule pas librement , ne peuvent se faire une idée des sensations délicieuses du voyageur lorsqu'un beau champ de verdure , doucement agité par un air frais , vient tout à coup se présenter à sa vue : l'habitation de Paulistas fait éprouver ce plaisir ; les bâtimens sont nombreux , mais peu élevés , et la plupart en état de dégradation. Ils comprennent la maison du propriétaire , qui est spacieuse , et a un étage sur le rez-de-chaussée ; la chapelle , avec sa grande croix de bois placée sur le haut de la façade ; un moulin , édifice carré sans murailles , dont le toit est supporté par des piliers de brique ; la longue rangée de cases à nègres ; la résidence du régisseur , et plusieurs autres bâtimens de moindre importance. Ces édifices sont tous épars sur un vaste champ peuplé d'un nombre considérable d'animaux domestiques. Au bout du champ , sur le devant , mais à quelque distance de la maison du propriétaire , est un

large fossé par où passe l'eau qui fait tourner le moulin. De l'autre côté se trouve la chaumière du chapelain, à laquelle est jointe une plus petite rangée de cases à nègres, un jardin de plantain, et par derrière de larges bosquets de mangliers.

Au delà de la maison principale, il y a une vaste étendue de terres basses en prairies, ou en champs de cannes à sucre, bornées d'un côté par les édifices d'une autre habitation, et à une grande distance par des bois situés sur les flancs et le sommet d'une colline.

Cette riche et magnifique habitation appartenait à un proche parent de notre *capitamore*. Nous connaissions le fils du propriétaire, qui sert de chapelain, et qui nous avait invités à nous arrêter chez lui, ce que nous fîmes. Il était préparé à nous recevoir; après le déjeuner, nous allâmes rendre visite au vieux maître de la grande case : c'est le nom des maisons où demeurent les propriétaires. Il ne se portait pas bien, et nous ne pûmes le voir; mais nous fûmes reçus par sa femme et ses deux filles. Elles nous firent beaucoup de questions sur l'Angleterre, et conversèrent sur d'autres sujets qu'elles pensaient devoir nous être agréables. On travaillait peu sur cette plantation; les esclaves y

menaient une vie assez douce , et la grande case était pleine d'enfans. Plusieurs de ces petits gaillards vinrent se montrer dans la chambre ; ils étaient tout nus , et jouaient les uns avec les autres , ou avec quelques gros chiens , étendus sur le carreau. Ces *Amours* , couleur d'ébène , étaient évidemment les favoris des bonnes dames , dont la plus jeune avait passé la cinquantaine ; le prêtre lui-même riait des gambades de ces enfans. Ces excellentes femmes et le bon prêtre possèdent un nombre considérable d'esclaves qui sont leur propriété exclusive. Ils ont le projet de les rendre libres un jour , et pour les préparer à ce changement , on fait apprendre aux hommes différens métiers , et aux femmes à coudre , à broder et à faire la cuisine. Ainsi , à la mort de quatre individus qui approchent de la vieillesse , soixante personnes , hommes , femmes et enfans , seront rendus à la liberté. Comme on les a informés des intentions de leurs maitres à leur égard , il n'est pas étonnant que plusieurs d'entre eux se conduisent d'une manière soumise et respectueuse. Les actes de manumission ont déjà été passés conditionnellement au profit de quelques-uns ; ils s'obligent à servir comme esclaves jusqu'au décès de l'individu auquel ils appartiennent. Ces

actes ne peuvent être révoqués, et cependant on ne craignait point l'ingratitude. Je pense toutefois qu'il est impossible qu'il n'y en ait pas quelque exemple parmi un aussi grand nombre de personnes. Les propriétaires disaient que leurs parens étaient riches, et n'avaient nullement besoin d'augmenter leur fortune; qu'indépendamment d'autres causes qui tiennent au système général d'esclavage, il n'était pas juste que ces serviteurs, qu'ils regardaient comme leurs enfans, travaillassent pour d'autres. Il y avait très-peu d'Africains parmi les esclaves en question, ils étaient en grande partie mulâtres ou nègres créoles.

Nous revînmes dîner à la chaumière du chapelain, et dans l'après-midi nous nous mîmes en route pour l'habitation d'Aguiar, appartenant au *capitam-more*; elle est à cinq lieues de Paulistas; nous y arrivâmes très-fatigués à dix heures du soir. Immédiatement au delà de Paulistas, on trouve la rivière étroite mais rapide de Paratibi, qui, près de son embouchure, change son nom en celui de Doce. Dans la saison pluvieuse elle déborde, et n'est plus guéable. Sa largeur, dans son état ordinaire, près de Paulistas, est d'environ vingt verges. Avant de se rendre à la mer, elle traverse de

grands marais. Dans cette après-midi, nous passâmes auprès de quatre moulins à sucre. Celui qui porte le nom d'Utinga de Boixa est situé en amphithéâtre sur une montagne couverte de beaux arbres. Ces bois sont peu fréquentés; aussi ils donnent asile à une quantité étonnante de gibier: parmi les diverses espèces, on a remarqué que le *porco mato*, ou cochon des bois, est assez commun. (1) Je n'ai jamais vu cet animal, ainsi je ne puis avoir la prétention de le décrire; mais j'en ai souvent entendu parler comme faisant beaucoup de tort aux champs de manioc; sa chair est bonne. Ce

(1) Bolingbroke dit qu'il arrive souvent que des truies s'échappent dans les bois, où elles vivent sauvages, il ajoute que leur nombre s'est considérablement accru. Dans un autre passage, il parle d'une espèce de ces animaux qui est particulière à l'Amérique des Tropiques, et qu'on appelle le Warree, qui est, dit-il, à peu près de la grosseur d'un cochon d'Europe et qui lui ressemble beaucoup par sa forme. Le *porco do mato* n'est pas le *sus tajassu*, qui est, j'imagine, ce que Bolingbroke appelle le cochon Picarée. Voyage à Démarara, etc., par Henry Bolingbroke, dans la *Collection des Voyages modernes* de Philippe. Vol. X, pag. 57 et 129.

Le *tajassu* se trouve à Maranhão, mais n'est pas connu à Pernambuco.

petit animal diffère peu du cochon ordinaire. Plusieurs criminels et nègres-marrons se sont réfugiés dans ces bois. Les habitans d'Utinga semblent séparés du reste du monde ; on ne distingue pas facilement le chemin qui y conduit. Les trois dernières lieues, que nous fîmes dans l'obscurité, étaient sur un terrain couvert de bois où la hâche du bûcheron n'a jamais retenti. Le sentier qui les traverse est étroit, et les branches des arbres se croisent dans toutes les directions.

La demeure du *capitam-more* est un grand édifice, ayant un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Celui-ci sert de magasin pour le sucre et les autres productions de la terre. Nous montâmes par un escalier de bois, construit en dehors de la maison, d'où nous entrâmes dans une antichambre : là nous fûmes accueillis par notre hôte et l'un de ses fils, qui nous conduisirent dans un appartement spacieux. Une longue table, une autre de moindre dimension, deux bancs, quelques chaises brisées qui n'avaient jamais été peintes, formaient l'ameublement de ces chambres. Quatre ou cinq négillons très-éveillés se groupaient de différentes manières, attentifs à tous nos mouvemens, et leur figure exprimait la surprise qu'ils éprouvaient

de voir des étrangers ; à toutes les portes , des figures de femme se présentaient pour nous examiner. On nous servit le soir , suivant l'usage , un souper copieux , composé de différentes espèces de viandes placées sans ordre sur la table.

A cinq heures du matin nous partîmes , le *capitam-more* , mon ami , moi , et nos domestiques , et nous fîmes trois lieues sans voir aucun habitant. Nous fûmes alors joints par l'adjudant du district , et par plusieurs autres officiers en uniforme d'un bleu foncé , avec des revers jaunes d'une largeur monstrueuse , les paremens s'élevant jusqu'à moitié de l'avant-bras. Ils portaient des chapeaux ronds avec de courtes plumes , des rapières d'une longueur prodigieuse , des pantalons de nankin très-larges sous des bottes , ce qui faisait paraître ces dernières d'une largeur démesurée. Nous mîmes pied à terre près d'une plantation à sucre ; on nous invita à déjeuner ; et sur notre refus , on nous régala d'ananas et d'oranges. Le propriétaire de cette habitation avait donné beaucoup de soins à son jardin , et planté plusieurs espèces d'arbres fruitiers , tant exotiques qu'indigènes. Il est bien étrange qu'avec autant de sortes d'arbres à fruit qu'on peut élever sans beaucoup de peine , on ne trouve pas même d'orangers sur le plus grand nombre des

plantations. Je sais bien que la fourmi est un terrible fléau pour cet arbre ; mais lorsqu'on veut y faire quelque attention , et qu'on a soin d'arroser les plants durant les mois de sécheresse , pendant deux ou trois ans , cela suffit. On assure que , sur l'habitation dont je parle , il a été exercé des cruautés monstrueuses. On cite souvent avec horreur la conduite du propriétaire envers ses esclaves ; et cependant on le visite, et on le traite avec le même respect que si sa réputation était sans tache ; c'est , je dois le dire , le seul exemple qui soit venu à ma connaissance , de cruauté systématique et continuelle. Mais enfin elle existe, et n'a encore attiré aucune punition sur celui qui l'exerce ; cet exemple seul suffirait pour faire regarder le système d'esclavage comme une abomination qu'il faut extirper. Lorsque la personne dont il s'agit hérita de ce bien , il s'y trouvait soixante bons esclaves. Quinze années s'étaient écoulées depuis cette époque jusqu'à celle dont je parle , et il ne restait alors que quatre ou cinq individus en état de travailler. Les uns ont fui , d'autres sont morts , Dieu sait comment ; d'autres enfin se sont tués eux - mêmes presque à la vue de leur maître.

Nous arrivâmes vers midi à Santa - Cruz ;

nous étions alors dans la contrée où l'on cultive le coton. Le pays que nous venions de traverser est en général bien arrosé et couvert de bois ; nous l'avions trouvé moins entrecoupé de terres marécageuses que le jour précédent. Les plantations à sucre sont nombreuses ; nous en rencontrâmes cinq dans la matinée. Le terrain est inégal, et nous traversâmes des collines escarpées ; les terres, dans le canton où nous étions arrivés, et plus avant dans le pays, sont moins basses ; l'herbe y était alors brûlée par le soleil, les premières pluies n'ayant point encore tombé. Le terrain y conserve moins d'humidité que dans la partie que nous avons quittée, et devient ainsi rebelle à la culture.

Notre troupe s'était beaucoup augmentée, et dans l'après-midi nous nous rendîmes à Pindoba, plantation à coton, d'une étendue considérable. Celui à qui elle appartient est fort riche, et possède un grand nombre d'esclaves. Il nous reçut en robe de chambre, sous laquelle il portait une chemise, des caleçons et des bas. Après les complimens d'usage, il alla chercher une petite bouteille de liqueur faite dans le pays, qu'il offrit à ses convives. Il n'y avait qu'un seul verre, dans lequel toute la compagnie fut obligée de boire. Après le dîner parut le

musicien de la maison , avec sa guitare ; il se mit à jouer de son instrument, et continua jusqu'à une heure avancée , pendant que le maître, assis sur une table, fumait avec une pipe de six pieds de long. Plusieurs hamacs étaient tendus dans les appartemens, et chacun causait ou allait se coucher, sans cérémonie.

Trois compagnies des *ordenenças* devant être passées en revue , les paysans commencèrent à s'assembler de bonne heure le lendemain matin. Ils étaient les premiers soumis à l'inspection , parce que le *capitam-more* se proposait de revenir par les lieux où nous avions déjà passé, et d'y remplir alors ses fonctions. Les hommes portaient leur habillement ordinaire , une chemise et des caleçons ; quelques-uns y avaient ajouté un gilet et des pantalons de nan-kin ; presque tous étaient armés de fusils. Le *capitam-more* parut ce jour-là en uniforme écarlate, et s'assit près d'une table. Le capitaine de la compagnie était debout près de lui, tenant le registre des revues. Le capitaine nommait les soldats, et à mesure que chaque nom était répété par le sergent , qui se tenait à la porte , l'individu entra et présentait les armes au *capitam-more*, puis il faisait un demi-tour et se retirait. Il était vraiment risible, mais en

même temps pénible , de voir la frayeur peinte sur la figure de quelques-uns de ces pauvres gens , et leur excessive gaucherie lorsqu'ils venaient se présenter , tandis que d'autres montraient beaucoup de suffisance ; ceux-ci étaient bien vêtus , et exécutaient les manœuvres avec autant de précision et de promptitude qu'ils en étaient capables , voulant par-là montrer des connaissances supérieures et se faire admirer. Les excuses d'absence étaient ordinairement reçues comme valables , sans qu'on prît d'autres informations. L'absence d'un des capitaines ne passa pas aussi tranquillement ; un officier fut dépêché pour aller le chercher chez lui et le ramener en arrestation à Pendoba. Si cette sévérité provenait de quelque cause particulière , ou du zèle pour le bien public , je ne prendrai pas sur moi de le décider ; mais il arriva bientôt avec son escorte. On le mit dans un des appartemens de la maison que nous habitions , et un sergent fut placé en sentinelle à la porte. Le *capitam-more* cependant se radoucît bientôt ; le réfractaire fut mis en liberté et obtint la permission de retourner chez lui.

A dîner , l'inspecteur prit le haut bout de la table ; le propriétaire de la maison se tint près de lui et le servit. La table fut couverte

avec profusion , parce que la compagnie était nombreuse , et que telle est la coutume. On n'observa pas la moindre symétrie. Chacun se servait du plat qui lui convenait le mieux ; un morceau délicat n'était pas même en sûreté sur votre assiette ; on vous l'enlevait quelquefois , et on le remplaçait par un autre. On but copieusement de vin pendant le dîner , et les verres étaient en commun. Lorsque nous nous fûmes levés de table , la compagnie alla faire la *sesta* , ou le sommeil de l'après-dîner , comme c'est l'usage des pays chauds. Mon ami et moi , nous allâmes faire un tour de promenade ; mais il n'y avait rien qui pût exciter notre curiosité ; le voisinage n'offrait aucune beauté naturelle ; le temps sec avait brûlé l'herbe , et rendu l'aspect du pays excessivement triste.

Le lendemain , de bonne heure , quarante personnes environ se mirent en route pour le village de Bom-Jardim. Il est à une lieue et demie de Pindoba ; nous y arrivâmes à sept heures. Ce village est bâti en forme de carré ; les maisons y sont basses , mais l'église est grande et belle. Semblables aux huttes d'Açu et de quelques autres villages , celles de Bom-Jardim ne sont pas blanchies à la chaux , et la terre qui sert à leur construction conserve sa couleur pri-

mitive ; nous y arrivâmes par une colline escarpée : du côté opposé il y en a une d'égale hauteur, qu'il faut aussi franchir pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Le sol est presque entièrement composé de terre rouge, qui, en certains endroits, approche de l'écarlate, entremêlée de veines jaunes. C'est cette espèce de sol qui, dit-on, est la meilleure pour la culture du coton. Bom-Jardim sert de rendez-vous général aux colporteurs qui se rendent au *Sertam*. Il est à vingt grandes lieues au nord-est de Récife.

Nous allâmes nous promener mon ami et moi, et nous descendîmes la colline par un sentier qui nous conduisit jusqu'au lit de la rivière ; car alors elle était à sec. Bom-Jardim manque souvent d'eau ; mais je crois que si l'on creusait des puits à une certaine profondeur, on pourrait s'en procurer (1). A notre retour au village, nous apprîmes qu'on allait dire la messe, et nous accompagnâmes quelques personnes de notre société à l'église. Il y avait affluence de fidèles. Une remarque que j'ai souvent eu occa-

(1) Des ordres furent donnés par le *capitam-more* pour qu'on formât un réservoir d'eau de pluie, et ils ont été exécutés.

sion de faire, c'est que les dimanches et les fêtes, lorsque les paysans s'assemblent aux portes des églises, leur nombre doit étonner les personnes qui ne font que traverser le pays sans avoir une idée de la population. Les chaumières qui sont sur le bord de la route, ne promettent pas un nombre d'habitans aussi considérable que celui que l'on voit dans ces solennités; mais l'épaisseur des bois, et le peu d'élévation des huttes, même lorsque par accident on peut du sommet d'une montagne avoir une bonne vue du pays, empêchent qu'on ne découvre les habitations des basses classes du peuple. Elles sont éparses dans la contrée; des sentiers étroits, qui paraissent impraticables, et qu'on peut à peine apercevoir, conduisent souvent à quatre ou cinq huttes, situées au centre d'un bois, ou sur quelque terrain propre à la culture du manioc et du maïs.

Une compagnie fut passée en revue à Bom-Jardim, et un capitaine désigné pour continuer l'inspection plus loin dans l'intérieur. Dans l'après-midi, nous montâmes à cheval, et nous allâmes à la maison du capitaine Anselme, qui nous avait obligeamment invités à nous y arrêter. En route, nous vîmes en feu les bois d'un côté du chemin. Dans

la saison des sécheresses, l'herbe et les halliers sont tellement brûlés, que la moindre étincelle suffit pour incendier une grande étendue de pays : le feu s'étend quelquefois jusqu'à une lieue et même davantage. Parfois les flammes s'élèvent avec la plus grande violence, atteignent les branches des grands arbres, et dépassent même leur cime, puis elles cessent; mais le feu couve dans le creux de quelques vieux arbres, ou dans des tas de feuilles qui conservent encore de l'humidité : un souffle d'air suffit pour le rallumer, et de nouveau il s'étend avec fureur. Les paysans fument presque toujours quand ils sont en route, et souvent s'arrêtent à la première chaumière qu'ils trouvent, pour demander un charbon allumé. Il est étonnant avec quelle insouciance ils jettent le charbon loin d'eux pendant qu'il brûle encore, sachant fort bien quelles ont été souvent les conséquences d'une conduite aussi imprudente. La loi punit sévèrement les incendiaires lorsque l'intention ou la négligence même sont prouvées. La récolte des cannes à sucre de quelques plantations a souffert quelquefois de pareils accidens.

Le capitaine Anselme réside sur une plantation à coton qui lui appartient, et qui est

cultivée par environ quarante nègres. La maison est située sur le penchant d'une montagne rapide ; au - dessous est une superbe plaine, et au pied un grand étang que traverse un ruisseau pendant la saison pluvieuse ; le propriétaire a dernièrement enclos une pièce de terre, et il dessinait un jardin sur les bords de l'étang. La maison est neuve et a deux étages. C'est la demeure la plus agréablement située et la mieux arrangée de celles que nous avons visitées pendant ce voyage ; les cases des esclaves sont bien bâties et ont un air d'aisance. On nous fit entendre de la musique du pays : trois nègres avec des musettes entreprirent d'exécuter quelques airs pendant que nous étions à dîner ; mais il me parut qu'ils jouaient sur des tons différens, et quelquefois chacun paraissait jouer un air particulier de sa propre composition. Je ne crois pas que de toutes les tentatives que j'aie jamais vu faire pour produire des sons harmonieux, aucune ait eu aussi peu de succès que celle de ces *charameleiros*. Des habitans qui ont à leur service une bande de ces musiciens, se donnent des airs de supériorité ; aussi j'ai toujours remarqué qu'ils en étaient très-fiers.

Notre société ne pouvait laisser échapper une si belle occasion de se donner l'amusement de

l'intrudo (1), quoique le temps de sa célébration fût encore éloigné d'une semaine. Le lendemain de notre arrivée, le dîner était à peine achevé, qu'on se jeta à la tête les uns des autres la *farinha*, les bananes, le riz et les autres friandises du dessert. Bientôt les brillans uniformes furent mis de côté; et chacun, après avoir retroussé ses manches de chemise, prit une part active dans ce singulier amusement. Tout se passa de la meilleure grâce du monde, et à la fin, fatigués et barbouillés, nous allâmes nous coucher dans les hamacs qu'on nous avait préparés. Mais notre malheur voulut qu'un brave capitaine, ayant fermé tranquillement tous les volets, parce qu'il faisait un beau clair de lune, et s'étant placé près d'une énorme jarre d'eau qui se trouvait dans un coin de l'appartement, prit une aiguière et se mit à nous arroser d'une main libérale, nous réveillant par ses aspersions réitérées, et nous obligeant de chercher

(1) Le lundi et le mardi gras sont les vrais jours pour *l'intrudo*; mais il arrive souvent, comme dans la circonstance actuelle, qu'on le commence une semaine avant le temps désigné. C'est de l'eau et de la poudre à cheveux que, d'après la coutume, on se jette l'un à l'autre; mais souvent on ne conserve plus de mesure, et l'on se jette mutuellement tout ce qui tombe sous la main.

un abri sous les tables et sous les chaises. Cette folie et plusieurs autres qui en furent la suite, durèrent jusqu'au point du jour : alors nous nous préparâmes à continuer notre route. On passa ici une compagnie en revue.

Nous nous rendîmes à la maison du capitaine Paulo Travasso, à une lieue de là ; selon notre coutume, mon ami et moi nous sortîmes à pied aussitôt après notre arrivée ; et au retour, au lieu de suivre le sentier qui faisait plusieurs circuits, nous essayâmes de gravir un tertre escarpé, afin d'arriver plus tôt à la maison. Mon ami était devant moi ; et comme il grimpait avec difficulté, le pied lui glissa, ce qui lui fit saisir la tige d'une petite plante qui croissait sur le côté du tertre. Il abandonna l'idée de poursuivre sa route et revint à moi, apportant la plante avec sa racine et la terre qui y était attachée. Comme il allait la jeter, il vit briller quelque chose sur sa main, cela nous fit revenir au lieu d'où il l'avait arrachée ; nous y ramassâmes d'autre terre, et mon compagnon, qui avait résidé long-temps à la côte d'Afrique, jugea que la substance avec laquelle cette terre se trouvait mêlée était de la poudre d'or.

Après notre retour, on continua l'*intrudo* avec plus de fureur qu'auparavant ; on eut même re-

cours aux marmites et aux poêlons pour se noircir mutuellement la figure. Nous eûmes le plaisir de voir les femmes de la maison. Partout ailleurs elles avaient été trop craintives ou trop réservées pour se joindre à notre société. Les jeunes gens qui connaissaient la famille trouvèrent quelque prétexte pour les attirer parmi nous, et ces dames et leurs esclaves entrèrent de fort bonne grâce dans le jeu de l'*intrudo*. Il survint une circonstance qui nous amusa, et qui n'est que trop dans le caractère portugais. Certain personnage que nous voyions pour la première fois, avait prié ceux qui prenaient part au divertissement, de ne pas le mouiller, parce qu'il était indisposé. Cependant on s'aperçut qu'il n'avait pas pour les autres l'indulgence qu'il réclamait pour lui-même : alors une personne de la compagnie l'attaque avec une grande cuillère d'argent remplie d'eau ; il s'enfuit hors de la maison, l'autre le poursuit. Lorsqu'ils furent à quelque distance, le Portugais se tourne vers son joyeux agresseur, et, tirant son couteau, menace de l'en frapper s'il approche. Celui-ci, portant la main à l'endroit où l'on place ordinairement le couteau, le menace à son tour, et fond sur lui, armé d'un bâton qu'il avait ramassé sur la route. Son adversaire ne ju-

geant pas qu'il fût prudent d'effectuer ses menaces, se met à courir à toutes jambes, tenant toujours son couteau à la main. Il revient sur ses pas, et s'élance dans la maison par la porte de derrière, pendant que celui qui le poursuit rentre par la grande porte. Ils se rencontrèrent dans l'appartement d'où ils étaient partis : alors l'homme à la cuillère fit voir qu'il n'avait pas de couteau, prouvant ainsi devant toute la compagnie que celui qui était armé avait fui devant une personne désarmée. C'en fut assez, toutes les femmes attaquent à la fois notre poltron. Il se hâte de gagner l'écurie, monte à cheval et part. Il n'était pas au bout de ses tribulations ; car le sentier par lequel il devait effectuer sa retraite passait sous les croisées, d'où on lui jeta, lorsqu'il fut à portée, deux sceaux d'eau qui le mirent en nage, lui et son cheval. Il piqua des deux, poursuivi par les huées de toute la compagnie.

Nous nous remîmes en route dans l'après-midi pour visiter une plantation à sucre appartenant au capitaine Joam Soarès, où nous restâmes jusqu'au jour suivant. Quelques-uns d'entre nous commençaient à s'ennuyer de l'*intruso* : aussi dès que nous vîmes qu'on le reprenait, nous nous réfugiâmes dans le moulin et dans les maisonnettes séparées de la maison. On vint

nous y déranger ; mais nous nous réfugiâmes sur les toits , d'où l'on ne put nous déloger.

J'avais fréquemment vu le *sabociro* ou l'arbre à savon , qui croît principalement dans ces cantons. C'est un grand arbrisseau qui pousse de nombreuses branches dans toutes les directions ; lorsqu'il est en pleine croissance , il ressemble beaucoup à ces arbres d'allées qu'on a taillés ; et ce qui ajoute à la ressemblance , c'est que les feuilles sont très-petites et peu écartées les unes des autres. La capsule qui renferme la semence est à peu près de la grosseur d'une petite prune. Lorsqu'on la met dans l'eau et qu'on la frotte avec force , elle produit le même effet que la savon , et a la même propriété pour nettoyer le linge (1). Le *pao do alho* , ou l'arbre à l'ail ,

(1) La description que fait Labat de l'*arbre à savonnets* , ne s'accorde pas dans tous les points avec la mienne. La différence peut provenir de diverses circonstances qu'on aurait pu découvrir , si , sur les lieux , on avait fixé son attention sur ce point : il dit que les feuilles ont trois pouces de long et que « *Cet arbre est un des plus gros , des plus grands et des meilleurs qui croissent aux îles.* » Nouveau voyage , etc. , etc. , tom. VII , page 383.

Dutertre dit qu'il croit *en abondance , le long de la mer , dans les lieux les plus secs et les plus arides.* Histoire des Antilles , etc. , tom. II , p. 165. Je n'ai entendu parler du *sabociro* qu'à quelque distance de la côte.

se trouve aussi en grande quantité dans ces cantons. On a ainsi appelé cet arbre, à raison de la similitude qui existe entre l'odeur des feuilles et du bois de cet arbre et celle de l'ail ; il croît dans ce pays si abondamment, et il frappa d'une manière si agréable les premiers colons, en leur rappelant leur assaisonnement favori, que c'est là, je crois, ce qui a fait donner son nom à une ville et à un district entier.

A cinq heures de l'après-midi, nous partîmes pour Limoeiro, gros village qui est dans un état de prospérité (1) ; il n'a qu'une rue d'environ trois quarts de mille en longueur, terminée à l'une de ses extrémités par l'église et la presbytère. Cet édifice appartenait autrefois aux jésuites. Le commerce de Limoeiro avec l'intérieur est considérable. Le jour du marché, qui se tient toutes les semaines, attire un grand nombre d'habitans. Ces jours-là se passent rarement sans quelque assassinat ou au moins sans qu'il y ait quelqu'un de blessé ou de battu. Les marchés de Nazareth, ou *Lagoa d'Anta*, sont

(1) Laimoeiro fut élevé au rang de ville par un *alvará*, publié à Rio-Janeiro, le 27 juillet 1811, qui n'y était pas connu à cette époque ; elle a maintenant un maire, une municipalité et un capitam-more.

particulièrement renommés pour les désordres qui s'y commettent ordinairement. Ils devinrent si sérieux à une certaine époque, que le gouverneur jugea convenable de donner des ordres à la force armée pour y maintenir la paix.

Limoeiro contient environ six cents habitants ; elle est située sur les bords de la rivière Capibaribe, qui, à cette époque, était tout-à-fait à sec. Sa distance de Récife est d'environ quatorze lieues. La maison du curé, chez qui nous allâmes descendre, n'annonce pas que son propriétaire ait pris beaucoup de peine pour la rendre décente et commode, et il faut nécessairement qu'il tienne peu à la vie ; car chaque marche que nous montions pour arriver à son logement paraissait sur le point de manquer sous nos pieds. Les planchers avaient l'air d'être composés de trapes destinées à prendre, comme au trébuchet, ceux qui ne marcheraient pas avec précaution. Quelques-unes des planches étaient brisées, d'autres tenaient à peine ; jamais je n'ai vu dans un tel état de délabrement une maison, qu'il aurait été si facile à celui qui l'habitait de réparer ; mais je ne dois pas me plaindre, car, pour compenser ces inconvéniens, nous eûmes une théière, un sucrier et les autres pièces du service à thé en argent.

Le *capitam-more* avait encore plusieurs postes à visiter, ce qui devait employer un temps considérable : comme mon ami désirait vivement retourner à Récife, nous quittâmes notre société avec beaucoup de regret ; et nous fûmes accompagnés le lendemain matin par l'adjudant, qui retournait aussi chez lui. Je m'étais amusé, et j'aurais souhaité aller jusqu'au bout. A Limoeiro plusieurs compagnies étaient sur le point d'être passées en revue ; de là le *capitam-more* devait se rendre à Pao de Alho ⁽¹⁾ et à Nazareth ou Lagoa d'Anta ⁽²⁾, deux villages assez considérables. Tous les deux sont à quelques lieues de l'endroit où nous nous séparâmes de nos compagnons. Nous revînmes à Santa-Cruz,

(1) Cet endroit fut érigé en ville par le même alvarà qui fut publié concernant Limoeiro, et par le même acte les villages de Cap Saint-Augustin et de Saint - Antam furent pareillement élevés au rang de villes. Voilà une preuve certaine de l'accroissement de la population.

(2) Ce village est plus généralement connu sous le nom de Lagoa d'Anta, que sous celui de Nazareth ; mais le dernier est le nom qu'il porte dans tous les actes. Le premier de ces noms, qui veut dire le lac d'Anta, semblerait annoncer que cet animal était connu autrefois dans cette partie ; cependant je n'ai pu trouver aucun paysan qui connût la signification du mot Anto.

que nous traversâmes pour aller faire une halte à la maison de l'adjudant. L'après-midi, nous nous rendîmes à Aguiar, où nous fûmes reçus par un des fils du *capitam-more*, jeune homme de dix-huit ans; nous vîmes aussi la jeune femme du premier, qui est aussi sa nièce. Elle avait environ quinze ans, et son mari quarante-six; nous y couchâmes. Le lendemain nous fîmes halte vers midi à Paulistas, d'où nous nous rendîmes à Récife le soir du six février.

J'entendis un des habitans se plaindre amèrement de la pauvreté, et du défaut de bras pour faire aller son moulin; ce qui l'obligeait à abandonner la culture d'une grande partie des meilleures terres de son bien. Après qu'il eut proféré ces plaintes, la conversation tomba sur les chevaux de selle et sur leurs harnois; il nous apprit qu'il avait récemment acheté une selle et une bride neuves, qu'il voulait nous montrer. Ces harnois étaient magnifiques; la selle était de maroquin et de velours vert; des clous à tête d'argent et des plaques de même métal étaient placés avec profusion sur toutes les parties, tant de la selle que de la bride. Il nous assura que le tout lui avait coûté quatre cent *mille reis*, environ cent dix livres sterlings; ou cent dix louis. Cette somme d'argent aurait

suffi pour acheter quatre esclaves; mais ce ne fut pas tout, car il ouvrit un tiroir où se trouvaient plusieurs cuillères, éperons cassés, et autres objets en argent; et il ajouta qu'il ramassait une somme suffisante pour que le cheval de son garçon d'écurie fût équipé comme le sien.

Les personnes libres de couleur qui habitent l'étendue de pays que nous traversâmes, sont plus nombreuses que je ne l'avais d'abord imaginé. Les compagnies des *ordenenças* varient quant à leur force; les unes consistent en cent cinquante hommes, et d'autres n'en ont pas plus de cinquante. Les paysans du *Mata*, c'est-à-dire du pays qui s'étend entre les districts fertiles de la côte et les Sertoens, ne jouissent pas généralement d'une bonne réputation. La vie misérable qu'ils sont obligés de mener, par le manque d'eau et de provisions, paraît avoir une influence fâcheuse sur leur moralité. On les représente comme plus vindicatifs, plus querelleurs et moins hospitaliers que leurs voisins. Dire qu'un homme est un *matuto da Mata*, un *bûcheron du bois*, n'est pas une recommandation pour lui.

Pendant le voyage, j'entendis raconter l'histoire suivante; et comme j'ai connu la personne à qui la chose est arrivée, je puis en garantir

l'authenticité. Un Brésilien qui avait été riche, mais qui par plusieurs imprudences et par des actes qui méritent un nom plus sévère, était réduit à un état de gêne qui n'excitait aucune pitié, résidait dans cette partie du pays que je traversais. C'était un homme de mœurs relâchées et d'un caractère féroce ; mais il cachait ses vices sous des dehors agréables. Dans une certaine circonstance où son caractère se dévoila, il s'était conduit malhonnêtement envers une dame à laquelle il avait jusqu'alors paru attaché. A l'époque où l'événement dont je vais parler arriva, il ne lui restait que trois ou quatre esclaves, dont un seul était bien portant. Craignant d'être assassiné par quelques-unes des personnes qui avaient à se plaindre de sa conduite, il tenait ordinairement les portes et les fenêtres de sa maison barricadées, excepté une porte d'entrée, qu'on fermait cependant avec soin à l'entrée de la nuit. Un soir, trois hommes frappent à cette porte, et demandent la permission de passer la nuit dans quelqu'une des cases de l'habitation. Le propriétaire répond du dedans sans ouvrir la porte, et engage ces voyageurs à se reposer dans le moulin. Environ une heure après, on frappe de nouveau, et une personne solli-

cite le don ou l'achat de quelques fruits. Le propriétaire n'ayant plus de soupçon , ouvre inconsidérément la porte pour donner le fruit demandé ; mais au moment où il le présente , un des inconnus fait feu sur lui , et la plus grande partie de la charge lui entre dans le corps. La réputation de courage du blessé fit que ces hommes hésitèrent à s'approcher de lui. Il eut ainsi le temps d'atteindre son épée , qui se trouvait près de la place où il était ; ce qui le mit à même de fermer la porte , et de tirer les verroux. Cela fait , il eut la plus grande peine à gagner son lit ; à chaque minute il s'attendait à rendre le dernier soupir. Ses ennemis essayèrent de s'introduire par quelque porte ou par quelque fenêtre , et , ne pouvant y parvenir , ils s'éloignèrent. Dès que l'esclave qui était en bonne santé , eut entendu le coup de fusil et qu'il eut vu son maître blessé , il quitta la maison , ayant l'attention (ce qui est un peu surprenant) de fermer la porte à la clef , et se rendit en toute hâte à une habitation qui se trouve à une lieue de-là. Le propriétaire , informé de l'événement , fait aussitôt préparer un hamac , et part avec seize nègres. Son chapelain le suivait , portant une chandelle , et tout ce qui est nécessaire pour assister un catholique mou-

rant. Ces bons voisins arrivent , et trouvent l'homme blessé dans un état qui leur fait supposer qu'il n'a que peu d'heures à vivre. Alors on le confesse , on lui donne , à tout événement , l'extrême - onction ; ensuite on le place sur le hamac , et son voisin le fait transporter chez lui. La personne qui me racontait cette histoire ne manquait pas d'ajouter qu'on avait mis la chandelle allumée dans une lanterne , afin que l'homme blessé ne fût pas exposé à mourir sans avoir , selon la coutume , une lumière à la main. On envoya chercher un chirurgien à Iguaçu , qui est à plusieurs lieues de distance , et il réussit à extraire le plomb des blessures. Malgré le retard des secours et d'autres circonstances défavorables, j'ai vu cet homme en bonne santé en 1813. Pendant qu'il demeurait chez son ami et que sa vie était encore en danger, un Indien Sertanejo , bien armé , passa par là , et s'informa d'un des nègress'il vivait encore. On disait généralement qu'il serait forcé d'aller demeurer dans quelque partie éloignée du pays , parce qu'autrement il devait s'attendre tous les jours à de nouvelles attaques , d'autant plus que ses ennemis étaient des Sertanejos. Les hommes qui avaient voulu l'assassiner étaient habillés à la manière de ces Indiens , et on les vit le lende-

main matin faisant route pour l'intérieur. Ils dirent, dans quelques-unes des chaumières où ils s'arrêtèrent, qu'ils croyaient avoir fait perdre à un homme le goût du *piram*, du pain. Celui qu'ils avaient attaqué ne put savoir au juste d'où venait le coup, tant le nombre de ses ennemis était considérable. Au Brésil, l'homme outragé doit laisser, soit l'insulte, soit le crime impuni, ou il faut qu'il prenne la résolution de se faire lui-même justice. Cet abus vient de la vaste étendue du pays, et de la négligence qu'apporte le gouverneur à faire respecter l'ordre et les lois.

FIN DU TOME PREMIER.

Q



TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME PREMIER.

	PAGES
CHAP. I ^{er} . —Départ de Liverpool.—Arrivée à Pernambuco. — Ville et port de Récife. — Gouverneur. — Commerce.	1
CHAP. II.—Visite au gouverneur.—Climat.—Première promenade à cheval à la campagne. — Résidence dans un village voisin de Récife. — Olinda. — Jeudi-Saint. — Vendredi-Saint. — Dimanche de Pâques. — Prise d'habit d'un moine. — La Saint-Pierre. — Visite à une famille brésilienne. — Bal. — Autre visite à Olinda.	19
CHAP. III. — Gouvernement. — Taxes. — Institutions publiques. — Criminels. — Prisons. — Établissements militaires. — L'île de Fernando de Noreña.	51
CHAP. IV. — Voyage à Goïana	72
CHAP. V. — Voyage de Goïana à Paraïba, et retour à Goïana.	72
CHAP. VI. Continuation du voyage.	128
CHAP. VII.—Continuation du voyage.—D'Açu à Aracati. — D'Aracati à Seara. — Les Indiens. — Le dernier gouverneur. — La famille des Feitoras. .	173
CHAP. VIII.—Retour de Searra à Natal.—Les Sertanejos.	

	PAGES
Le bétail. — La cire végétale. — De Natal à Récife.	229
CHAP. IX. — Voyage de Pernambuco à Maranhão. — Saint-Luiz. — Commerce. — Les Indiens. — Savages. — Le Gouverneur. — Alcantara. — L'auteur fait voile de Saint-Luiz, et arrive en Angleterre.	291
CHAP. X. — L'auteur fait voile de Gravesende et arrive à Pernambuco. — État de Récife. — Voyage à Bom-Jardim avec un capitam-more et retour à Récife.	330

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

This book is DUE on the last date stamped below

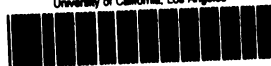
6454091







University of California, Los Angeles



L 005 489 865 5



